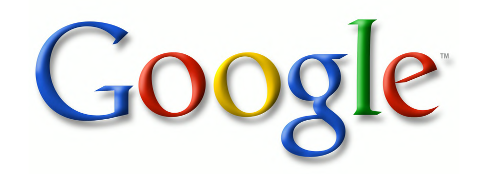


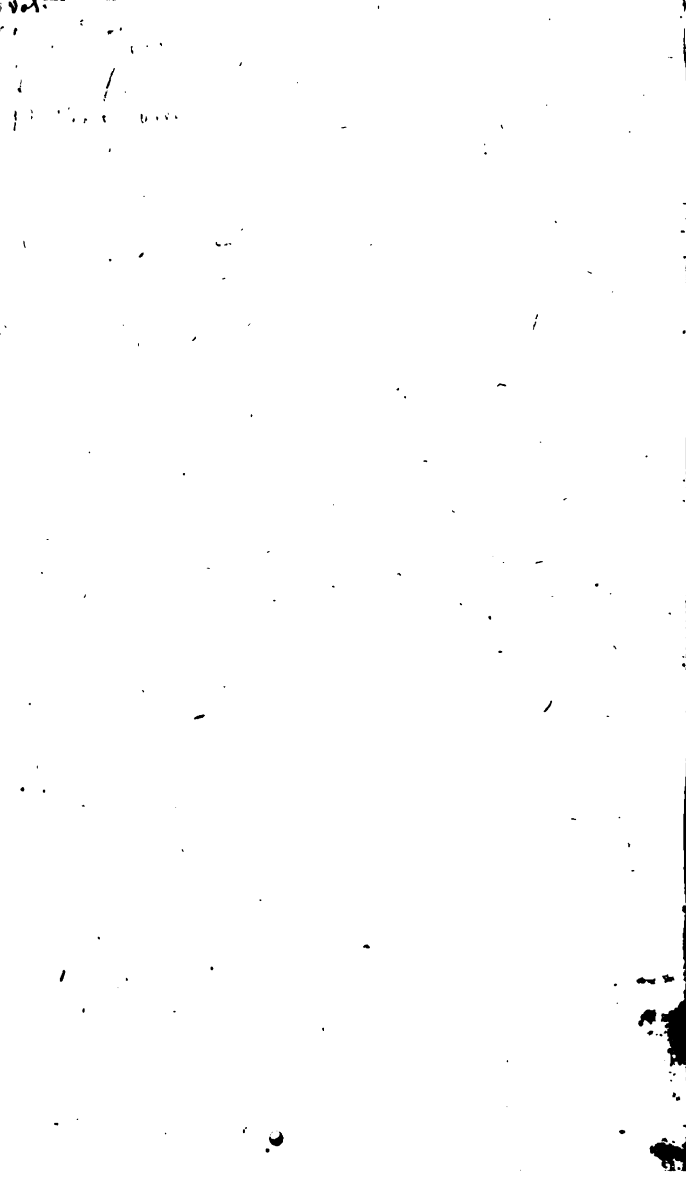



SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA







CLOVIS,

POËME

HÉROÏ-COMIQUE.

CLOVIS,

POËME

HÉROÏ-COMIQUE.

CLOVIS,

POËME

HÉROÏ-COMIQUE,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

Carmen amat, quiſquis carmine digna gerit.

Claud. Præf. *L. III. de laud. Stil.*

Qui de nos chants ſe rend digne, les aime.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,

Et ſe trouve à Paris,

Chez FOURNIER, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

CE sujet est malheureux : s'il tombe entre mes mains, ce sera sa troisieme chûte. Limojon de Saint-Didier donna au public en 1725 huit chants d'un poëme intitulé Clovis, promettant une seconde partie si la premiere la faisoit desirer. Il existe, dit M. Titon du Tillet, cinq Chants de cette seconde partie, manuscrits, que possede le frere de l'Auteur. Je parlerai modérément d'un ouvrage que j'ai lu dans une grande jeunesse, & que sa rareté & mon éloignement de la capitale m'ont empêché de me procurer. Autant qu'il peut m'en souvenir, le style n'a point de défauts choquans. Il s'y trouve quelques descriptions. Mais l'universel défaut de nos poëmes épiques y domine ; point d'imagination ou de la froide ; un merveilleux allégorique qui ennuie ; de ces caracteres monotones qu'on trouve par-tout, &

qui n'émeuvent nulle part : enfin, si je pouvois m'en rapporter au jugement de ma jeunesse, ce poëme, style à part, est très-inférieur au Clovis de Desmarets que je connois pour l'avoir étudié, & dont je vais parler.

Ce Poëme, ridiculisé par Boileau, ennemi de Desmarets, & cependant très-juste juge en cette occasion, peche grossierement par le fond, par l'accessoire & par le style. Il est froid, extravagant, surchargé d'incidens, double dans son action, obscur comme le cahos : qui ne veut que s'amuser ne peut pas le lire ; mais qui peut l'étudier trouve que le sujet est de temps en temps ingénieusement disposé, que les caracteres y sont marqués avec quelque adresse, que l'imagination y est sans contredit supérieure à celle de toutes nos autres mauvaises Epopées, que le style est le moins méprisable de tous ces styles turlupinés sans miséricorde par Boileau, juge inexorable sur cet article qui étoit son fort. On trouve de l'érudition dans les revues, des con-

noissances estimables dans quelques-uns de ses épisodes, de l'énergie dans plusieurs descriptions ; & des pensées dans certains discours : témoin ce vers

Je hais le repentir encor plus que le crime

que prononce l'orgueilleuse & coupable Yoland. En un mot on se convainc que Desmarets est le sot le plus singulier & le plus savant qui ait ennuyé la France avec une Epopée. Comme j'ai suivi son plan jusqu'au quatorzieme Chant, je vais analyser ce Poëme devenu rare par sa méchanceté, & qu'apparemment peu de personnes iroient déterrer. Quoiqu'il soit juste de mettre sous les yeux du public ce que je dois à ce mauvais original, j'avertis le commun des Lecteurs que tout ce qui suit est une affaire de pure curiosité, & qu'une analyse de mauvaises imaginations n'est pas réjouissante.

ANALYSE DU CLOVIS DE DESMARETS.

CHANT I. Après le début, qui est

assez fier, l'invocation & une double dédicace au Roi & au Cardinal de Richelieu, il entre en matiere par faire déclamer au diable un assez bon discours où il se plaint des démembremens de son empire par les usurpations de la Croix. Il n'a plus que les Francs,

Et voilà que Clovis pour Clotilde soupire :

il ne le souffrira pas. Il va trouver Auberon, enchanteur vrai & historique, dit-il dans sa préface; il l'exhorte à séduire le Roi par le moyen de ses deux filles. Le Mage suscite un orage épouvantable que ce Poëte attrape assez bien; le Roi & sa maîtresse l'essuient & se réfugient avec Aurele dans son château, longuement décrit, ainsi qu'un jardin au milieu duquel est une fontaine enchantée par le Mage; elle a la vertu de faire parler de travers & dire le contraire de ce qu'on pense : les deux amans ont malheureusement soif, boivent, & se disent des duretés. Clotilde avoue qu'elle en aime un autre. Cette scene mal-adroite & indécente,

qu'il a adoucie autant qu'il a pu, ridiculise Clotilde; & quoiqu'elle fournisse à la plaisanterie, je l'ai évitée avec scrupule dans un Poëme où je plaisante: je ne ris pas aux dépens des Saints. Clotilde au désespoir fuit dans un bois.

CHANT II. Le Roi gémit. Auberon, pour le distraire, l'invite à venir voir une galerie où sont peints les faits de ses ayeux. Suit la fabuleuse origine des Francs par Astyanax. Ce morceau historico-fabuleux est traité supportablement, & semé de quelques vers. Auberon finit par montrer des cadres vuides destinés à recevoir le tableau de ses victoires, s'il est fidele à ses dieux. Clovis est distrait par la gloire, réveillé par l'amour. Le Mage lui offre sa fille Albione; Clovis la refuse, & tous les personnages font une assez sote figure. Que fait le Mage? Il lui fait voir de loin Clotilde qui se console avec Sigismond. Le Roi part furieux, entre dans le bois, trouve une nymphe couchée sur l'herbe parmi d'autres nymphes chas-

ſeuſes. Ce morceau eſt preſque un tableau. Clovis l'aborde, lui parle poliment, en reçoit une froide replique, & la voit partir. Or Albione, qui aime le Roi éperduement, craignant qu'il ne fût trop foible contre Sigiſmond & ſa ſuite, s'étoit armée; car c'eſt une fiere guerriere dans le vieux Clovis; & en route elle rencontre ſa ſœur. Auberon vient à la quête de ſes prétendues filles & les ramene au logis.

CHANT III. Clovis eſt dans ſon camp, & en fait la revue. Il y a là un eſcadron d'amans formé ſur l'antique, & réformé ſur la loi de nature, qui m'a paru ſot. Clovis veut punir Sigiſmond & Gondebaud; car il n'eſt point déſabuſé ſur la fauſſe infidélité de Clotilde; mais, dans le Deſmarets, il eſt pour ſa maîtreſſe d'une patience plus qu'héroïque. Aurele modere ſes projets vindicatifs, propoſe une ambaſſade, en eſt chargé avec Liſois. Suit l'épiſode de S. Remi qui redemande ſon vaſe, & l'action du ſoldat punie ſur le champ; ce qui, dans un fait auſſi authentique

& aussi notoire, est, je crois, condamnable; & ce qui, mettant sous les yeux la preuve du peu d'autorité des Rois d'alors, dément le caractere de dignité & de puissance que, pour plus de commodité, un Poëte donne à un Roi son héros.

CHANT IV. La sainte Vierge veut donner le démenti à un sorcier qui plonge une jeune & belle Princesse dans un tel abysme de douleurs; elle descend du Ciel: & sa descente, en la retouchant, ne seroit point, en soi, un mauvais tableau. Elle prend Clotilde par la main, & la guide au temple des Destins: fiction éthnico-chrétienne, que d'autres ont mise en œuvre, & que je n'emploierois pas, quand j'ai le ministere des Anges qui dictent des révélations, de ces êtres sublimes si souvent dépeints dans les Prophetes, pour qui l'avenir est un présent. J'irois plustôt, en pareille circonstance, feuilleter Ezéchiel & Isaïe que Virgile. Clotilde voit dans le palais des Destins la fondation de l'Eglise, la vocation de Clovis, dé-

couvre la malice du preſtige qui l'a abuſée, &c. Des Anges la reportent à Vienne.

CHANT V. Auberon cherche Clotilde & ne la trouve pas, diſcourt avec ſes filles ſur notre hiſtoire. Aventure merveilleuſe de Clodion & d'Ildegonde. Tout cela, qui eſt de la fable hiſtoriée, m'a déplu. J'ai imaginé; parce qu'on n'imagine point dans notre poéſie, & que j'ai voulu prêcher d'exemple. Auberon, qui n'étale ſa ſcience hiſtorique que pour relever Clovis, finit par le propoſer à ſes filles. C'eſt un grand coquin bien effronté que cet Auberon.

CHANT VI. Liſois, Aurele, ſont arrivés dans Vienne. Le diable frémit; ordonne à deux de ſes ſujets de prendre la forme du pere de Clotilde & de ſa femme, & d'aller détourner Gondebaud qui pencheroit à ſatisfaire les Ambaſſadeurs. Ce nœud, tiré ſi naturellement du ſujet, eſt, ce me ſemble, une excellente fiction. L'ombre de Sichée n'eſt pas de cet effet. Je puis louer

ce que je n'ai pas inventé. Hamlet le pere est peut-être déplacé dans une tragédie, mais à coup sûr il n'apparoît pas plus à propos. Les spectres arrivent. Le Roi perdu d'effroi consulte Irier qui lui conseille de feindre & d'éluder. Cependant Sigismond très-amoureux de Clotilde lui fait parler par son frere, parle lui-même, est durement traité, déclame en fanfaron, & finit par pleurer.

CHANT VII. Aurele part, après avoir eu parole positive de Gondebaud. Au retour d'une chasse un Chevalier demande aux gens de Clovis à rompre une lance. Il en terrasse quelques-uns; le Roi veut les venger. L'inconnu se découvre; c'est Clotilde. Le Roi l'embrasse, la cache à sa suite, la mene à Langres, en apprend ses aventures, & en fait à-peu-près sa femme. Cependant Yoland, cette nymphe forestiere, après bien du verbiage conclut, je ne sais pourquoi, qu'elle doit tuer Clovis. Elle casse une miroir, revêt un armure, coupe une rempe d'escalier,

arrive à Hercueil. On y faisoit un tournoi : elle demande à joûter contre le Roi seul, & signifie qu'elle veut le combat à outrance.

CHANT VIII. [*Dans les bras de Clovis Yoland se débat :*] Le Roi la terrasse ; on la secourt, & Lisois la voit & prend feu. Clotilde, en venant se jeter à la tête du Roi, avoit consenti à devenir idolâtre. Aurele en est désespéré. Il consulte S. Marcel qui l'envoie à sa sœur bien-aimée. C'est sainte Genevieve qu'Aurele rencontre avec son cierge & son troupeau. La vierge Genevieve débrouille la galante supercherie d'Albione qui, sous les traits de Clotilde, s'étoit introduite dans le lit de Clovis. Cette Albione est descendue d'une fille d'Artus, ce fruit de la fraude de Pendragon auprès d'Yogerne. Auberon l'a ravie. Elle suit les traces de son ayeul : il prit la figure du Comte de Gorlois pour séduire sa femme ; elle a pris celle de Clotilde pour séduire Clovis. Cette généalogie romanesque & ce caractere d'Albione

m'ont déplu. Sainte Genevieve prophétise longuement les succès & mérites du Cardinal de Richelieu, & du Duc & de la Duchesse de ce nom. Aurele la quitte.

CHANT IX. Albione trouve qu'elle ne goûte qu'un bonheur empoisonné dans les bras de Clovis; elle devient furieuse, quitte Clovis, en lui disant qu'elle va se délasser de l'ennui de sa figure avec Sigismond : aveu de dévergondée, qui ne guérit pas le héros déshonoré. A son départ il reçoit une lettre de la vraie Clotilde, & est violemment irrésolu. Toutefois Aurele poursuit sa route, rencontre Montan, Hermite qui lui montre des armes précieuses, triomphantes de tous les charmes, & le présent d'un Ange. L'histoire de France est, comme de raison, sur ces armes. Aurele entre dans la grotte du vieillard, nomme le stylite Daniel, & l'Hermite soudain veut savoir où il l'a vu.

CHANT X. Récit épisodique & désespérant des aventures d'Aurele &

de ſes tendres ardeurs pour Agiland qu'il a vu mourir, & qui, reſſuſcitée, aura la complaiſance de l'épouſer enſuite.

CHANT XI. Suite de l'hiſtoire d'Aurele. Son aventure avec Clotilde, déguiſé en mendiant. L'hiſtoire a conſacré cette aventure preſque intraitable en poéſie ; & c'eſt pour ſa difficulté que je ne l'ai pas omiſe. Aurele quitte Montan. Clovis écrit à ſa maîtreſſe. Yoland cependant, fort dur aux ſoupirs de Liſois, s'échappe en forcenée dans la forêt de Senar ; voit un Chevalier attaqué par quatre ennemis, le ſecourt, ſe montre à lui, & en eſt embraſſée. Ce Cavalier étoit Albione qui, n'ayant pas encore ſongé à quitter le viſage de Clotilde, étoit inconnue à ſa ſœur. Elle ſe déſenchante, & raconte comme ce que Clovis lui avoit laiſſé d'honneur avoit couru un grand danger. Les deux ſœurs uniſſent leur courroux, & jurent la perte de tous les Francs : femmes outragées, & ſorcieres, elles ne voient là rien d'impoſſible,

CHANT XII. Ces deux furies déchaînées commettent tant de meurtres, qu'on envoie des archers contre elles ; elles sont prises, on leur met les menottes. Lisois parle pour elles au Roi à qui on les a conduites. Clovis les commet à sa garde, & Lisois fait l'amour à sa prisonniere. Magiciennes expertes, les deux sœurs se rapellent le charme de la robe de Médée : elles font une mixtion inflammable, elles en couvrent le palais de Lisois, où le feu prend. Les sœurs veulent s'échapper ; on s'oppose à leur fuite : elles versent leur composition ; tout est embrasé, sur-tout l'escadron des amans ; car qui vouloit secourir étoit une nouvelle victime de ces flammes contagieuses. Sainte Genevieve se trouve-là heureusement, & a pitié de ces tendres couples qui brûlent d'un autre feu que de celui de l'amour ; elle éteint l'embrasement. Ce miracle est celui qu'on a nommé *des ardens*.

CHANT XIII. Voilà Lisois bien sot. Clovis marche contre Gondebaud.

Enumération de ses troupes. Montant apporte l'oriflamme à Clovis. Desmarets lui donne un origine galante qui vaut bien les historiques pour la certitude : je l'ai adoptée. Passage de l'Ousche. Description de bataille.

CHANT XIV. L'Hermite cherche Aurele, pour lui dire qu'Auberon, qui confere avec le Roi du Mans & celui des Flamands, leur conseille d'abandonner Clovis, & de tourner même leurs armes contre lui. Ils sont enveloppés d'un nuage que l'oriflamme dissipe. Les Rois pervers s'esquivent. Suite de la bataille.

Ici je quitte totalement Desmarets qui, après avoir fait vaincre le malheureux Sigismond, & terminé son Poëme par conséquent, amene Alaric Roi des Goths, autre rival de Clovis, qui joue le grand rôle dans cette seconde partie, plus confuse encore & plus intriguée que la premiere. Il fait aussi enlever Clotilde par un déguisement, que j'ai imité; & il punit Auberon de la même maniere que moi. C'est tout ce que j'ai pris de cette fin.

Si on a eu la patience de lire cette analyse, on a dû en conclure que Desmarets avoit une imagination visionnaire, déréglée, trop indépendante du bon sens, & dénuée de grace; mais il avoit réellement de l'imagination. Ce que je lui dois est exposé dans cette analyse, que j'ai faite avec toute l'équité que ce mauvais ouvrage ne mérite peut-être pas.

Je sais combien il paroîtra étrange que, chantant le fondateur de la Monarchie Françoise, je ne parle que du vengeur de Chilperic & non du vainqueur de Tolbiac. Mais ce ne sont pas toujours les grands évenemens qui forment les grandes épopées : la colere d'Achille a donné l'Iliade, & non la prise de Troye. La France délivrée par une jeune Amazone est le plus singulier, le plus piquant, & en un certain sens le plus grand des évenemens : ce n'en est pas moins le plus mauvais sujet d'une épopée sérieuse. Car un Roi & un Général conduits par une fille, tant céleste soit-elle, chose aujour-

d'hui difficile à persuader, deviennent de petits personnages : le glaive & le sceptre n'en tombent pas moins en quenouille ; &, si c'est la fille qui est conduite, elle n'est plus qu'une machine singuliere qui prête beaucoup à la plaisanterie.

Au reste je me suis cru seulement capable d'une épopée irréguliere, & j'ai choisi l'évenement le moins disproportionné au plan d'un ouvrage où je voulois rire quelquefois. Ainsi, quel que soit le succès de ce Poëme, il reste toujours un Clovis à faire. Qu'un autre plus hardi & plus habile se saisisse des autres guerres de Clovis ; qu'il mette Alaric à la place de Sigismond, qu'il le lie d'intérêts avec le Roi Allemand tué à Tolbiac ; qu'il décrive la bataille de Vouglé ou Vouillé, grand & noble sujet de contestations érudites ; qu'il représente Clovis ici noyant les idoles dans le sang allemand, là l'arianisme dans le sang visigot ; qu'il personnifie l'hérésie d'Arius, s'il croit plaire par ce merveil-

ſeux, & qu'il emploie les dieux Germains : voilà un grand ſujet, qui ne manquera pas même d'intérêt. Clotilde y ſera Reine & mere, pleine d'une foi héroïque. Chez moi elle n'eſt qu'une maîtreſſe, & on ſent combien ce point de vue m'étoit plus convenable. Je ne diſſimule point qu'un Roi qui établit une nouvelle religion dans ſes états, à la ſollicitation d'une vertueuſe épouſe, & qui fut convaincu par l'éclatante preuve d'une victoire à jamais mémorable, qu'on peut repréſenter comme l'inſtrument d'une providence ſpéciale qui ſait mettre à profit juſqu'aux paſſions d'un conquérant pour l'intérêt du chriſtianiſme, je ne diſſimule point qu'un tel Roi eſt un héros d'épopée : mais il me ſemble qu'un jeune Roi qui aime une Princeſſe la plus belle de ſon temps, vertueuſe, & captive chez un oncle qui a maſſacré ſon pere & ſa mere, que ce Roi ſon vengeur, ſon conquérant & ſon époux, mérite auſſi d'être le héros d'un Poëme.

Il faut, à la vérité, toute l'effronterie d'un Poëte, pour que ce héros s'appelle Clovis. L'hiſtoire fournit bien les faits principaux ; mais pour la plier à la fable du Poëme, il faut la bouleverſer horriblement.

D'abord, Gondebaud, qui doit être la bête d'averſion, tout barbare qu'il fut, ſuivit des mœurs reçues alors, & ſe vengea d'une perfidie en égorgeant ſes freres. Attaqué injuſtement par Chilperic & Gondemar, détrôné, réduit à ſe cacher, s'il eût été découvert, Chilperic apparemment étoit le fratricide, & Clotilde eût vu ſon pere ſouillé du ſang de ſon oncle. Auſſi ai-je évité ſoigneuſement de jeter du jour ſur l'origine de ſes malheurs, ce qui en toute autre circonſtance eût été indiſpenſable. Secondement Clotilde fut bien cédée avec répugnance par Gondebaud, mais non pas conquiſe : & ce fut pour ſatisfaire la juſte haine de ſa femme, & ſur-tout pour s'aggrandir, que Clovis, ayant lié ſa partie avec Théodoric, attaqua Gondebaud, &

non pas pour ravir sa maîtresse ; mais il est pourtant vrai qu'il vengea Clotilde, & la catastrophe du Poëme est suffisamment fondée.

Il est vrai aussi que Godegisile attaqua traîtreusement son frere Gondebaud, après avoir stipulé pour sa dépouille avec le Roi des Francs. La maniere dont j'ai employé cet évenement peut donc être excusable. Car il paroîtra toujours hardi, à qui connoît la vérité des faits, que ces atroces évenemens, la punition de Cararic & celle de Ranchaire, ayent été présentés sous l'aspect que je leur donne, après mon vieil original.

La chronologie est d'abord défigurée à faire pitié ; ce que nous autres estimons une vétille. Clovis de plus y est justifié de cruautés monstrueuses, ce qui pourroit bien n'être pas également licite.

Lorsque ce Roi, soit par ressentiment contre le fils d'Egidius, Ufranius Siagrius, soit par crainte que ce fils ne lui fût aussi fatal que le pere l'avoit

été au sien, résolut d'aller l'attaquer; il proposa à Cararic d'être de la partie. Cararic, chef indépendant de ses tribus, résolut de prendre le vainqueur pour allié, & demeura neutre. Clovis dévora son dépit; & long-temps après, lorsqu'il eut par ses menées engagé Cloderic à assassiner son pere, qu'il l'eut fait assassiner lui-même, & qu'en protestant à la tribu des Francs qui obéissoit à ces malheureux qu'il n'avoit eu aucune part à ces meurtres il se fut présenté pour Roi, & qu'il eut été accepté, il songea alors à marcher contre Cararic. Ce malheureux fut livré avec son fils au terrible Roi des Francs. Il les fit tondre; bientôt, sur le prétexte de quelques discours tenus imprudemment par le fils, il les fit égorger.

Ragnacaire qui regnoit à Cambrai & l'avoit suivi dans la guerre de Siagrius, celui que j'appelle Ranchaire avec Desmarets, parce que le nom est plus court & moins rude, s'étoit, par ses débauches & par trop de condes-

tendance pour un favori ſcélérat nommé Faron, attiré la haine de ſes ſujets. Clovis, lâche ſuborneur, lui débauche les Francs de ſa domination, en leur promettant des bracelets d'or & leur en donnant de cuivre, réuniſſant le rôle de fripon à la baſſeſſe de celui de ſéducteur : il entre bruſquement dans les Etats du Roi trahi. Ragnacaire eſt fait priſonnier par ſes ſujets, ainſi que ſon frere Richarius. On les préſente l'un & l'autre à Clovis, les mains liées derriere le dos. Ici ſa férocité n'eſt plus celle d'un homme barbare : elle va plus loin. Rien n'a été fait que par ſon inſtigation, & il dit, avec un ſarcaſme abominable, à ce Ragnacaire : pourquoi ne t'es-tu pas fait tuer, pluſtôt que de ſouffrir un tel affront ? Né du ſang qui t'a donné l'être, tu t'es laiſſé garotter!... & il accompagne cette impitoyable raillerie de ce qui devoit la ſuivre, d'un coup de hache qui lui fit ſauter la cervelle. Il ſe retourne vers Richarius à qui il dit : je ne te verrois pas ici chargé de chaînes,

si tu avois défendu ton frere comme tu le devois : & d'un autre coup de hache il fait rouler sa tête. Leur frere Regnomer fut aussi la victime de la parricide ambition de Clovis. Il est bien étrange que le christianisme, religion de douceur, soit devenu la religion de l'Empire Romain, & de la Monarchie Françoise, par la faveur qu'il obtint de deux Princes dont la mémoire est chargée des plus grandes cruautés. Mais comme, malgré ces actions funestes, Constantin seroit un digne héros d'épopée, Clovis peut l'être. Les faits révoltent contre eux ; mais nous pouvons supposer que les circonstances mieux connues en effaceroient peut-être l'atrocité : & puis il n'est pas sans exemple d'illustrer des coupables. Pénélope fut, dit on, très-douce à ses amans, Enée traître à sa patrie. Constantin a eu des Panégyristes respectables.

Je ne préoccuperai point mon Lecteur sur mon plan, sur mes caracteres & sur mon style.

Si bona sunt, bona sunt; si mala sunt, mala sunt.

Les notes & les dialogues que j'ai mis à la fin du Poëme contiennent mes principes. Ceux des poétiques y sont assez familierement traités ; c'est qu'en vérité j'ai fait tout ce que j'ai pu pour trouver de l'utilité dans les poétiques, & que, excepté quelques principes féconds & lumineux très-clair semés, généralement parlant tout y est fausseté, puérilité ou inutilité. Qu'on loue éternellement la poétique d'Aristote : je n'y vois que l'ouvrage d'un nomenclateur obscur, qui réduit tout à des genres & à des especes, & qui n'aide nulle part le génie. Si M. De Voltaire ne l'avoit pas louée, j'aurois cru qu'elle devoit sa réputation à un peu de méthode, à quelques vérités, & au préjugé. Mais qu'a donc appris Voltaire avec Aristote ? Je le dis hautement : Le Bossu vaut bien Aristote ; & le traité du Génovéfain est une savante absurdité. Si la poésie peut s'ap-

prendre, si on peut en compiler les grands secrets, il n'y a certainement qu'un Poëte qui soit capable de cette œuvre. J'en atteste tout homme qui fait des vers : il a sûrement trouvé plus d'instruction chez le Pere Lemoine, dans son discours sur le Poëme épique, qu'auprès d'Aristote & de Madame Dacier : & pourtant quel maître que Lemoine !

Il y a plus ; c'est que les grands Poëtes ont fait de médiocres poétiques. Demandez-vous bien exactement ce que vous avez appris dans Horace, dans Vida ou dans Boileau. Leurs trois ouvrages sont assurément dignes de réputation ; mais c'est parce qu'ils sont écrits avec élégance, clarté, grace & harmonie, & qu'il étoit difficile de réunir ces qualités dans des ouvrages de cette espece. Au fond, quand vous les savez par cœur, dites-moi quelle facilité vous avez acquise pour la composition.

Les maximes générales, les quatre regles de l'arithmétique poétique, sont

exprimées

exprimées avec une élégance & une précision admirable dans Horace, qui, par un privilége singulier, en donnant des préceptes sur la poésie, s'est affranchi de celui d'avoir un plan & une méthode. En lui passant ce défaut, il sera toujours vrai qu'il vous restera dix mille choses à apprendre plus essentielles que ce qu'il vous dit, quand vous l'aurez digéré à loisir. Qu'il me suffise de dire qu'il n'est point de genre de poésie sur lequel Horace ne dogmatise dans un ouvrage d'une demi-heure de lecture : jugez de la profondeur des découvertes.

Vida, tout plein de Virgile, employant ses demi-vers à exprimer ses pensées, a le mérite d'un bon Professeur qui expliqueroit Virgile & Homere ; mais il ne voit, il ne devine rien au-delà de leurs œuvres. Sa poétique est d'une belle versification, de quelque utilité pour ceux qui latinisent encore ; il éleve un enfant à qui il apprend tout ce qu'il sait, & il ne sait qu'admirer Virgile.

Boileau, qu'on a accusé d'avoir copié Vida qu'il n'avoit pas lu, l'emporte sur Horace & sur Vida, & a du moins la primauté sur Pope. Il n'y a pas un vers à reprendre dans sa poétique; mais que de trivialités, que d'oracles de pur bon sens, que de choses que l'instinct poétique suggere avant toute lecture! Que de leçons données froidement, sans secours & sans éclaircissemens pour les pratiquer!

Voulez-vous de grands succès dans la tragédie, dit Boileau?

Le secret est d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Eh, mon ami, tu veux m'instruire, tu es dans la chaire; c'est cela qu'il faut m'apprendre à faire: je savois comme toi qu'il falloit le faire. Figurez-vous Racine lisant

Qu'Achille aime autrement que Tyrcis & Phylene;

n'avoit-il pas besoin que Boileau lui apprît cela, & ne sent-on pas qu'il eût

dû lever les épaules ? Car qu'eſt-ce que cela, ſinon apprendre à un Théologien qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu en trois perſonnes ? Il faut que l'Auteur tragique en cent façons

Pour plaire ſe replie,
Que tantôt il s'éleve & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par-tout fécond,
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond, &c.

Tout cela me ſemble fort difficile à faire; mais il n'eſt pas difficile de le dire. Je n'entends rien à l'art militaire; & je dirai fort bien qu'il faut qu'un Général vraiment habile ſupplée au nombre par le choix du poſte, répare un revers par la préſence d'eſprit ou l'inébranlable fermeté du courage; qu'il ſache le ſecret de ſon ennemi & l'abuſe ſur le ſien; qu'il ſoit propre pour toute une campagne, & non pas ſeulement pour un jour de bataille; &c. & je mériterois la replique d'Annibal. On concluroit de certains vers de la poétique de Boileau que l'épopée devroit ſe ſer-

vir encore des héros de la fable ; ce qui eſt une choſe du moins fort douteuſe. Ecoutez ceci encore.

Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard :

je demande ſi quelqu'autre qu'un ſot commettra cette bévue, & ſi c'eſt pour les ſots qu'on fait des arts poétiques. Il me ſemble que, ſi j'oſois faire une poétique, elle ſeroit différente, quoique je partiſſe des principes établis dans mes prédéceſſeurs. Je crois qu'ils ont fait la poétique du bon ſens, & que celle du génie reſte à faire. M. De Voltaire a dit qu'on ſeroit mal venu à traiter l'art poétique après Boileau ; mais j'en conçois un auſſi utile que le ſien, à mon avis, dont voici l'eſquiſſe.

Chant premier.

La nature vous a-t-elle formé Poëte? C'eſt le premier précepte de Boileau que j'étendrois. Il faut vous tracer les caracteres qui décelent le Poëte ; &

vous verrez s'ils vous conviennent. D'abord, quelle eſt votre élocution ? L'imagination y brille-t-elle naturellement ? Sans chercher à parler autrement que les autres, vous échappe-t-il de ces expreſſions qui les frappent, qui leur font mieux ſentir dans votre bouche leurs propres ſentimens ? Votre langue peut-elle rendre aux yeux les objets qu'ils ne voient plus ? Et, vous-même, de quel œil voyez-vous la nature ? Eſt-elle muette & inanimée pour vous comme pour le reſte des hommes; ou si la vue d'un nuage, d'un antre, d'une montagne, vous plongé dans des rêveries ingénieuſes ? Voilà des ſignes; mais, ſi, avec un eſprit reconnu ſolide & hors du commun, la poéſie eſt votre paſſion chérie, ſi ſa beauté eſt la premiere de toutes à vos yeux, ſi le moment qui vous appartient, le moment de vos plaiſirs, eſt employé à ſon travail, alors croyez vous appelé.

Chant deuxieme.

Mais les dons ſont partagés. A quel

genre vous appliquerez-vous? A celui qu'une passion aveugle, injuste, & nécessaire pour vous faire exceller, vous montrera comme le premier de tous, comme le plus directement conduisant à la gloire. Ecoutez Boileau; la premiere des poésies c'est la satyrique: Moliere a donné la prééminence à la comédie: Lafontaine fasciné par la naïve beauté de l'apologue, doute s'il est d'humaine invention. Si donc vous avez la folie utile de ces génies, si les noms de certains Auteurs résonnent sans cesse à vos oreilles, croyez que vous êtes fait pour les imiter. Vous les chérirez avec prévention; une critique injuste vous révoltera comme une insulte personnelle. Si vous sympathisiez avec le Tasse, la critique de Boileau, & les raisonnemens dont il crut l'étayer, vous paroîtroient pitoyables. Quand on reprocheroit à Virgile la stérilité de caracteres, s'il étoit votre Auteur, vous vous rappelleriez avec enthousiasme l'inimitable Didon, le souple Sinon, le naïf Ascagne, l'impie Mezence ren-

du supportable au Lecteur par son amour pour son fils, l'aimable Euriale, son fidele Nisus, l'intéressant Lausus, le simple & vénérable Evandre qui ne ressemble pas à Priam, l'attendrissante Pallas, la courageuse Camille, l'orgueilleux Turnus, & Enée qui domine sur tous; & vous diriez : cette stérilité est assez riche. Plein & pénétré de ces Auteurs, & de tout ce qui a rapport à votre genre, quand tous vos talens fermenteroient, composez alors.

Chant troisieme.

N'ayez aucun égard à ces lieux communs que des gens sans lumieres & sans vues ont entassés sur le plan de tout ouvrage. Je parle à votre génie qui voit ce dont ils ne se doutent pas, & je lui dis : le plan le meilleur est celui qui vous affecte le plus, & que vous sentez devoir le mieux remplir. Si votre imagination peut jeter de la clarté sur le cahos des incidens & de l'intrigue, si vous avez assez de charmes

pour attacher le Lecteur dans un plan compliqué & embarassé, en respectant, en estimant la simplicité du plan, faites-vous en un autre. Le Télémaque a-t-il la simplicité de l'Odyssée, & lui est-il pour cela inférieur ? Qui me dira si Rodogune le doit céder à Cinna ? Et si l'Arioste avoit eu plus de foi aux décisions d'Horace, le Roland existeroit-il ? Est-ce que le Labyrinthe n'étoit pas une des merveilles du monde ? Que votre génie soit votre Aristote : les routes où il vous conduira seront irrégulieres, mais fleuries ; & dans les allées symmétrisées de l'autre vous ne verriez que du sable. Cependant que la premiere de vos idées ne vous paroisse pas infaillible. Rejetez ce qui s'est offert d'abord, & cherchez de nouveau ; comparez vos secondes découvertes avec la premiere ; & si d'un côté vous vous trouvez peiné, froid, stérile, environné d'obstacles, si de l'autre le plan chéri vient s'offrir à vous avec ses facilités, si le coup d'œil général vous y fait appercevoir des beautés naissan-

tés les unes des autres, le voilà; tenez-vous-y, toutes les poétiques l'eussent-elles anathématisé. Il en est ainsi des fictions, des scenes, des dénouemens: puisque vous avez ce qui les produit, c'est-à-dire le génie, vous les inventerez sans que je vous en fasse un précepte. Mais vous en concevrez de fausses, de triviales, d'inutiles, de froides, ainsi que d'heureuses; qui vous déterminera sur le choix? La lecture, par les comparaisons qu'elle vous fournira; mais vous sur-tout. Quand une idée dont vous vous défierez reviendra sans cesse, & toujours avec quelque charme nouveau, quand, visant à l'attendrissement, vous sentirez votre cœur surchargé par elle, adoptez-la, pénétrez-vous-en; soyez mécontent de toute expression, jusqu'à ce qu'il vous échappe celle qu'elle ne manquera pas de produire en vous, & qui vous fera dire: c'étoit cela que je sentois, &c.

Chant quatrieme.

« Vains préceptes que je donne ! Rien de nouveau ; tout eſt dit & penſé. » Laiſſez cette maxime aux imbécilles pour qui elle eſt vraie. Sans doute vous ne ferez pas un ouvrage où tout ſoit neuf, matériaux & architecture. Mais tout palais eſt bâti comme un autre avec des pierres, & n'en eſt pas moins, entre les mains d'un grand homme, un nouveau chef-d'œuvre. Entrez dans les détails de Réaumur, & accoutumez-vous à ſoutenir les grandes vues de Buffon ; allez avec cet homme étudier la nature qu'il rend majeſtueuſe & intéreſſante ; éclairez-vous de ſes lumieres, & que le ſublime flambeau de ſon génie allume le vôtre ; jetez enſuite les yeux ſur la poéſie, & voyez ſi jamais la nature y fut dignement chantée : ou ſongez à ce Mahomet qui, du fond de l'Arabie, au ſein de l'ignorance & de l'obſcurité, devient l'apôtre de l'Aſie, change la face de la moitié du monde, & diviniſe les plus

groſſieres erreurs. Quoi, l'hiſtoire n'a-t-elle d'évenemens ſinguliers que ceux qui ont été choiſis ? &c.

Chant cinquieme.

Le ſtyle eſt une matiere inépuiſable : mais laiſſons les détails à ces profeſſeurs qui veulent bien nous inſtruire. Ou vous n'êtes pas Poëte, ou la lâcheté, l'inconciliabilité des termes vous eſt inſupportable ; & au contraire l'énergie, la ſingularité, la grace & la clarté vous ſont naturelles. Mais toutes les vertus du ſtyle ne ſont alliables que chez les donneurs de préceptes, gens fort obſtinés à décider, & dont l'expérience s'obſtine à caſſer les déciſions. Elégance, clarté & harmonie ne peuvent ſe ſéparer ; mais conciſion, énergie & ſingularité, qui ſe rencontrent preſque toujours enſemble, ſe tient mal-aiſément avec les premieres qualités. Qui voudroit que la fineſſe & la véhémence ſe fiſſent compagnie, & que la ſubtilité eût de la force ? Hélas, ſans doute on le veut ! La nature ne

vous a pas plustôt donné la maniere de sentir, qui forme votre style, que la critique suffisante vous condamne à avoir les qualités qu'il exclut. Mâle, pathétique & sombre, on exigera dans vos vers une harmonie qui les énerveroit. Si Tacite étoit sonore & abondant, il cesseroit d'être Tacite : les sots veulent qu'il reste Tacite, & qu'il soit sonore & abondant. Que cette injustice ne vous décourage pourtant pas. Le genre que la nature vous a assigné vous conduira à la gloire à travers les clameurs des soldats qui injurieront votre triomphe : vous laisserez crier la foule que du haut de votre char vous n'entendrez qu'à peine. Que l'imagination du Boyard conduise votre plume ; laissez-la courir, & tracer les plus étranges peintures, faire de vous un Descartes en poésie, créer un monde à votre usage, où la raison feroit sans doute de terribles renversemens, mais sur qui la raison n'aura pas de droits, & que l'imagination qui l'adoptera mettra à l'abri de ses attaques.

Voilà mes préceptes : il n'en faut guere plus à celui qui ſera capable d'en donner un jour. Mais ſi vous voulez vous en rapporter à mes conſeils, croyez celui-ci : quelque génie que vous ayez, ce génie aura ſes abſences ; un mauvais ſujet, ou un mauvais plan dans un bon, pourront l'affecter, & l'amour-propre rendra ce malheur dangereux : pour vous condamner vous-même, liſez les mauvais Auteurs de votre genre ; les ſotiſes d'autrui vous échapperont difficilement, &, quand vous vous ſurprendrez dans quelque reſſemblance avec des ſots, vous travaillerez bien vîte à la détruire. Ainſi étudiez & digérez les grands modeles ; ne vous prévenez point contre ceux qui plaiſent autant qu'eux, & qu'on appelle irréguliers ; ſupportez les médiocres, pour apprendre à ne l'être pas ; & corrigez-vous, en faiſant paſſer les ridicules ſous vos yeux.

M. De Voltaire a eſquiſſé, comme il dit, les grands maîtres ; qu'il me ſoit permis d'ajouter un très-foible

ſupplément à ſa galerie ; & qu'il me pardonne d'y faire entrer les Auteurs irréguliers, & les mauvais ; les ſiens n'en acquerront que plus d'éclat.

LE ROLAND AMOUREUX.

On lui reproche ſon ſtyle dont je ne ſuis pas juge ; & les hommes graves, dont la gravité eſt aſſez déplacée, traitent ſes fictions de contes d'enfant. Mais quelle fécondité d'invention dans cet Auteur qu'on mépriſe ! Que de caracteres, outrés preſque tous, mais par leurs aventures & leurs actions parfaitement d'accord avec eux-mêmes ; très-habilement grouppés, très-finement nuancés ; enfans d'une imagination en délire, mais dans le plus brillant délire ! Il divertit, il attache, avec des chimeres à la vérité. Qu'importe ? Des chimeres décident bien du bonheur & du malheur de notre vie : pourquoi ne feroient-elles pas l'objet d'une ſimple lecture? D'ailleurs le Poëte a deux buts à atteindre, enſemble ou ſéparément : il faut qu'il inſtruiſe ou

qu'il plaise. Le Boyard amuse : il est donc Poëte, & Poëte d'un exemple très-instructif ; car, puisqu'il n'a que de l'imagination, & de l'excessive encore, & que sa lecture attache, la premiere qualité du Poëte est donc d'imaginer. Celui qui trouve ce précepte difficile, peut écrire encore, mais non un Poëme. Le Boyard a réchauffé le conte des Lestrigons, qui ne rend pas Homere frivole ; il met des ogres sur la scene, des murs déliés comme des toiles d'araignées & solides comme le diamant ; il veut trop d'enfance dans ses Lecteurs : mais je l'estimerai toujours. Je sais que les nuages qu'un soleil couchant peint de mille couleurs forment une beauté peu durable ; mais je ne puis m'empêcher d'en trouver le spectacle plein de beauté. Le Boyard a fourni à l'Arioste la plusspart de ses caracteres.

LE ROLAND FURIEUX.

L'Arioste, divinisé en Italie, préféré communément au Tasse, n'est re-

gardé en France que comme un fou divertissant; & nous autres raisonneurs françois décidons froidement qu'il doit ses lauriers à sa versification & à son style. C'est une grande bétise que de croire qu'un ouvrage, réellement sans un autre plus grand mérite, puisse se soutenir par le style & la versification : ou, pour mieux dire, accorder un bon style à un Auteur d'ailleurs peu digne d'estime, est une grande ignorance de ce que l'on dit. Qu'est-ce qu'un bon style? C'est l'accord de l'expression avec les idées. Si l'idée est forte, le mot doit être nerveux; si douce, le terme coulant; si pathétique, le cœur doit fournir le mot. Des vers vuides de choses, des niaiseries sonores, ne forment pas un bon style. Accordez le style, ainsi pris, à un Auteur : vous lui avez tout accordé. Le Poëme de l'Arioste, chef-d'œuvre de style, est donc un excellent Poëme en lui-même : on ne peut dire bien que ce qui mérite d'être bien dit. Et réellement avoir des personnages gigantesques, extraordinaires, bizar-

tes, fous, furieux, braves, tendres, perfides, Rois, héros, & fripons, & faire jouer enſemble tout cela, d'une maniere qui réponde à la variété des caracteres, eſt certainement une entrepriſe difficile, & dont le ſuccès mérite des applaudiſſemens. L'Arioſte eſt très-ſouvent neuf dans ſes fictions, ſatyrique fort délicat, ingénieux, ſouple, dénouant une intrigue avec adreſſe, grace, ou plaiſanterie. Il attache, il égaie, il ſurprend. Le fait le plus étrange il le ramene au naturel par la juſteſſe & la naïveté d'une comparaiſon. Il eſt intariſſable ſur les beautés de détail, d'une variété qui doit étonner une imagination françoiſe. Mais ſon pinceau eſt trop voluptueux & trop libre. Il rit quelquefois où il faudroit du reſpect. Il eſt trop ſouvent le traducteur libre des fictions d'Homere & de celles d'Ovide. Son Poëme eſt trop long & mal intitulé : Roger en eſt pluſtôt le héros que Roland. Ses diſcours naïfs, celui d'Olympe excepté, ont rarement de la vigueur ; il récite bien

mieux qu'il ne fait parler : & je crois pouvoir remarquer que pour la vérité du dialogue peu de peuples nous atteignent. La poésie dramatique est la nôtre. La vérité, la dignité, la force, & le naturel animent les discours de nos bons Auteurs dans un degré que je n'apperçois point ailleurs. Imaginer, peindre & réciter, semble être le partage des Italiens. Au lieu de dépriser ces talens gracieux, dont la nature leur accorde le privilége, il faut travailler à les acquérir : & le François qui atteint tous les autres, les surpasseroit à la fin; car il auroit tout. On a loué la fécondité d'Homere dans ses comparaisons : on ne l'admire plus quand on a lu l'Arioste, mille fois plus juste, aussi pittoresque, & plus fécond.

LA SECCHIA RAPITA.

Les deux Poëmes dont nous venons de parler, & celui de l'Arioste surtout, ont de grands mélanges de styles : depuis le familier, & quelquefois même le bas, jusqu'au sublime & au

pompeux, ils embrassent tous les tons. Celui-ci offre un autre mélange : c'est l'accouplement continu du sérieux & du burlesque: Auteur & personnages ont ce style bigarré. Le Poëme est un ouvrage national qui perd beaucoup à sortir de son pays. Les noms de Gemignans & de Petroniens, qui ont un sel ridicule en italien, le mélange des patois, qui divertit des oreilles toscanes, les allusions à de petits faits qu'on ne connoît pas, point ou presque point de caracteres remarquables ; le tout forme un Poëme singulier, mais hors de l'Italie médiocrement amusant. Le Lutrin résiste bien mieux à une traduction : c'est que le Lutrin est d'un style excellent, & qu'il a des caracteres dont la vérité est sensible hors de la France. Le Tassoni est sale comme Scarron dont il differe pourtant, & en bien. Il est immodeste dans ses fictions ; il a quelques incidens plaisans, beaucoup de froids. Les dieux payens, en ajustés burlesques, sont les agens merveilleux d'un Poëme où le Nonce du Pape fait

un grand rôle ; & cet absurde alliage donne quelques saillies, & encore plus d'extravagances. Le Comte de Coulagne est à mon gré le meilleur caractere. Voici son début.

I.

Je veux chanter ce courroux mémorable
Dont enflamma le cœur de fiers humains
D'un sceau de bois le vase méprisable,
(1) Par Gémignans conquis sur Pétronins (2).
Phébus, qui peins de la guerre effroyable
A mon cerveau les étranges destins,
Sois mon pédant, toi qui fais le Poëte,
Et tire à toi mes manches de jacquette.

II.

Et toi, neveu du gouverneur du monde,
Du noble Charles ô le dernier des fils,
Qui d'un air jeune & chevelure blonde
D'un front blanchi couvre les mûrs avis,
Si du travail d'une étude profonde
Tu veux un peu distraire tes sourcils,
La belle Hélene, en me prêtant l'oreille,
Va dans ces chants n'être plus qu'une fille (3).

(1) Modenois.
(2) Boulonnois.
(3) Vieux mot encore d'usage en province.

III.

L'aigle romaine avec son nid antique
Avoit perdu ces ongles si puissants
Que l'Ocean vermeil & britannique,
Que l'Univers redouta si long-temps.
De son déclin toute ville italique,
Loin de l'aider, faisoit son passe-temps,
S'entremordant en jumens détachées,
A belles dents & ruades lâchées.

IV.

De l'Adria cette cité maîtresse,
Seule laissant les autres se manger,
De l'Orient convoitoit la richesse,
Et ruminoit ses desseins sans bouger;
Du joug impie usurpé sur la Grece
Presqu'en entier l'avoit su dégager;
Mais tout le reste, au carillon des fêtes,
Sur leur voisine à sauter étoient prêtes.

V.

Partie étoit Gibelline, qu'appuie
Par intérêt l'adroit Cesar germain;
Partie étoit Guelphe, à l'Eglise unie,
D'espoir repue & d'un avenir vain,
D'où du Sipa la querelle envieillie
Contre la gent du Potta: quand advint

L'étonnant cas, la mémorable piece
Enregiſtrée aux faſtes du Permeſſe.

V I.

Ja le ſoleil, fondant l'onde gelée ;
Rendoit, ſorti du mouton lumineux,
Le Ciel fleuri, la campagne étoilée ;
Le vent dormoit ſur le flot pareſſeux ;
Molle, riante, & de fleurs émaillée,
L'herbe ondoyoit ſous un ſouffle amoureux ;
Le roſſignol faiſoit à l'aube entendre,
Et l'âne auſſi, ſa chanſon douce & tendre.

V I I.

Quand la chaleur de la ſaiſon nouvelle,
Qui fait aux prés ſauteler les grillons,
A bruſquer net leur inſulte annuelle
De Boulonnois pouſſa des tourbillons,
Sur le Panare & ſa rive ſi belle
Ils ſont ſortis deux pillards bataillons ;
A gué l'on paſſe, & de cette fredaine
Un beau matin le bruit vint à Modene.

. . . .

X.

Les Modenois vivoient à la ſpartaine,
N'ayant alors rempart ni parapet ;

Le fossé comble étoit devenu plaine,
Si qu'à son gré l'on entroit ou sortoit.
Mais du tocsin la musique soudaine
Vous fit en bref à tous fuir le chevet :
L'alarme sonne, & tel d'eux se dérobe
Sur l'escalier, tel à la garderobe.

X I.

L'un à l'envers à sa jupe mal mise ;
A sa pantoufle on accouple un soulier ;
De sa maîtresse un a pris la chemise ;
Tel d'une poële a fait un bouclier ;
Tel n'a chaussé qu'un pied dans sa surprise ;
Tel s'est d'un sceau fait un haubert d'acier ;
Tel court, armé de lance & de cuirasse,
En rodomont menacer sur la place.

Voilà son style, qui, comme on voit, est un tissu de vers dont l'un jure avec l'autre : c'est sa plus ordinaire ressource pour égayer : toute une strophe sera sur le ton gracieux, & finira par une baliverne. Il peint Renoppia, sœur de Guerard, dont il fait une héroïne; après une strophe assez douce, il dit :

Ses yeux sont noirs, & ses cheveux qui luisent (1),

(1) Cela est apparemment beau en Italie.

Roses & lis son teint, neige son sein,
Rubis sa bouche, & perles la divisent;
Elle a voix d'ange avec esprit divin :
De Maccabrun les commentaires disent,
Ceux qu'il a faits sur ce sonnet malin,
Cette barbue & malplaisante vieille,
Qu'elle entendoit un peu dur d'une oreille.

HUDIBRAS.

Ce Poëme est encore plus national que le précédent. L'imagination ne regne pas dans le plan qui n'est qu'une copie, même mal-adroite dans bien des incidens. Quatre à cinq aventures le remplissent : quelques - uns sont mal-propres, & au fond assez mesquines ; mais les détails sont admirables ; c'est une profusion d'esprit, & d'esprit singulier ; ce sont des traits si piquans, des saillies si imprévues, c'est un air si original, qu'Hudibras ne paroît plus tenir rien de Dom Quichotte & de la Satyre Menippée. Sir Samuel Luke allant batailler, sans que l'Auteur lui mette aucun projet en tête, rencontrant par hazard des meneurs d'ours,

& leur tenant un discours lié comme un rêve, qui lui attire bataille ; cela n'est pas d'une imagination supérieure : mais la description du personnage, quoique longue, & les traits de son discours, sont quelque chose de charmant. Le dialogue entre sa maîtresse & lui, quand cette riche douairiere vient l'insulter assez indécemment au pilori où une foule de gredins a mis M. le Chevalier & son digne écuyer, ce dialogue est, comme le reste du Poëme, absurde quant au fond & étincelant d'esprit. Dom Quichotte se fouette, parce qu'il est fou ; mais Hudibras est un madré fripon, qui, donné pour sot par l'Auteur, ne le paroît jamais assez pour vouloir rendre sa maîtresse plus traitable en se fustigeant. Il faut le considérer comme le carquois des traits allégorico-satyriques de l'Auteur, & non comme un caractere d'accord avec lui-même, & peint d'après nature. Discours, descriptions, comparaisons, tout a dans ce Poëme une singularité uniforme qui exige une lec-

ture à plusieurs reprises. Tout y semble dit contre le bon sens, & se trouve avoir sa vérité. Un homme qui blanchit de colere devient *pâle comme la cendre ;* s'il fait quatre pas à reculons, *il prend son derriere pour guide :* le noir de la nuit étoit changé par la rougeur vermeille de l'aurore, *ainsi qu'un homard de brun devient rouge en cuisant.* L'Auteur fait le dénombrement des ennemis d'Hudibras : il y parle des disputes d'Orsin meneur d'ours avec Talgol boucher, lesquels *ne s'accordoient pas bien l'un pour son ours & l'autre pour son chien ;* d'où il résultoit force coups de poings, que Talgol empruntoit à usure.

Pourtant Talgol brave & nerveux nacquit,
Et moins de fois attaqua que vainquit :
Dur au travail, la sueur qu'il distille
Le fait paroître athlete frotté d'huile :
Combien a fait de veuves, d'orphelins,
Le glaive aigu de ses sanglantes mains ! &c.

Il décrit un combat terrible de son héros, où il arrive qu'un nommé Cro-

dero, violon à jambe de bois, eſt renverſé avec la meilleure de ſes jambes caſſée, celle de bois. Hudibras, qui n'a pas laiſſé que d'être mal mené, veut s'en venger ſur le malencontreux violon & le tuer. Ralph ſon écuyer lui en ôte l'envie par des raiſons excellentes, mais preſque toutes intraduiſibles.

Sir, de ſang froid vous tacheriez la gloire
Dont vous illuſtre une chaude victoire !
Ce fer vainqueur romproit d'un coup félon
Votre parole avec ſon violon !

La plus grande marque de généroſité eſt de pardonner quand on eſt maître de punir : d'ailleurs

Ce gredin, qui vivant ſe meurt de crainte,
Si de la mort il ſent par vous l'atteinte,
Seroit autant eſclave de vos loix
Que ſi n'étiez qu'un Chevalier de bois ;
Au lieu de vous, la mort ſa conquérante
L'affranchiroit de trembler d'épouvante.

Et puis ce ſont les ennemis vivans qui parent le char du vainqueur, & non ceux qu'il a tués ; outre cela

L'honneur à remporter
En ne tuant qu'un piedbot doit boiter ;
Presque à moitié tué par la gangrene,
L'autre moitié ne vaut pas votre peine.

Tout cela est d'une naïveté recherchée, qui n'est pas celle de Lafontaine, où le travail & l'esprit percent davantage, & qui étoit peut-être aussi naturelle à l'Auteur. Il veut dire qu'un coup d'éperon fit avancer le cheval d'Hudibras:

Le recru Chevalier
Mit l'éperon dans le flanc du coursier,
Et fit passer du talon héroïque
Au chevalin sa hâte sympathique.

Telle est la tournure d'esprit qui domine dans ce Poëme, d'un plan très-médiocre comme tous les ouvrages anglois, charmant dans les détails toutes les fois qu'il n'est ni grossier, ni sale, ni immodeste. Cet ouvrage très-difficile à traduire, & dont plusieurs morceaux seroient toujours sans sel en françois, mériteroit cependant que quelque main plus habile que celle qui

nous l'a fait connoître, lui fit réellement parler françois en le mettant dans notre langue.

LE RENAUD.

Ce Poëme de la grande jeunesse du Tasse, est un Poëme de chevalerie, très-gigantesque, & bien éloigné du goût qui regne dans le Roland. Ce que *la Galerie du palais*, est à *Cinna*, le *Renaud* l'est à la *Jerusalem*. Point de sentimens ni de situations intéressantes; ce sont de grands & incroyables coups d'épée, des amours de hautes doléances. Renaud veut se faire un nom: en y travaillant, il se fait une maîtresse. Il tue des hommes à milliers, parcourt l'Asie & l'Europe, & épouse sa belle par le moyen du sorcier Maugis. Voilà le sujet. Les descriptions, longues & amplifiées en Réthoricien, sont bien d'un commençant, & ne promettoient pas ce que le Tasse a tenu dans ce genre. Ce Poëme prouvoit un génie précoce; mais quand ce génie donna la Jerusalem, on dut être bien étonné.

Que dis-je ?... il fut baffoué par des Académies.

LEONIDAS.

Pour être à la tête des Poëmes médiocres, celui-ci n'en est pas moins oublié. Horace a prononcé un oracle irrévocable (1). Cet ouvrage promit le plus grand nom à Glover, & l'a terriblement trompé. Les didactiques qui en ont trouvé le sujet excellent, & effectivement il a son beau côté, les didactiques n'y ont point trouvé le merveilleux qu'ils ont décidé essentiel au Poëme épique ; & ils ont prononcé que ce défaut seul avoit terni subitement l'éclat extraordinaire dont la naissance de ce Poëme fut honorée : mais ce sont tous les agrémens de l'imagination qui lui manquent ; c'est le défaut d'aventures, de variété dans les objets, de variété dans le style qui ne quitte jamais les échasses qu'il ne devroit jamais prendre ; c'est qu'avec le

(1) *Mediocribus esse Poetis Non homines &c.*

mot *patrie* cet homme a cru pouvoir faire un Poëme ; c'eſt qu'il s'épuiſe en expreſſions pompeuſes pour parer la vertu, qui ſemble n'être plus à la portée de l'homme ; il en fait une majeſtueuſe & froide déeſſe, objet de vénération plus que d'amour. Nul de ces traits ſimples du Télémaque, livre fait pour le cœur. Il ſemble que ce ſoit pour ce Poëme qu'il ait été dit :

.... Si rien ne déplaît, rien auſſi n'intéreſſe.

MALTHE.

Autre ſujet aſſez heureux, & Poëme ſans imagination ; de l'hiſtoire verſifiée. Le ſtyle en eſt ſupportable, mais ni froid ni chaud. Ce qui eſt au grand déſavantage du Poëte, c'eſt que les Chevaliers de Malthe, ſi intéreſſans dans l'Abbé de Vertot, chez lui ſont ennuyeux. Il n'a jamais de paſſion. Ses plus heureuſes ſituations ne lui inſpirent rien. Il conduit ſes Chevaliers dans Meſſine affligée de la peſte ; ils ſecourent les malades ; & les malades

ne ſont point étonnés & attendris de recevoir le breuvage ſalutaire de ces mains conſacrées à la gloire, de ces mains homicides des infideles. Au lieu de rappeler l'inſtitution de cet Ordre né dans des temps ſi favorables à la poéſie, l'Auteur ſe contente de dire :

Par règle, par état, hommes hoſpitaliers &c.

Il y a dans ce Poëme une fiction qu'on a miſe au-deſſus de toutes les fictions de la Henriade ; & la voici. Le démon déteſtable, qui fut le tendre amour, vient parmi les débris d'un temple de Venus tenir un conſeil, où il vante ſes ſuccès, où il ne donne aucun ordre précis, où il ne prend aucun avis, où ſon œil d'agent ſurnaturel n'apperçoit pas l'Iſle-Adam que le hazard a conduit en ces lieux pour que ce démon lui découvre ſes deſſeins comme un ſot : voilà ce qu'on a mis au-deſſus des fictions de la Henriade (1) ; comme on a préféré, ſenſé-

(1) C'eſt je ne ſais quel ſot, nommé M. Clément, qui a prononcé cet Arrêt. L'autre déciſion n'eſt pas de lui.

ment & sans fiel, Raffelas, qu'on ne peut pas lire, à Candide qui n'est que trop lisible. Malthe est un sujet difficile à traiter, mais susceptible d'une grande poésie.

LA CHRISTIADE.

Ce n'est pas celle que le bourreau a brûlée, & à qui le public a rendu encore un plus mauvais service; c'est celle de Vida. Ce Poëme est le plus foible de ses ouvrages; non pour la versification, qui est aussi belle que celle d'aucune autre de ses pieces, mais parce qu'il est absurde de faire un beau Poëme de la vie de J. C. Mais pourquoi le paradis reconquis ne vaudroit-il pas le paradis perdu? C'est qu'ici il n'y a pas de place à la plus légere fiction; c'est qu'il faut copier les Evangélistes, & que l'Evangile en vers ne sera jamais un beau Poëme. Adam étoit un sujet plus flexible. La chûte des Anges, occasion de celle de l'homme, leur bataille, & l'épouvantable prison où ils sont plongés, fournis-

soient d'amples descriptions à la poésie. Aussi voilà tout d'un coup le premier, le second, le cinquieme & le sixieme chants de Milton. Mais quelle action de J. C. seroit un canevas propre à recevoir une si riche broderie ? Quel miracle omettre? Quel ordre adopter? Par quel plan n'en faire qu'un tout bien lié, & qui mene à la catastrophe qui est un mystere à étonner la foi la plus aveugle ? La chûte d'Adam en renfermoit bien un qui est le péché originel : aussi Milton s'en démêle-t-il assez mal : aussi tout admirable qu'est le merveilleux du Paradis perdu, les démarches de la pluspart des Anges sont puériles ou inutiles : aussi on réduiroit bien ce qu'il y a de vraiment beau dans cet ouvrage à six chants. Mais, pour en revenir au sujet du Messie, & faire sentir combien il est intraitable, supposons J. C. répondant aux Docteurs de la Loi qui ne veulent pas reconnoître à ses miracles qu'il est le Messie ; faisons présider le démon au Sanhédrin, & qu'il inspire son élo-

quence à quelque Docteur ; que ce Docteur alors, dans un discours pathétique, trace le caractère du Messie, tel que le présente la lettre des prophéties ; qu'il cite, non un verset, mais des chapitres continus, où la splendeur éternelle de sa nation, l'inaltérable durée de sa loi, la gloire visible & victorieuse de l'Envoyé d'en-haut, sont étalées avec toute la magnificence & la pompe du style prophétique ; qu'il insiste sur ces succès temporels si clairement énoncés, & qu'il confronte J. C. à ce portrait : ce discours pourroit être bien sublime ; mais je ne voudrois pas en être l'Auteur. Si j'évitois cet écueil, comment éviter celui d'additions, ou de suppressions, ou de changemens téméraires ? L'Evangile, encore un coup, n'est point fait pour être en vers.

ABEL.

Ce Poëme n'a pas à se plaindre de l'accueil qui lui a été fait dans une traduction : il a certainement été au-des-

ſus de ſon mérite. Sans parler de ſa longueur exceſſive pour le ſujet, du peu d'apparence qu'il y a qu'Abel, Adam, &c. ayent pu parler comme il les fait parler, quoiqu'il ſoit naturel par intervalles, on l'a loué de fictions en vérité enfantines. Telle eſt celle de ces Anges occupés à former le murmure des ruiſſeaux, à colorer les feuilles & les fruits. On n'eût donné ces emplois badins qu'à de petits génies ſans conſéquence dans la mythologie. Si Boileau fait broyer le vermillon des Moines, c'eſt par de petits êtres de ſon invention; mais il eſt indécent de changer des demi-dieux reſpectables en ſylphes, en zéphirs, & en naïades. J'ai encore vu applaudir à quelques-unes de ſes deſcriptions de la création, qui ſont des copies défectueuſes & alongées des idées de Milton. Mais on l'avoit oublié. Enfin ramaſſez tout ce qu'il y a de bon dans ce Poëme; vous n'en ferez jamais un rare ouvrage, & il n'aura plus qu'un chant. L'Auteur ne s'eſt pas apperçu,

que, capable d'attendrir, il n'a que le ton paſtoral. Il fera quelque choſe avec le flageolet ; il peut aller juſqu'au hautbois : mais qu'il laiſſe la trompette.

LES SEMAINES DE DU BARTAS.

Du Bartas, qu'on a voulu donner pour une eſpece d'original bien utile à Milton, n'a eu de commun avec lui que ſon amour pour les ſujets ſacrés. Il ſemble, dit M. Racine, que Milton eût envie de mettre toute la Bible en tragédies. Du Bartas, hors la bataille de Lépante, & quelques pieces peu conſidérables, n'a verſifié que l'Ecriture-ſainte ; mais c'eſt ſans nulle imagination. Des digreſſions pédanteſques, des déclamations bourrues, une érudition de toutes la plus ennuyeuſe, qui n'eſt que fables, & erreurs de naturaliſtes, une philoſophie pitoyable ; voilà les enrichiſſemens que fournit Du Bartas à ſa reſpectable matiere. Il a eu, ainſi que Ronſard, la fureur d'helléniſer & latiniſer en françois. Il

donne sûr-tout dans les mots composés. Il appelle *la guerre*

Casse-loix, casse-mœurs,
Aime-pleurs, verse-sang, brul-hôtels, rase-murs:
Dessous ses pieds d'airain croule toute la terre;
Sa bouche est un brasier, sa voix est un tonnerre.

Ces deux derniers vers ne sont pas mauvais; il faut qu'il ajoute

Chaque doigt de sa main est un canon bruyant,
Et chaque sien regard un éclair flamboyant.

Il dit *latonides flambeaux*, *breuvage achelois*, *fleuve palestin*, *l'arabe neptun*. Mais ce qu'il a de plus insupportable pour sa fréquence, ce sont des comparaisons & des métaphores triviales, outrées & rempantes. Il parle de la lumiere, & lui dit:

Clair brandon, Dieu te gard; Dieu te gard, torche sainte,

Chaſſ-ennui, chaſſe-deuil, chaſſe-nuit, chaſſe-
crainte,
Lampe de l'Univers, mere de vérité,
Fille aînée de Dieu, &c.

Il eſt ſingulier que ce ſalut extravagant nous ait donné les premiers vers du troiſieme chant du Paradis perdu. Voilà le Poëte qui fit tant de bruit dans ſon temps, & quelque temps encore après. Si on veut ſe tranſporter dans ſon ſiecle, ſa réputation n'étonnera plus. Cette poéſie qui enjambe, hériſſée d'hiatus & d'épithetes bizarres, devoit étonner les ignorans; & il n'y avoit pas alors de ſavans qui puſſent en rire. Or, dès qu'on n'eſt plus choqué de ſon vers, & de ce qui nous paroît ſi groſſier aujourd'hui, on lui trouve de la chaleur & du ſingulier qui paroiſſoient du ſublime & de l'extraordinaire. Aucun Poëte n'a peut-être viſé autant que Du Bartas à l'harmonie imitative. Dans la troiſieme partie du premier jour de la ſeconde ſemaine, qu'il nomme les Furies,

parce qu'il y feint que le Pere Eternel, pour punir Adam & pour désoler la terre dont il dépeint la dégradation avec fatras & énergie quelquefois, convoque les furies, *sœurs au poil coulevrin*, qui obéissent à sa voix, voici comme il dépeint leur sortie.

Comme le feu caché dans la vapeur épaisse
Marmotoné, grondant la nue qui le presse,
Canonne, tonne, étonne, & d'un long roulement
(1) Iréfait retentir le venteux élément;
Tout ainsi les trois sœurs, les trois hideuses rages,
Pour sortir de l'enfer suscitent mille orages;
Chacune va déja son char de fer roulant
Sur les barreaux de fer du pont toujours branlant
Qui planche Styx neuf fois, & dans la chartre horrible
Bruyant, courant, errant, terrible, horrible, &c.

Voilà apparemment l'original du pont

(1) Irrité.

de Milton. Le reste de ce jour a des fictions bien répréhensibles, mais que Milton a adaptées à son onzieme chant. Du Bartas décrit très au long la faim, la guerre, l'essaim des maladies qui comme une armée vont assaillir Adam. C'est-là l'original de cette pathétique description d'un hôpital dans le Paradis perdu. Veut-on savoir jusqu'où la licence burlesque de la fiction & de l'expression est poussée dans Du Bartas? Dans la quatrieme partie du troisieme jour de la seconde semaine, intitulée *les Capitaines*, il personnifie le Jourdain, logé alors sous un antre que les Naïades ses filles ont embelli. Il entend l'arrivée des Hébreux conduits par Josué.

Là le Roi de ces eaux, sur la mousse alongé,
Et pensif appuyant sur un tuf mi-mangé
Sa tête de roseau largement chevelue,
Avec joie attendoit d'Israël la venue.
Tous ses poils abattus sont autant de ruisseaux;
La sueur de son corps une ravine d'eaux.

. . . .

Un long baudrier de jonc ſerre ſes larges
flancs ;
On voit toujours pleurer ſes yeux perſemens
blancs ;
Sa thiare eſt de ſaule, & ſa face azurée
Porte encor les couleurs de ſon pere Nérée.
Soudain qu'il oit le cri, il s'aſſied, & hauſ-
ſant
Les glaçons de ſon chef hors du flot doux gliſ-
ſant
Retire des deux mains ſon long crin verſe-lar-
mes
Derriere ſon oreille ; & découvrant les armes
Du fidele Iſraël arrêté par ſon eau,
Ingrat torrent, dit-il, téméraire ruiſſeau,
Oſes-tu contre Dieu lever tes mortes cornes ?
Mutin, entreprends tu abandonner tes bornes
Pour lui couper chemin ? Doncques l'orgueil-
leux flot
Du baveux Océan ſera largue à ſon oſt
. . . .
Et toi, pauvre, qui n'eſt qu'un écoute s'il
pleut,
Feras tête à lui-même, à lui-même qui mar-
che
Voilé des Chérubins qui flambent ſur ſon
arche ?

Voilà bien le comble de la ſotiſe : & le fond de cette fiction eſt excellent, cent fois ſupérieur à la perſonnification du Rhin dans Boileau. Car, ſi un Ange qu'on n'occuperoit pas à peindre les mouſſes du fleuve, ni à tapiſſer de nacre les moules du Jourdain, par un emploi ſemblable à ceux des anges d'Abel, mais qui dirigeroit de ſon palais majeſtueux le cours du fleuve adopté par l'Eternel, ſi cet ange ordonnoit, avec la dignité qui lui convient, à ſes flots obéiſſans & ſuſpendus de livrer paſſage aux enfans du Très-Haut, il me ſemble qu'il ne faudroit pas être grandement habile pour faire de beaux vers ſur ce ſujet.

LA FRANCIADE.

Donnez-moi le ſtyle d'un Auteur bien caractériſé, j'en déduirai ſes autres qualités. Le ſtyle de Milton eſt ſublime & bizarre comme ſes conceptions; celui de Virgile noble, ſimple, intéreſſant, comme ce qu'il imagine. Ronſard, qui fait des patois de la

France ce qu'Homere a fait des dialectes de la Grece, Ronſard, qui parle latin & grec dans un mauvais françois, nous a donné les imaginations d'Homere & de Virgile ennuyeuſement traveſties. Il n'a point achevé ſon Poëme, qui eût été un monſtre d'abſurdité s'il l'eût continué. Charles IX, en mourant, délivra la France d'un mauvais Roi, & de la Franciade entrepriſe pour lui plaire. La fable, qui n'étoit pas alors décréditée, de la deſcendance des François par Francus fils d'Aſtianax eſt le fondement ruineux de cette rapſodie; & ce Poëme n'a guere d'autre utilité que celle d'apprendre ce que deviennent les mêmes ſujets entre les mains d'un ſot ou d'un homme de génie. Car changez les noms, & vous avez Virgile & Homere. Le quatrieme livre eſt une nécromantie pareille à celle de l'Odyſſée & à un morceau de l'Enéide. Une imbécille Hyante, fille d'un Roi de Crete nommé Dycée, ſorciere & amoureuſe de Francus qui de ſa complexion

ne l'eſt guere, & ne laiſſe pas de faire noyer la ſœur de cette Hyante & de rendre celle-ci à-peu-près folle, cette Hyante devient la Circé de la Franciade & fait paſſer ſous les yeux du jeune Francus les ames des Rois ſes futurs deſcendans. C'eſt ce qu'il y a de mieux dans le Poëme, & pour le lire il faut un terrible courage. On a dit que Ronſard avoit du génie & de l'imagination. Ronſard eſt un ſot aſſez fou qui a de l'étude. Il n'invente rien. Il défigure bêtement ce qu'il s'approprie.

LA FRANCISIADE.

Il faut tout lire. Ceci eſt un Poëme épique latin dont ſaint François d'Aſſiſe eſt le héros, & l'Auteur un Capucin, ou Cordelier, nommé François Maure, contemporain de Paul Manuce. Ce Poëme eſt de la nature de l'Achilléide. Le Poëte y prend ſon héros dès la premiere enfance, & le conduit au Ciel après ſa mort. C'eſt une vie en vers. Le merveilleux y tient pourtant une

grande place ; tous les pas du héros ſont dirigés par un Ange qui deſcend du Ciel, ou par la ſainte Vierge, ou par l'apparition d'une croix lumineuſe, avec un oracle inviſible. Dieu le Pere, ſon Fils, toute la cour céleſte y joue un grand rôle. Tyſiphone, les dieux des fleuves, leurs naiades contraſtent. Nulle part le pagamiſme ne heurte plus fotement contre le chriſtianiſme. Saint François, dans une exhortation à ſes douze premiers compagnons, leur remet l'exemple des douze Apôtres à qui J. C. avoit dit : *Allez, parlez en ces termes aux puiſſans de la terre : apprenez la juſtice, ſuivez un culte ſaint, n'élevez plus de temple à des dieux monſtrueux. Quel encens mérite la pierre, l'or, le bois, ou l'ivoire?... En adorant quelque choſe d'animé, votre crime étoit plus pardonnable : un moindre ſupplice vous étoit réſervé. Aujourd'hui Tyſiphone irrite ſes horribles ſerpens, & vous preſſera un jour de cruelles tortures.* Et plus bas : *Tandis que François parle, le tranſ-*

parent Clitumne l'entendit ſous ſes ondes glacées, & ſouriant agréablement il lui applaudit par un doux murmure: toutes les Naïades, ſe tenant par la main, ſortent de leurs grottes mouſſues, Alpho, Cryno, Rithée. On peut juger quel Poëme doit réſulter de la vie de ſaint François & de ce merveilleux. Eh bien, il y a de temps à autre des tableaux dans ce Poëme; le ſtyle en eſt ſupportable, & bien latin; mais il falloit une grande inclination pour tout ce qui s'appelle Poëme récitatif, pour le lire.

LE SAINT LOUIS.

Que de ſotiſes accréditées dans le monde littéraire! Un Poëme eſt mépriſable; on ne le lit pas. Quelqu'un veut prouver qu'il a un diſcernement fin; il dit: ce Poëme a de grands défauts; mais le plan & les caracteres en ſont excellens: ou bien cet homme avoit une imagination prodigieuſe. Cela ſe répete. On dit: c'étoit le ſentiment de Boileau. Par malheur une

bouche illustre vient à être l'écho de ce jugement, & la fausseté se confirme. Il n'y a pas grand mal à cela; mais il y en a encore moins à détruire une erreur. Le Pere Lemoine passe pour une imagination prodigieuse, parce que M. De Voltaire a bien voulu lui en faire présent : mais seroit-ce bien après avoir lu le S. Louis ? Ce Poëme est une plate & extravagante féerie. Les monstres y succedent aux monstres sans fin, & sans nulle trace de génie. Dans toutes les fictions vous reconnoissez le Tasse défiguré. Un amant y blesse sa maîtresse : il va s'étrangler à ses pieds avec la corde de son arc. Vous y retrouvez l'épisode d'Olinde & de Sophronie, sous les noms d'Alcinde & de Léonin. Mais devinez de quoi cette Alcinde est coupable ; d'avoir blessé un crocodile révéré dans une ville musulmane. Des changemens d'armes font tuer des maîtresses par leurs amans, comme il arrive à Tancrede ; & des amans par ce moyen sont blessés par leurs maîtresses. Les femmes guer-

rieres fourmillent dans ce Poëme, & il n'y a ni Clorinde ni Gildippe. L'Auteur ne sait ce que c'est que peindre un sentiment ; il parle d'amour sans cesse, & ne sait jamais ce qu'il dit : le bon Jésuite étoit hors de sa sphere. Les batailles sont uniformes, sans dessein. Fakardin, qu'il nomme Forcadin, est le plus vaillant des Sarrasins, mais d'une vaillance de boucher ; & parmi les Infideles il n'a su mettre que de féroces guerriers. Toutes ses batailles sont des listes de morts, sans image & sans intérêt. Saint Louis ne fait absolument que deux choses ; il prie Dieu, & il tue des Sarrasins. Les diables tantôt soulevent le Nil, & sont chassés à coups de bâton par un Ange ; tantôt, appelés par l'atroce sacrifice d'enfans chrétiens qu'un sorcier de Mirême fait brûler tout vifs, ils mettent en feu les tours & le pont que saint Louis avoit fait construire sur la rive & sur le courant du Nil. Saint Louis arrive, & prie. Les diables & leurs feux ardens s'éclipsent. Que ne

venoit-il pluſtôt ? Car tout eſt détruit ; & ce premier miracle n'empêche pas qu'un Ange dominateur des eaux ne fende le Nil comme le Jourdain fut diviſé. Si cela dénote une imagination prodigieuſe, c'eſt dans un ſens ridicule. Apparemment on lui a donné cet éloge pour quelques expreſſions ſingulieres & quelques métaphores bizarres, comme celle-ci. *Liv. XIII.*

Le jour meurt cependant, & de ſa ſépulture
Il ſort une grande ombre affreuſe à la nature.
Tout ce qui luit encor, tout ce qui fait du bruit
Se cache devant elle, ou devant elle fuit ;
Et les filles du jour, les couleurs qui languiſſent,
Après leur pere mort d'un long deuil ſe noirciſſent.

Il appelle ailleurs les blés *les jaunes fils du ſoc*, & les javelots *fils aîlés du carquois :* car c'eſt un grand répéteur. Il a quelques deſcriptions vives. Le combat que ſe livrent les Chrétiens & les

Sarrasins des deux rives du Nil est à mon gré ce qu'il y a de plus vif & de mieux fait dans le Poëme. J'en citerai quelques morceaux où je marquerai les vers qui me sont plaisir. Saint Louis, *liv.* XII.

Au signal de lâcher, deux tourbillons ferrés
De l'un à l'autre bord tout d'un temps sont tirés :
L'un éclate en partant, en volant l'autre gronde ;
Le bruit de l'arc répond à celui de la fronde ;
Le trait heurte le trait qu'il rencontre dans l'air ;
De leurs pointes le feu jaillit avec l'éclair ;
Et des cailloux lancés les fleches rechassées (1)
Vont mourir près de l'arc qui les avoit poussées:
Tout le fleuve s'en couvre, & le fer, qui devant
De son vol égaloit la vîtesse du vent,
Entraîné par la vague, & nageant de ses aîles,
Du combat à la mer va porter des nouvelles (2).

(1) Très-mauvais vers.
(2) Singuliere idée.

Les boutons du cryſtal par la nue épaiſſi,
Et d'un froid pénétrant par la biſe durci,
Font un moindre dégât le long du labourage
Où les pouſſe l'eſprit qui regne ſur l'orage.

Enſuite il dépeint les effets des tours que portoient les éléphans.

Le feu ſe mêle au fer, la pierre au feu ſe mêle ;
De ce mélange affreux plus affreuſe eſt la grêle.
Les rochers flamboyans & les arbres ferrés (1)
Après les dards communs à leur tour ſont tirés ;
Aux arcs, aux javelots, ſuccedent les machines ;
La mort ne perce plus, elle fait des ruines :
De ſon frere mourant le frere eſt écraſé,
Du ſang de ſon fils mort le pere eſt arroſé ;
Les entrailles en l'air au cerveau ſont mêlées ;
Où les pieds ſont froiſſés, les têtes ſont brûlées (2) ;
Et le bronze, le fer, l'acier, d'un même effort

(1) Fatras de Brébeuf.
(2) Dégoûtant tableau.

Brisés avec les corps, avec eux ont leur
mort (1).

On citeroit d'autres morceaux pareils à celui-ci; mais ils sont noyés dans un cahos de puérilités & de fictions pillées & gâtées. On connoît la fiction du Tasse dans sa forêt enchantée, où Tancrede est arrêté par la voix plaintive de Clorinde qui lui dit que Chrétiens & Sarrasins morts dans la guerre sont incorporés à ces arbres. Voici l'habillement que le Pere Lemoine donne à cette imagination.

Louis est malade, & ne peut guérir que par l'eau où Marie lavoit les langes de l'enfant Jesus. Bourbon veut en aller chercher avec son ami Brienne. Mais Mirême, entre autres sortiléges, fait que l'eau de la fontaine lui paroît un étang de sang, d'où s'élevent des flammes & de la fumée.

A ses yeux étonnés il s'offre un gouffre ouvert,

(1) Obscur & outré.

Un gouffre dont les bords ne portent rien de
verd ;
Quelques troncs secs & noirs, sans rameaux,
sans feuillage,
Font un funeste tour à son triste rivage ;
L'épouvantable gouffre, à rès-de-bord, est
plein
D'un fleuve limonneux rouge de sang hu-
main ;
Le feu s'y mêle à l'onde . . . . . .
Là mille malheureux, haut & bas agités,
Et des vagues, du feu, du limon tourmentés,
Flottent comme l'on voit les débris du nau-
frage
Sur la mer en courroux flotter durant l'orage.
Bourbon surpris regarde avec étonne-
ment (1)
De ce liquide enfer l'effroyable élément.

Il en reconnoît les malheureux habitans, Brenne entre autres qui lui avoit été enlevé n'a guere par un tourbillon de vent. Ce Brenne, ou son image, s'avance jusqu'aux bords de l'étang, & lui dit que

(1) Vers plat.

Le Ciel n'approuve point que malgré lui nos Rois
Portent deça la mer l'enſeigne de la Croix ;
Et, pour avoir troublé d'une guerre inutile
Le repos de l'Egypte auparavant tranquille,
Nous ſouffrons dans ce gouffre, & nous y ſouffrirons
Tant que ſera la terre & tant que nous ſerons.
Un ſemblable ſuccès à vos armes s'apprête,
Et ce gouffre ſera votre ſeule conquête :
. . . .
Et rien ne vous en peut garantir que la fuite.

Voilà comme il a cru enchérir ſur le Taſſe, que j'excuſe de bien bon cœur, mais que je ne crois pas un modele à imiter dans cette fiction. Au reſte Chapelain, tant raillé pour le ſtyle, n'a pas ſi ſouvent de ces vicieuſes inverſions

Du Sultan Noradin les offres rejetta,
Et ſes drapeaux vainqueurs vers le Caire porta.

que ce Pere Lemoine, inſupportable

par ce défaut qui revient au moins de dix vers en dix vers.

ALARIC.

Celui-ci n'a pas si fort insulté la grammaire. Il n'a ni les vers tudesques de Chapelain, ni les bizarres idées du Pere Lemoine. C'est la platitude qui fait son caractere. Scuderi avoit de la lecture & de la mémoire : il croyoit avoir de l'imagination, parce que, la tête farcie d'incidens & d'aventures, tronquant l'une, gâtant l'autre, & les faisant rencontrer comme il l'entendoit, il venoit à bout de faire avec rapidité un volume qui lui plaisoit d'autant plus qu'il avoit mis moins de temps à sa composition. Le plan de son ouvrage est simple. Dieu veut châtier Rome par les mains d'Alaric. Il dirige ses pas contre elle par le ministere d'un Ange, au premier chant ; & un sorcier de Rigilde les traverse dans le reste du Poëme. Ce Rigilde est toujours surmonté, & toujours recommence. Il envoie un ours pour effrayer

les travailleurs d'une forêt ; l'ours est tué par Alaric : il l'enleve dans un palais enchanté & soporatif ; un Ange l'en retire : il suscite une tempête ; Alaric est ferme, & la tempête se calme : il souleve les Espagnols, s'embarque sur leur flotte ; & la flotte est battue : & tout cela arrive comme je vous le dis. Les épisodes sont ennuyeux, romanesques & plats. Tout un chant est employé à la conversation d'Alaric avec un Hermite qui lui conte sa vie & décrit une bibliothéque. Ses vers, qui quelquefois ont de l'élévation, parce qu'il a alors bonne mémoire, en avoisinent dont il est auteur lui seul, & rien ne produit de plus plaisantes cascades. Exemple.

Les Sauvages voisins du froid golphe Bothnique,
Dans leurs robustes mains tenant tous une pique,
Arrivent les seconds, auprès de ces premiers...
Leurs yeux brillent d'un feu dont la couleur est verte,

Mais d'un feu pétillant qui marque leur vigueur;
Et leur corps est fort grand aussi bien que leur cœur....
Leur nombre est innombrable, & leur valeur extrême;
Le travail les délasse; *& cette troupe l'aime*:
Le plus affreux péril par elle est méprisé;
Car rien ne l'épouvante, & tout lui semble aisé.

Communément il donnera les plus hautes épithetes aux plus froides actions de son héros.

L'invincible Alaric *monte sur des rochers.*
Chant V.
Le héros immortel *voit alors une chambre.*
Liv. III.
Le Roi, tout glorieux de son heureux destin,
Régale tous ces chefs d'un superbe festin.
Liv. VI.
L'invincible Alaric *revoit toute sa flotte....*
Liv. VII.
L'invincible Alaric *par ses soins éveillé...*
Liv. IX.

Il y a dans son sixieme chant une des-

cription des enfers, où l'idée de Milton, qui y place les deux extrémités de la froidure & de la chaleur, est très-amplement étendue : c'est le même tableau barbouillé & fini. Prêt à décrire ce terrible séjour, il imite Virgile, & s'adresse à ces lieux mêmes ;

Ô lieux environnés de l'ombre & du silence,
Lieux où des fiers démons regne la violence,
Lieux de qui la rigueur ne doit jamais passer,
Quel crayon assez noir suffit pour vous tracer !

Ensuite il place l'enfer au centre du monde ; il en décrit le feu.

Un verd mêlé de rouge, & d'une couleur sombre,
Y mêle en pétillant & la lumiere & l'ombre ;
Et ce mélange affreux, qu'accompagne un grand bruit,
Luit éternellement en l'éternelle nuit.

Voilà presque les ténebres visibles.

Près de ces lieux brûlans sont des grottes glacées,

Ou plustôt des glaçons de roches entassées ;
Dont l'horrible froideur près de ces feux ardens
Fait geler, fait transir, & fait grincer des dents.

Voyez le Paradis perdu, *liv.* II, & vous admirerez l'incommensurable distance d'un Milton & d'un Scuderi travaillans sur le même sujet.

LA PUCELLE.

Boileau, dans ses railleries réitérées contre Chapelain, n'ayant attaqué que le style dur & les vers raboteux de son Poëme, un homme a cru qu'il étoit une mine très-riche, qui ne demandoit que du travail & de l'industrie. Cette erreur n'est pas d'un homme de goût : car, outre que ce seroit un prodige que le génie absurde capable de versifier & de parler comme Chapelain eût conçu un plan vraiment admirable, outre que le sujet de la Pucelle n'en est pas susceptible, l'ouvrage, tel qu'il se présente au Lecteur le plus

patient, eſt eſſentiellement mépriſable. Imaginez une hiſtoire gauloiſe triſtement écrite, & rehauſſée d'amours glacés & romaneſques, une légende ſans art, des perſonnages ſans caractere, ou des caracteres moitié bourgeois, moitié courtiſans ; un ouvrage où tout eſt bataille dans les premiers chants, & qui n'eſt plus après qu'un détail de langoureuſes lamentations, de petites & baſſes manœuvres d'un favori, ou de coquetterie gauche d'une maîtreſſe, & puis de nouveaux combats ; le ſiége de Paris après la levée de celui d'Orléans ; tout ce qu'on peut de mieux diſpoſé pour le dégoût : tel eſt le plan de la Pucelle, où ce qu'il y a de mieux c'eſt le ſtyle, dur à la vérité, vieux, rempant, aride, âpre, & plat, mais quelquefois auſſi très-énergique. L'héroïne ſe bat comme un lion, & prie comme une repentie : ce n'eſt point un caractere lié, d'accord avec lui-même, & éclatant. Sa foi eſt d'une ſimplicité d'Hermite, & d'une humilité de Magdeleine ; ce n'eſt point

la foi sublime & éloquente d'une Judith & d'un Joad, qui seule convenoit à une ame d'héroïne. Chapelain n'a jamais conçu un grand personnage. Il l'appelle bonnement la Sainte, & la fait appeler grossierement sorciere par ses ennemis. Il a quelques allégories ingénieuses : telle est celle de la fleur de santé qu'il fait croître dans les plaines du ciel. Ses descriptions, quelquefois assommantes, lorsqu'elles se trouvent conformes à la tournure de son génie âpre & sombre, deviennent assez pittoresques. Il y a, ce me semble, un coloris assez vrai dans ce paysage d'un endroit de la forêt de Compiegne.

Entre vingt bas rochers une orgueilleuse roche
Par les plaines de l'air des étoiles s'approche,
Et regarde à ses pieds les sommets inégaux
Des chênes les plus grands & des pins les plus hauts (1) :
La figure en étonne, & paroît monstrueuse :
Sa cime représente une tête hideuse,

(1) Très-bons vers.

Le reste un corps hideux qui, de foudres chargé,
Représente un Tiphée en montagne changé ;
Aux feux de mille étés une mousse séchée
Se voit en mille endroits sur son dos attachée ;
En mille autres son dos de mousse désarmé
Brûle sous les rayons d'un soleil enflammé :
Un ruisseau tortueux, coulant d'un doux murmure ;
Fait autour de sa base une molle ceinture,
Et montre aux animaux de la terre & de l'air
Dans leur soif embrasée un crystal frais & clair :
Vers le hautain coupeau de l'effroyable masse,
Le roc en plus d'un lieu s'entr'ouvre & se crevasse,
Et d'un art naturel, sans maillets ni *ciseaux*,
Forme d'affreux palais au prince des oiseaux.
Liv. XII.

Il décrit les enfers avec un crayon défectueux, mais qui a des coups de force. *Liv. 9.*

Climats également inconnus & célebres,
Royaumes de la mort, régions de ténebres,

Tempestueux, aveugle, & rugissant cahos,
Dont le Ciel pour jamais a banni le repos,
Souffrez qu'ici mon chant donne une foible
image
Des horreurs qu'en son sein renferme votre
ombrage;
Et qu'à l'humaine vue, au moins par quelques
traits,
De vos antres maudits j'expose les secrets.

Ensuite il place l'enfer au centre du monde qu'il appelle une

Immense cavité,
Un nouvel Univers de spectres habité....
Là sont diverses gênes;
On n'entend là que fouets, que secousses de
chaînes,
Que plaintives clameurs, que grincemens de
dents.
..... Cette affreuse contrée
D'un seul rayon de jour n'est jamais pénétrée;
Et l'air qu'on y respire est semé d'une poix
Qui ne cede qu'à peine aux efforts de la voix;
Par-tout la terre y fume, & .... sans cesse
De ses marais bourbeux leve une nue épaisse....

Une fausse clarté, qui ne se rend visible
Que pour rendre aux regards cette horreur
plus horrible,
Quelquefois sort de l'ombre &c.

Tout cela frise de bien près les idées de Milton, son feu solide de la terre infernale, & ses ténebres visibles. Il y a dans le dixieme chant la mort d'un vieil Hybernois, qui se fait lire malgré les mauvais vers. En un mot ce Poëme a des lambeaux assez riches; & ce vers est sa devise :

Dans son courant bourbeux on trouve de quoi
prendre. *Horace.*

J'ai fait tous mes efforts pour acquérir le Martel de Boisset, & le Constantin de Mambrun; mais cela ne se trouve pas au fond de la Bretagne. J'ai lu un mauvais & maussade ouvrage impie, appelé la Basiliade ou Naufrage des isles flottantes. Le dessein de ce livre est coupable; mais l'exécution le rend digne des petites maisons. La Pucelle est une lecture déli-

cieuse auprès de cette rapsodie en prose ronflante.

Jumonville, dont l'Auteur est fort estimable, annonce plustôt un talent, qu'il n'est un bon ouvrage. En quatre chants très-courts il y a de grands vuides d'action, & des discours assez froids; point assez de connoissance du local qui fourniroit les plus piquantes descriptions à un Poëte vraiment peintre. Mais il en est à milliers de ceux qui tournent bien un vers; & ce Poëte peintre n'a pas nombre de rivaux dans son siecle.

Mais voilà trop d'analyses, sur-tout pour un temps où l'on semble fouler aux pieds cette pauvre poésie. Au reste il est naturel, puisqu'elle n'a plus qu'un vieux soutien & de foibles artistes, que la prose & la géometrie s'égayent à ses dépens. Il n'en sera pas moins vrai que toutes les langues qui méritent d'être parlées ont eu, sans exception, les plus grandes obligations aux Poëtes.

Montagne, que j'ose modestement croire égal à nos Littérateurs, préféroit la poésie à la prose ; & la sienne n'a conservé sa fraîcheur naïve, que parce qu'elle respire par-tout une hardiesse poétique. Cicéron n'avoit pas le talent de la poésie, & possédoit, je crois, celui de la prose, avec un peu de philosophie, ce me semble : il n'a jamais écrit contre les Muses. Il est sans doute bien beau de calculer le passage d'une comete, quoiqu'on se trompe après quatre mois du travail le plus opiniâtre ; faire de la métaphysique est une chose grandement utile ; brillanter des pensées morales est, si l'on veut, le plus sage emploi du temps : qu'on s'applaudisse de ces talens inestimables, & qu'on s'efforce de faire partager au public le respect dont on est pénétré pour eux : j'y souscris. Mais enfin je ne saurois m'imaginer que la France vît du même œil la perte d'une seule scene d'Athalie ou de Cinna, & celle de plusieurs volumes d'Essais de littérature & de

morale, &c. & d'ailleurs, sans m'autoriser d'un semblable parallele, est-il si raisonnable de mépriser de pauvres malheureux qui tâchent d'égayer cette carriere d'erreur, d'ennui & de douleur, qn'on appelle la vie?

J'ai écrit trop librement, pour n'être pas contredit; & sûrement j'aurai tort en quelques endroits. Car à qui n'échappe-t-il pas de voir très-évidentes les choses les plus fausses! M. De Voltaire a dit qu'on n'approuveroit pas dans un Poëme épique françois ces vers de la Jérusalem:

Comme à l'enfant malade un utile artifice
Présente un miel trompeur sur les bords du calice:
Pris par l'appas, il boit une amere liqueur;
Et la santé devient le prix de son erreur.

Personne je crois ne trouvera ces vers indignes de la plus sérieuse épopée (r). Je déclare donc hautement

(r) On a voulu réduire Rabelais à quatre pages; & notre siecle, à qui un livre savant & singulier, qui demande des connoissances & une lecture approfon-

que je suis prêt à avouer mes hérésies à ceux qui emploieront, pour me les faire appercevoir, autre chose que des railleries, que je ne hais pas, & que des injures qui ne menent à rien. Je suis peut-être dans le mauvais chemin, mais j'y suis de bonne foi. J'ai compris & cru tout ce que j'ai avancé. L'article même sur lequel je serai le plus attaqué vraisemblablement, est celui auquel une intime conviction me fait adhérer tellement que je désespere de ma conversion. C'est l'article des traductions. Je sens tout ce que j'aurai à essuyer de railleries pour la versification de ces morceaux traduits, & pour l'empreinte d'esclavage qu'ils portent. Mais c'est que le monstre qui me révolte le plus est celui d'une traduction infidelle. C'est qu'il faudroit songer que le passage d'une langue à une autre est hérissé de diffi-

die, n'inspire pas un grand intérêt, & n'est pas absolument propre, notre siecle superficiel & soi-disant philosophe a trouvé seulement l'arrêt sévere : il est déraisonnable. Qu'eût dit Lafontaine, fils de Rabelais comme Virgile l'est d'Homere ?

cultés, & que la plus forte, celle qui les vaut toutes, est celle de rendre des vers par des vers. C'est que, si je n'ai pas la lettre d'un Auteur, je n'ai pas certainement son esprit. Sois servile, mais sois exact, me dit ma conscience quand je traduis. Que m'importe à moi que vous ayez des vers coulans, harmonieux, délicats, qui ne me rendront pas des vers précis? Que m'importe que votre expression soit étrange, si elle me représente celle de l'Auteur qui est un étranger? Le sot, le ridicule, le haïssable principe que celui qui nous a donné tant de traductions si mal nommées & si injustement estimées! Il faut faire parler un Auteur comme il eût parlé s'il eût écrit en françois. Avec ce principe que faites-vous, que donner votre style, qui est souvent celui d'un bavard, à un Auteur concis? Car enfin nous n'avons que notre génie pour décider des hardiesses que la langue françoise admet ou exclut. Or prenez les décisions d'un *Buffon* & d'un *Tra-*

blet, & vous aurez les deux extrémités de la chaleur & du froid. Ces expressions de feu si familieres à l'un, ces sophistiqueries pointilleuses & compassées de l'autre, vous donneront une langue pathétique, mâle, & vénérable, & un jargon écourté, symmétrisé, empesé. Mettez à présent Virgile entre ces deux mains, travaillant d'après la regle en vogue; voilà un Auteur divin, & fastidieux: au lieu qu'en criant au traducteur: mets-toi la chaîne à la main, sois littéral, & puis littéral, & encore littéral, vous aurez d'abord ce premier bon effet, c'est que jamais un bel esprit ne s'attachera à un génie; ces deux gens ne s'entendroient pas; en second lieu vous sentirez dans une traduction la douce beauté de Virgile, la concision brillante & inégale de Lucain, la fécondité redondante d'Ovide. Il est de par le monde un jeune homme, pour les talens duquel j'ai une *estime bien sentie, & non sur parole*, car j'aime le beau langage: ce jeune homme tra-

vaille ſur les Georgiques, & j'ai lu quelques-uns de ſes eſſais. J'y ai trouvé ces deux vers : avant que Dieu

Eût ſuſpendu du Ciel les voûtes lumineuſes,
Eût peuplé d'animaux les forêts ténébreuſes.

Voilà aſſurément de bons vers. J'ouvre l'original, & je trouve

Immiſſæque feræ ſylvis & ſidera cælo.
D'aſtres peupla les cieux & les bois d'animaux.

Comment ſouffrirai-je qu'on me noie dans des expreſſions nombreuſes un vers qui ne dit rien que de commun s'il eſt étendu, & qui, concis comme il eſt, eſt ſublime, parce qu'il me peint ſimplement & ſans pompe de paroles une Puiſſance à laquelle il ne coûte pas plus de laiſſer des ſoleils rouler ſur l'azur des cieux, que des animaux errer dans les bois ? Mais quel labyrinthe de difficultés ! S'il faut rendre des vers par des vers, & non-ſeulement cela, mais ce que vous

exigez

exigez ſans doute, tel vers par tel vers, c'eſt une choſe qu'il eſt aiſé de démontrer impratiquable. Car ayez un paſſage latin à traduire :

1°. Il eſt très-peu probable que la langue françoiſe ſoit plus préciſe que la latine.

2°. Un vers latin peut être compoſé ſans éliſion de dix-ſept ſyllabes ; le nôtre n'en a que douze ou treize.

3°. Les articles & les prépoſitions, mots paraſites que la poéſie latine écarte, ne peuvent être bannis de la nôtre.

4°. L'enjambement eſt une grace dans la poéſie latine ; c'eſt un défaut dans la nôtre.

De tout cela il réſulte que les vers latins ſont littéralement intraduiſibles en vers françois. Auſſi doit-on s'attendre, malgré les violentes entorſes que j'ai données à la verſification, à trouver encore de grands étranglemens, & de grandes ſuppreſſions dans ce que j'ai traduit le plus littéralement qu'il m'a été poſſible. Mais j'aurois

évité la plufpart de ces inconvéniens, fi j'avois ofé me fervir d'un vers de nouvelle fabrique, qu'on appellera heptametre, fi l'on veut, ou vers traducteur. Ce vers n'auroit différé de l'alexandrin, qu'en ce qu'il auroit deux mefures de plus au fecond hémiftiche. Deftiné à lever les difficultés de la traduction, il auroit pu enjamber; puifque, ce défaut étant de convention, il n'y auroit qu'à convenir que ce vers l'admettroit comme le vers de dix fyllabes. Cette idée étant ou neuve, ou ayant été propofée fans fuccès, ce que j'ignore, il faut d'abord fe moquer de celui qui la propofe; car le François doit toujours commencer par rire. Mais ne feroit-il pas fage d'examiner, après les railleries, fi ce vers leve réellement les difficultés de la traduction? Queftion de fait, où l'expérience fera juge. Effayons donc, & fur Lucain, l'un des Auteurs les plus précis dans fon vers, quoique déclamateur pour le fond des penfées, ayant toujours tort

d'étaler des sentences, mais ayant le vrai style des sentences. (1) J'ouvre le livre & je tombe au troisieme chant sur l'attentat de César contre le temple de Saturne, dont Métellus défendoit l'entrée. Je mets le latin sous les yeux.

Protinus abducto patuerunt templa Metello.
Tunc rupes Tarpeïa sonat, magnoque reclusas
Testatur stridore fores; tunc conditus imo
Eruitur templo multis intactus ab annis
Romani census populi, quem punica bella,
Quem dederat Perses, quem victi præda Philippi,
Quod tibi, Roma, fugâ Pyrrhus trepidante reliquit,
Quo te Fabricius Regi non vendidit auro,
Quidquid parcorum mores servastis avorum,

(1) Je hazarde d'autant plus volontiers cet essai de nouveaux vers, qu'on a proposé au public des choses plus hardies. On n'a pas trouvé ridicule de donner dans je ne sais quel Mercure un essai de nouvelles hardiesses dans les inversions poétiques dont voici les échantillons : *Qui le tombeau sacré délivra du Sauveur, les sucs amers il boit avidement déçu, & de sa propre erreur la vie il a reçu, quel terrible & funeste il affronte danger, &c.*

Quod dites Asiæ populi misêre tributum ;
Victorique dedit Minoïa creta Metello ,
Quod Cato longinquâ vexit super æquora Cypro.
Tunc Orientis opes , captorumque ultima Regum
Quæ Pompeïanis prælata est gaza triumphis
Egeritur ; tristi spoliantur templa rapinâ,
Pauperiorque fuit tunc primum Cæsare Roma.

Métellus écarté , soudain du temple on vit l'enceinte.
Le rocher Tarpeïen résonne, attestant par sa plainte
Que sa porte est forcée. On tire du dépôt sacré
Le trésor du public depuis si long-temps révéré,
Le bien de tout Romain, le butin conquis sur Persée,
Sur Philippe vaincu , sur Carthage enfin terrassée,
Ce qu'à Rome en tremblant, fugitif Pyrrhus, tu laissas,
L'or pour lequel Fabrice à ce Roi ne la vendit pas,
Ce que de nos aïeux nous amassa l'économie ,
Les glorieux tributs des riches peuples de l'Asie,

Au vainqueur Métellus ce qu'offroit l'isle de
Minos,
Ce que de Chypre au loin Caton transporta sur
les flots.
Les trésors d'Orient, le temple entier est au
pillage,
Jusqu'au dernier butin de Rois enchaînés hé-
ritage
Qui du vainqueur Pompée ornoit & précéda le
char;
Et Rome en ce seul jour devint plus pauvre que
César.

Que j'essaie la même chose sur Homere : il me semble que sa majestueuse abondance sera mieux représentée dans ce vers. Ajax, au septieme livre, se dispose à combattre Hector. Voyez l'original.

Tandis qu'on parle, Ajax se revêtoit d'airain luisant.
Dès qu'il se fut couvert de tout cet appareil pesant,
Il marche promptement. Tel que l'orgueilleux Mars
s'avance
Quand il court aux combats, vers ces mortels que leur
vaillance,
La discorde acharnée, & Jupiter ont mis aux mains,

Tel, le rempart des Grecs, Ajax porte ses pas hautains,
Branle sa longue lance, & souriant d'un air terrible
Marche à grands pas. Le Grec applaudit ce port invincible :
Nul Troyen ne résiste au tremblement qui l'assaillit ;
Le cœur même d'Hector d'effroi dans son sein tressaillit.
Mais il ne pouvoit plus, dans son armée humiliée,
Eviter en rentrant la valeur qu'il a défiée.
Ajax s'en approcha. Portant la tour de son pavois
D'airain, à sept tissus, ouvrage des artistes doigts, &c.

Sans doute c'est prévention pour une idée que je crois m'appartenir ; mais il me semble qu'il n'y a au fond aucune objection solide contre ce vers : car (on le dira pourtant) que signifieroit d'objecter qu'il est bien tard d'inventer des vers différens de ceux de Boileau & de Racine ; que ce vers ne doit pas être plus heureux que les Martelliani d'Italie, & les verres blancs d'Angleterre ; qu'il est d'une longueur fatiguante, trop prosaïque par l'éloignement de la rime ; &c ?

Ne devroit-on pas, au contraire, convenir que nos grands Auteurs n'ont

pas tout fait ; remarquer que l'Italie, où la rime est si facile, a néanmoins adopté des vers non rimés ; & avoir assez de justice pour avouer que ce vers n'est long qu'en comparaison de l'alexandrin, qu'il y a peu de vers latins qui ne le surpassent en nombre de syllabes ?

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Au vainqueur Métellus ce qu'offrit l'isle de
13 14
Minos

Ce vers est-il plus long que

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
Victorique dedit Minoïa creta Metello ?

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula
16 17
campum,

Voilà un vers bien plus long, & cependant Horace en fait entrer de plus longs encore dans ses odes :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
Solvitur acris hiems grata vice veris & favonii.

Que dire de ceux de Térence que je pourrois citer ? Quant à l'air prosaï-

que, peut-être n'est-ce encore que par comparaison, & par l'habitude que l'oreille a contractée des mesures de l'alexandrin, vers monotone s'il en fut. Cette habitude est tellement capable de faire illusion, que j'ai l'expérience de bien des gens de goût pour qui les vers croisés n'ont point d'harmonie, eux qui sans contredit sont supérieurs aux vers à rimes plates. Mais je passe condamnation sur l'air prosaïque. Toujours est-il sûr qu'une version en lignes mesurées & rimées, admettant toutes les hardiesses poétiques, seroit supérieure, ou semble du moins devoir l'être, à une prose qui peche si elle est trop poétique, & qui ne traduit plus de la poésie si elle ne l'est pas autant que ce qu'elle copie. Cela est particulierement sensible dans la traduction du Poëme des Saisons. Je ne sais s'il y a jamais eu style plus pénible que celui de cet ouvrage. L'Auteur est estimable par l'attachement qu'il professe pour la fidélité ; mais que croit-on lire

quand on lit une proſe pretintaillée d'épithetes ſans fin ? De la meſure & des rimes adouciroient ce défaut. Au reſte le plus grand défaut de cette verſion, c'eſt ſon exiſtence. A quel propos traduire un méchant fatras d'expreſſions alambiquées, & de lieux communs tombés dans la trivialité avant le ſiecle de Salomon ? Le goût de la nation qui croit M. Tompſon un grand homme eſt bien mépriſable. Point de plan plus ingénieux que celui de parler de l'été après le printemps, & de l'hiver après l'automne! Le ſujet uſé, & la honte de redire de faſtidieuſes redites, ont conduit ce ſtérile Auteur à une expreſſion bizarre, empoulée, qui, voulant relever de petites balivernes par des termes ſublimes, ennuie, ou devient burleſque, ou n'eſt plus intelligible. Ecoutez-moi ceci.

Comment leur donner (à ſes expreſſions) *cet eſprit inépuiſable de vie qui répand l'abondance variée de tant de parfums raviſſans ?* Que vous ſemble

des abeilles qui s'attachant au bouton sucent sa pure *essence & son ame éthe-rée?* L'ame éthérée d'un bouton ! En s'adressant à Dieu, il veut lui dire : c'est toi qui accordes la rosée à toutes les fleurs ; voici sa paraphrase sublime. *C'est par toi que l'espece variée de la végétation enveloppée dans ses membranes & garnie de feuilles est vivifiée & imbibée de rosée.* Qui supporteroit la *poule soigneuse appellant sa famille caquetante,* & *la pompe qui suit le trône du soleil, & décore majestueusement au milieu de son vaste domaine annuel sa brillante route écliptique, éclat triomphant qui réjouit la nature?*

Mais cessons de médire & de lasser la patience. Il est fort imprudent de blâmer l'indulgence quand on en a besoin. Je demande pour mon livre toute celle que peut mériter un ouvrage, qui n'est point, comme tant d'autres, la preuve & l'abus de tous les talens ; qui ne réforme point le gouvernement ; qui, en encensant lourdement le Monarque, ne lui fait

point entendre finement qu'il ne tiendroit qu'à lui que son peuple ne fût pas tyrannisé ; qui ne dépouille jamais le voile d'une décence enjouée ; qui n'est la satyre de personne ; qui, tout frivole qu'il peut paroître, est travaillé en conscience, comme a dit Fontenelle ; qui n'est pas si philosophique que le siecle l'exige, & qui peut-être a de la philosophie.

N. B. Il m'est échappé deux fautes considérables de versification, dans la traduction d'un morceau d'Ovide. Comme ce morceau est libre, & que peut-être j'aurois dû le supprimer, je n'ai pu me résoudre à le retraduire en entier. Il sera si l'on veut traduit en lignes rimées, & non en vers. Quant à sa licence, je prie tout Lecteur équitable de se souvenir que le févere Boileau a traduit l'ode de Sappho.

La maniere libre avec laquelle j'ai parlé de plusieurs morceaux de Voltaire me fera peut-être ranger dans la classe de ceux qui prétendent se faire

estimer en paroissant ne l'estimer pas. Je proteste que cette façon de penser est pour moi la meilleure preuve que celui à qui elle appartient est un sot ; & qu'il n'y eut jamais d'admirateur plus sincere du premier Poëte du siecle, que moi. J'ai le malheur de n'écrire que ce que je sens fortement, ou que ce que je vois clairement. Mon expression peut tromper ceux qui ne savent pas apprécier les mots. Si j'ai parlé de façon à faire croire que le génie le plus brillant ne m'éblouit pas comme toute la France, & l'Europe peut-être, je suis un grand mal-adroit ; & voilà ma rétractation, avant qu'on ait brûlé mon livre, & bien sincere sur mon ame.



CLOVIS,

POËME.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Avec Clotilde, à son oncle ravie,
Clovis mouillé se sauve de la pluie,
Chez Auberon, enchanteur scélérat.
Dans un festin, cet hôte diabolique
De sa malice aux amans sert un plat.
Cris, pleurs, effet de sa ruse magique.

D'UN ton peu grave, & grave tour à tour,
Je publierai les combats & l'amour
Du jeune Roi qui fonda notre empire :
Je chanterai, d'une inconstante lyre,

Les noirs desseins, les obstacles pervers,
Que de concert formerent, pour lui nuire,
Un Roi cruel, un Mage & les Enfers.
Je vous peindrai les dangers, la tendresse,
Et les appas de sa jeune Princesse:
Je conterai bien des exploits divers,
A mon sujet à-péu-près nécessaires;
Amours, malheurs, combats incidentaires;
Alongeant l'œuvre, & par fois de travers,
Faits que jadis Desmarêts le Prophete
Pour la pluspart corna sur sa trompette,
Ou qu'on n'a point encor tentés en vers.
O ma Déesse, ô mere du Génie,
De la raison ô brillante ennemie,
Et qui pourtant sers si bien la raison,
Ame, sans qui meurt toute poésie,
Viens, je t'invoque, Imagination!
Daigne tracer de ton hardi crayon
Tout le dessein de ce bizarre ouvrage:
Répands tes feux sur mon expression;
De l'ordre froid viens briser l'esclavage;
Inspire-moi l'esprit de fiction;
Parle: Phébus n'aura point mon hommage:
Il t'est mieux dû; Phébus est ton ouvrage.
Et toi, sot Dieu, qu'on n'invoqua jamais,
(Tu sais si bien venir sans qu'on t'appelle!)

Mauſſade Ennui, dont l'épaiſſe cervelle
Nous enrichit d'Odes, Stances, Bouquets,
Que va traînant Mercure à tire d'aîle,
Inſpirateur des empeſés Sonnets (1),
Toi qui dictas le Clovis mon modele,
Qui, parmi nous, ſur l'Epique acharné,
Fléau conſtant, n'as pas même épargné
Le Chant divin qui flétrit Gabrielle (2);
Terrible Dieu, vilain Dieu que je hais,
Refuſe-moi ta maudite influence:
Sois fier; rends-moi mépris pour inſolence;
En m'abhorrant, fais ce que je te fais!

Sur ce ton-là ſi je voulois pourſuivre,
Mon cher Lecteur dès l'abord rebuté
Pourroit, donnant au diable auteur & livre,
Les envoyer paſſer en liberté
L'accès ſavant de leur obſcure ivreſſe:
Ainſi quittons les phraſes du Permeſſe,
Et reprenons le langage uſité.

Clovis caché ſous un habit vulgaire,
Loin de ſon trône, à Vienne, à la Cour
De Gondebaud, dans un profond myſtere,
Depuis un mois, ménageoit un amour
Heureux & pur, & qu'il falloit ſouſtraire
Aux yeux actifs de maint traître émiſſaire.

A ſes ſermens, ſur-tout à ſes vertus,

Puis à ses feux Clotilde étoit rendue :
De sa tendresse elle étoit convenue ;
Mais c'étoit tout, & le Roi vouloit plus.
Il vint un soir, &, d'une voix émue,
Reine, dit-il, . . . les temps sont donc venus !
Puis-je rester à défier la vue,
Dans ce palais, d'espions assidus
Qu'autour de vous un cruel oncle seme ?
Formez enfin des vœux plus résolus.
Je vais partir ... d'un héros qui vous aime,
D'un Franc toujours l'esclave de sa foi,
D'un Souverain qui promet comme Roi,
N'oserez-vous accepter la conduite ?
Ne puis-je enfin vous résoudre à la fuite ?
De la vertu je sais quels sont les droits,
Et quel pouvoir sur Clotilde ont ses loix ;
Mais s'affranchir de la dure tutele
D'un meurtrier souillé du sang des Rois ;
Fuir un tyran, fuir une mort cruelle,
Princesse, est moins permis que commandé.
Tout délai cesse ; un départ retardé
A chaque instant devient plus nécessaire :
Et laisserai-je une épouse si chere
Entre des mains ... ? Ah ! je ne puis rester ;
Sans vous aussi pourrai-je m'écarter ... ?
Dieux ! quelqu'effroi peut-il vous arrêter ?
Seigneur, lui dit sa vertueuse amante,

J'aime dans vous une main triomphante,
Jeune, & déja la honte des Romains;
J'aime dans vous un Roi l'honneur du trône,
Dont l'honneur seul regle tous les desseins:
D'un tel amant il n'est rien qu'on soupçonne:
Je ne crains point: mais pourquoi fuir, Sei-
gneur,
Sans demander à cet oncle févere,
Mon Roi pourtant, la main qui vous est chere?
De Gondebaud je sais quel est le cœur:
Il osera, dans sa frayeur jalouse,
Vous refuser Clotilde pour épouse.
Mais un héros ne sauroit-il donc plus
Tout le pouvoir que lui donne un refus!
Je ne puis fuir, & le devoir m'arrête;
Mais je pourrois être votre conquête.
Non que je trouve un orgueilleux appas
A voir ma main prix sanglant des combats;
Mais menacez de ce bras invincible,
Et Gondebaud sera bientôt paisible.
Ce Gondebaud, dont on parloit si mal,
Usurpateur & meurtrier royal,
Avoit versé d'une main forcenée
L'auguste sang dont sa niece étoit née:
Bourreau du pere à sa voix égorgé,
Dans l'eau, le col d'une pierre chargé,

Sa voix encor précipita la mere.
Eh pourrez-vous, répond le Roi François,
D'un barbare oncle oublier les excès?
Si plus vaillant, à l'honneur plus sensible,
Votre tyran connoissoit quelque frein,
Pour vous gagner, ce bras rendu terrible
Le contraindroit au don de votre main :
Mais, quand, conduit des mains de la victoire,
Je volerois sur l'aîle de la gloire,
Puis-je empêcher qu'un poignard assassin,
A votre amant, victorieux en vain,
Ne laisse plus que l'espoir déplorable
De vous venger sur un sang méprisable?
Concevez-vous quelle horreur, au tombeau,
Si vous tombiez sous cette main impie,
Avant le temps, plongeroit une vie
Dont vous pouvez rendre le cours si beau?
Dans l'Univers beauté la plus chérie,
Ah, rendez-m'en le Roi le plus heureux!
A tant d'amour sacrifiez le reste
D'un vain remords, d'un scrupule funeste :
Fuyons... venez dans ces bras amoureux,
Et qu'en ces mains, que la contrainte offense,
Brille le lis du sceptre de la France!
Un tel discours, sans offenser, je crois,
Nulle vertu, n'étoit pas sans prudence;

Et puis Clovis l'exhaloit d'une voix
Qui lui donnoit une éloquence, un poids
Bien pondérant ſur le cœur d'une amante.
  Rouge, œil baiſſé, Clotilde chancelante
Vouloit répondre & n'oſoit. Son amant
A ſes genoux qu'il preſſoit tendrement
Pourſuit : craignons d'employer en paroles
Un tems trop cher pour des diſcours frivoles :
Il faut agir ; écoutez mon deſſein.
  Sur le minuit traverſez ce jardin,
Où vous pouvez à nuit cloſe deſcendre :
Au bord du parc je viendrai vous attendre ;
Tout ſera prêt, l'amour nous conduira,
Et dans la nuit ſon flambeau nous luira.
Au nom ſacré de l'amour le plus tendre,
Bien de mes jours, jurez de vous y rendre.
Elle jura, (car comment s'en défendre ?)
Et dans l'inſtant le Roi s'en ſépara.
  Il étoit nuit. Au haut de ſa carriere
La lune ſeule, à la pâle lumiere,
Du voyageur guidoit le pas craintif :
Le gros Morphée, au char ſoporatif,
Ronfloit, guidé du ſonge & du ſilence,
L'un poſtillon, l'autre cocher muet,
Qui d'un pavot tient la tige pour fouet :
Tout éprouvoit ſa nocturne influence.

Le ſeul Berger, troublant la paix des champs,
Aux cris des coqs mêloit ſes lourds accens,
Et déplaçoit d'une main vigilante
Les murs de bois de ſa troupe bêlante.
Alors marchoient trois perſonnes ſans bruit
A la clarté du ſoleil de la nuit.
Clotilde au parc s'étant trop tard rendue,
Tremblant d'amour, l'oreille aux champs d'eſpoir,
Le Roi ſoutint qu'il l'avoit entendue
A quelques pas marcher dans le bois noir,
Et s'enfonça, malgré l'avis d'Aurele,
Au ſein du parc. Son amante fidele
Venant alors & ne le trouvant pas,
Ne pouvant plus reculer ſur ſes pas,
Ni l'appeler dans la vaſte futaie,
Dont le ſilence & la noirceur l'effraie,
Marchoit auſſi ſans oſer reſpirer.
Le confident, qui, d'un cœur plus tranquille,
Voit que ſon Prince en vain va s'égarer,
L'accompagnoit dans ſa quête inutile,
Tout doucement diſant de regagner
Le bord du parc quitté par imprudence,
Que de Clotilde on alloit s'éloigner;
En enrageant il prêche patience,
Au moindre bruit prête un captif ſilence,

Et dans le bois de l'ombre enveloppé
Darde son œil, par tout arbre trompé.
  Voilà qu'un cri, l'aigu cri de la crainte,
Porte à tous deux une glaçante atteinte.
C'est elle... Ah, Dieux ! ... Ah ! ... malheureux, j'entends,
Cria Clovis, je connois ses accens.
Il disoit vrai. Du parc hôte tranquille (3)
Un cerf étoit, d'une rare beauté,
Haut de ramure, aux caresses docile,
Souffrant la main; il a souvent porté
Les nœuds de fleurs dont la jeune Princesse
Entrelaçoit les branches de son front.
Pendant la nuit, l'animal vagabond,
Reconnoissant peut-être sa maîtresse,
Marcha vers elle. Avec l'œil de la peur
Clotilde vit le monstre sociable :
Le cerf grossi devint spectre effroyable...
Pâlir, glacer, jetter un cri d'horreur,
Tomber, voilà tout ce qui fut en elle.
  Navré d'effroi, mais plus prompt qu'hirondelle,
Clovis vola, conduit par cette voix,
Malgré la nuit & l'épaisseur du bois :
La peur, l'amour le portoient sur leur aile :
Il accourt, voit & releve sa belle.

Inanimée & tiede entre ses bras,
Fermant des yeux qu'entoure le trépas.
Quel spectre affreux, quelle terreur mortelle,
Dit le Monarque, a fermé ta prunelle,
O mon bonheur, ô charme de mes jours !
Vois donc la main qui vole à ton secours...
N'entends-tu pas la voix qui te rappelle ? . .
Ton amant parle & ne parle qu'en vain. . . .
Ma belle Reine. .. ô ma chere Princesse !
Réveille-toi, c'est mon bras qui te presse:
Et de ses pleurs il inondoit son sein.
Telle qu'on voit dans le royal jardin
Se relever la pâle sensitive,
Quand, les esprits sortant d'un doigt malin
N'en blessant plus l'ame végétative,
Un beau soleil lui rend sa séve active;
Telle Clotilde a repris ses esprits
Aux tiedes pleurs dont l'arrosoit Clovis.
De son effroi riant, non délivrée,
Voulant parler & ne le pouvant pas,
Du héros tendre elle pressoit le bras,
Toujours tremblante encor que rassurée.
Il leur falloit en bref quitter pays.
Sur son cheval Clovis prit sa Princesse,
Et des Etats à Gondebaud soumis,

Séjour de ſang, pénates ennemis
Et dangereux, il ſort avec vîteſſe.
Vertu, dis-moi quels étoient ſes tranſports;
Car dans ſon ſein tu verſas ſa tendreſſe,
Et tu ſiégeois au cœur de ſa maîtreſſe.
Un diadême acquis à ſes efforts...
Mais, qu'ai-je dit? Le ſceptre de la terre,
Vil à des yeux qui n'aimoient que la guerre,
Rempliroit moins ſon héroïque orgueil,
Que le tréſor rendu ſa belle proie.
Il eſt couché ſur le ſein de la joie.
Mais la ſanté nous cache le cercueil,
Et dans le calme on ne voit pas l'écueil.
Dans ſon bonheur cependant qu'il ſe noie,
Qu'il croit que rien ne peut plus l'altérer,
De cette erreur on ſonge à le tirer.
Sur l'Univers la nuit regnoit encore:
Le Prince franc & celle qu'il adore,
Que raſſuroit leur prompt éloignement,
Dans un vallon marchoient tranquillement.
Une clarté ſubite & peu commune
Vint tout-à-coup à briller par la brune,
Et les força de regarder en l'air
D'où provenoit une telle lumiere.
Un grand oiſeau de forme ſinguliere

Rendoit ainsi le ciel tout rouge & clair.
Cet animal avoit deux fortes aîles,
D'où rayonnoit un feu vif & pourpré :
Dragons Condors n'en offrent point de telles.
Avez-vous vu dans le sainfoin d'un pré,
Près d'un chemin, dans un bois retiré,
Au bord d'un bled, quand la nuit tend ses voiles,
Briller par fois ces terrestres étoiles,
Ces vers vêtus d'un éclat si perçant ?
Eh bien l'oiseau n'avoit pas une plume
Qui ne dardât un feu bien plus luisant.
Au lieu de bec, comme c'est la coutume,
On lui voyoit un visage barbu,
Dont l'œil noir, vif & largement fendu,
Dont le front sombre inspiroit l'épouvante.
Ce qui rendoit l'objet plus merveilleux,
C'étoit un cercle ou bandeau lumineux
Qui lui formoit une couronne ardente.
Le Roi, la Reine observoient, interdits,
L'éclat vermeil du volant phénomene ;
Fort étonnés, comme on le voit sans peine.
Mais tous les deux furent bien plus surpris,
Quand, d'une voix dont les échos rugirent,
Il dit au Roi... (Tous ses sens en frémirent.)
Roi, dont le sort est de régir des Rois,

Sois attentif aux conseils de ma voix.
A ton malheur quel vain charme t'attire ?
Quel est l'objet pour qui ton cœur soupire ?
Pourquoi braver, pourquoi trahir les Dieux
De ton pays, de tes nobles ayeux ?
Peux-tu chérir leur superbe ennemie ?
Par leur secours déja victorieux,
Tu fixeras leurs regards sur ta vie,
Si, la rendant digne du soin des cieux,
Ton cœur s'arrache à son joug odieux :
Mais, si ce cœur, pour une femme, oublie
Ce que promet leur faveur infinie,
Apprends du moins sous quels terribles coups
Veut t'écraser leur immortel courroux :
Tes yeux verront, de son orgueil punie,
D'entre tes bras ton amante ravie :
Pour toi, pliant sous des rivaux jaloux,
Et d'un vainqueur embrassant les genoux,
Tu traîneras, couvert d'ignominie,
Des jours sanglans par sa rage épargnés.

A ce discours par lui-même terrible,
L'oiseau vieillard joignoit un geste horrible :
Clovis, Aurele, interdits, indignés,
Pour lui répondre avoient la bouche ouverte,
Quand l'animal derriere un mont déserte.

Comme l'éclair, & le Prince étourdi
Ne lui répond que d'un regard hardi.
La peur perçoit dans l'œil de ſon amante.
O vous, dit-il, en qui l'accord parfait
De tout appas eſt le dernier attrait,
De la vertu, vous, l'image vivante,
Dans vos beaux yeux laiſſez regner la paix.
De quelle crainte éprouvez-vous les traits?
Je ne crois point de mes Dieux l'interprete,
Un monſtrueux & menſonger prophete.
Si le ciel aime un amour innocent,
A ſa faveur quel amour peut prétendre,
Plus que celui que mon ame reſſent!
Mais aux malheurs quand il faudroit m'attendre,
Je ſais du moins qu'on ne peut à mes yeux
Menacer même un ſang ſi précieux:
Je ſais encor que, mortel ordinaire,
Je puis du ſort éprouver la rigueur,
Mais non remper ſous la main d'un vainqueur:
Qui le prédit, dans mon cœur ne lit guere,
Et n'y produit, ridicule impoſteur,
Que le mépris, ſon juſte & ſeul ſalaire.
Craindriez-vous un preſtige trompeur?
De tout le ciel, s'il vous étoit contraire,

J'accuserois les oracles d'erreur.
Ceci scellé de m[illegible]e autre promesse,
De doux sermens d'éternelle tendresse,
Le Roi marcha poussant son bon cheval
Loin du vallon. Mais mon Lecteur sans doute
Le laissera continuer sa route,
Pour s'éclaircir sur l'augure fatal
Dont le discours annonçoit tant de mal;
Et me voilà prêt à le satisfaire.
Ce noir esprit qui ne sommeille guere
Et doit pourtant être d'ennui rendu,
Et n'avoir pas de bien pressante affaire
S'il fait le quart de ce qu'on lui fait faire;
A qui, par jour, un fils trop retenu
Donne vingt fois son vieux prêcheur de pere,
Un doux mari son épouse très-chere,
Et la moitié son mari morfondu;
Que nous rendons en tout temps responsable
Du mal qu'en nous excite tour à tour
La soif de l'or, la fievre de l'amour;
Ce gnome là, c'est, comme on sait, le diable.
Eh bien, le diable apperçut nos amans.
Du trône immonde où l'archange rébelle
Gémit, rongé d'une flamme éternelle,
De ce donjon qu'habitent les tourmens,

Sur eux tomba sa jalouse prunelle.
Il vit d'amour leurs beaux yeux éclatans;
De leur bonheur il comprit l'étendue.
Ce bonheur frêle & de si peu d'instans,
Que nous départ une main retenue,
Du Malheureux blesse toujours la vue:
Le plaisir pur de deux cœurs innocens
Perce sur-tout son cœur de traits cuisans.
Leur bonheur donc peignant à sa pensée
L'heureux éclat de sa gloire passée,
Et remettant devant ses yeux maudits
Et ce qu'il est & ce qu'il fut jadis,
La noire envie & la féroce rage
Par la pâleur peintes sur son visage;
Et je languis, dit-il, & dans les feux
Je meurs & vis immortel malheureux:
Jamais de moi l'horreur ne se sépare:
Le soufre ardent d'un infame manoir,
L'éternité de la nuit du Ténare,
De pleurs, de cris, de fers l'accord barbare:
Il n'est pour moi qu'objets de désespoir,
Moi qu'on eût vu sans un destin contraire
Assis en maître au trône de lumiere...!
Et le plaisir est fait pour des mortels!
Satan gémit: ah, gémissez, cruels!
Il dit, s'arrête, & de la voix tonnan-

Sous qui fléchit la cohorte brûlante
De tous ces Dieux qu'un bras plus puissant
qu'eux
Ensevelit dans un étang de feux,
Il appela l'une de ces puissances
Qui sur la terre exercent ses vengeances,
Et l'envoya vers le couple amoureux
Avec l'effroi semer les défiances.
L'être déchu dont le tyran fit choix
Est par son rang fait pour tenter les Rois.
Hélas, jadis dans le séjour céleste,
Trône brillant, archange au sceptre d'or,
Le cercle ardent que son front porte encor,
De sa grandeur est un gage funeste.
L'enfant du Styx fut donc ce spectre aîlé
Qui, dans le val, d'un si triste présage
Vint menacer le Monarque troublé.
Comme Clovis poursuivit son voyage
Satan conçut qu'éteindre son amour
Ne seroit point de ces œuvres d'un jour:
A son dessein ce penser l'encourage.
Jamais les Rois n'ont trop de leurs instans:
Le Roi du mal manque encor plus de temps;
Il a chez nous tant d'emploi d'ordinaire,
Qu'il n'y suffit, tout alerte qu'il est.
Il voulut donc remettre cette affaire

Entre les mains d'un Prince qui lui plaît :
Ainsi quittant son sceptre lourd, immonde,
De fer, rouillé, que ne leveroient pas
En s'unissant mille robustes bras,
De ses cachots son œil noir fit la ronde :
Il descendit de son trône brûlant,
Et s'élança. Tel qu'un vaisseau, cinglant
En pleine mer par un vent favorable,
Domine au loin la plage formidable,
Brise le flot mollement agité,
Et sur son dos roule avec majesté :
Sur une mer de flots ardens porté,
Ainsi satan perce d'une aîle immense
La profondeur du lieu de la vengeance.
Il a passé le pont (4) qui des enfers
Etend sa masse aux bouts de l'Univers.
Déja de l'air, qu'embrase son haleine,
Son dos aîlé fend la liquide plaine :
Son œil flétri, frappé des traits du jour,
Voit avec rage un moins triste séjour :
Tout désormais doit accroître sa peine.
Il prit son vol vers cette belle chaîne
De côteaux verds qui, de bois couronnés,
A la Bourgogne unissent la Lorraine.
Sur le plus beau de ces monts fortunés,
Un Roi profès dans la science noire

Eut un Château dont ſatan lui fit don :
Dans ces bons temps de notre antique hiſtoire,
Il entendoit les chiffres du grimoire.
Or ce payen qu'on nommoit Auberon
Faiſoit trembler du haut de ſon donjon
Tout le pays. Un grand preneur de lievre,
Noble à ſabots, qu'on fuit comme la fievre
Dans le hameau ſoumis à ſon bâton,
Eſt moins terrible. Il cheminoit ſur l'onde ;
Il terniſſoit l'éclat de l'œil du monde,
Tourmentoit l'air d'horribles ouragans,
S'y promenoit ſur l'aîle des autans,
Et pour un rien dérangeoit la nature.
Tel ſot rimeur pour trouver ſa meſure
Donne l'entorſe à ce pauvre bon ſens.
Pour vous tracer en petit ſa peinture,
Il étoit Roi, Mage & voluptueux :
Par-là jugez à quel point vertueux.
Onc il ne fut auſſi pris ſans mal faire
Qu'il n'oubliât, mais il n'oublioit guere.
Dans ſon palais, édifice infernal,
Etoient logés des bataillons de diables
Ses complaiſans, ſes fous, ſes agréables,
Troupeau malin, brillant ſuppôt du mal,
Qui s'uniſſoient à cajoler le Prince,
A ſe prêter maint gentil coup de pince,

Qui dévoroient l'amertume en riant,
Et de plaisir mouroient en s'ennuyant,
Tristes pour soi, mais plaisans pour un autre.
Il auroit pu parmi l'espece nôtre
Trouver cortege à celui-là pareil;
Mais il tenoit pour point indubitable
Que pour main d'œuvre ainsi que pour conseil
L'homme pourtant vaut d'un grain moins
qu'un diable.
Puis d'un clin d'œil en un coin du palais
Il eût dix ans relégué ses folets,
Sans que pas un eût bronché de sa place,
Ou d'un voisin servi les intérêts,
Ou dit un mot: d'ailleurs de nulle grace,
Il ne payoit ces vicieux valets.
Item logeoit dans le manoir magique,
Et guere moins dangereux que lutins,
Un couple frais de minois féminins,
Couple aux doux yeux, dans l'âge où l'amour
pique,
Filles du Mage, en qui sur-tout brilloit
Jeunesse vive & tout ce qu'il falloit
Pour remuer le cœur le moins sensible.
L'une touchante, œil bleu, blonde paisible;
Dans tous ses pas respiroit la douceur;

L'autre, plus vive, à prunelle perçante,
Majestueuse & non pas sans hauteur,
Fut une brune extrêmement brillante.
Ce fut donc là qu'en Mercure habillé,
Aîle au talon, verge en main, casque aîlé
Sur un chef blond, dans la fleur du bel âge;
(Cet habit là plaisoit sur-tout au Mage)
Lucifer vint & lui tint ce langage.
Prince, tu sais si je fais des heureux,
S'il faut compter sur mes bontés propices;
Depuis le jour où je reçus tes vœux,
Les tiens ne sont qu'un tissu de délices:
De ces bontés épuise le trésor,
Et de mes dons rends-toi plus digne encor;
Venge ton Dieu... Plein d'un feu qui m'offense,
Un Roi Clovis devers ces lieux s'avance:
Une beauté qui, craignant le trépas,
Fuit Gondebaud, accompagne ses pas:
Elle est Chrétienne,&,croyant fuir un traître,
Son cœur trompé suit un amant peut-être.
Quand je te parle, enivré du plaisir
De voir sa proie & de calmer sa crainte,
Le Roi des Francs lui promet de punir
Le meurtrier de sa famille éteinte;
Il le promet avec un doux soupir;

Et de ses yeux, où l'amour étincelle;
Il fait serment de tout braver pour elle.
Trouble ces feux, sépare ces ingrats,
Fais que Clovis suive d'autres appas,
Ravis ce Prince à sa vile Chrétienne;
Des deux beautés qu'enferme ton palais
A son cœur vif oppose les attraits:
Sers-moi, sers-toi, va, ma cause est la tienne.
Il parle & fuit, laissant balbutier
Ses complimens à l'ébloui sorcier.
Le voilà donc, pour obéir au diable,
A marmoter son bréviaire exécrable.
Quatre lutins, aussi noirs que méchans,
Vont à sa voix soulever les autans.
Du haut des airs planant d'une aîle humide (5)
Notus accourt: une noirceur livide
Voile les traits de son visage affreux;
L'eau va gonflant sa barbe & ses cheveux;
Son triste front porte une nue; il roule
Par tout son corps une humeur qui s'écoule;
D'épais brouillards pendent à ses deux bras;
Dès qu'il les presse, il pleut avec fracas:
Il traîne encor après lui des nuages
Noirs arcenaux des mugissans orages.
Et cependant le Monarque guerrier

Piquoit les flancs de son rablu coursier
Qui, fier du poids, marchoit d'un pas rapide
Sous le héros & sa beauté timide,
Dont les yeux vifs, nobles & retenus,
Réunissoient Minerve, Hébé, Venus.
Clovis en proie à des desirs confus,
De ses regards dévoroit la Princesse,
Vouloit, n'osoit presser ses tendres bras,
S'applaudissoit de son jeune embarras,
Ne voyoit qu'elle, & lui trouvoit sans cesse
Plus de vertu, de jeunesse & d'appas.
Elle modeste, alarmée, inquiete,
Ne levoit point ses beaux yeux sans rougir;
Et, soit hazard ou puissance secrete,
De les lever ne pouvoit se tenir.
Tous deux charmés, tous les deux en silence,
De leur amour savouroient l'innocence,
Et s'avançoient sous le ciel le plus pur,
Dont œil mortel ait admiré l'azur.
A quelques pas suit le gentil Aurele.
Du jeune Roi ce conseiller fidele
Suit tous les pas, entre en tous ses desseins,
Partage seul & connoît ses chagrins.
Tous trois marchoient par un temps favorable,
Quand tout pâlit. Une ombre épouvantable

Noircit l'Æther ; un nuage nîtreux
Etend au loin ſon manteau ténébreux ,
Plonge le jour dans une nuit ſoudaine ,
Et devant ſoi permet de voir à peine ;
La terre exhale une chaude vapeur ;
L'air s'alluma d'une étouffante ardeur ;
Le doux zéphir retire ſon haleine :
Un calme lourd, un ſilence d'horreur
Ont annoncé la tempête prochaine.
Du pronoſtic l'effet ne tarde pas.
En traits de feu l'éclair perce la nue ;
D'un jour bleuâtre on ſent bleſſer ſa vue ;
Il eſt ſuivi par de roulans éclats.
La terreur croît : la pouſſiere des pas
Monte en tournant ſous le vent qui s'éleve ;
Nouvel éclair... Le nuage enfin creve ;
Et ſon flanc noir vomit , d'un même effort,
L'onde , & la foudre, & la grêle , & la mort.
Pâle d'effroi , la pudique Princeſſe
Saiſit Clovis , entre ſes bras le preſſe ;
La crainte alors fit taire la pudeur.
Sous ſon manteau le Roi des Francs la couvre,
Pour l'aſſurer la preſſe avec ardeur ,
Et ſouriant rend grace à ſon malheur.
Le Ciel en feu par-tout cependant s'ouvre ;
L'onde à leurs yeux s'élance avec fureur ;

La

La foudre gronde avec plus de terreur ;
D'un mont poudreux, dans la plaine voiſine,
Roule à grand bruit une noire ravine
Que ſuit la fange, & l'écume, & l'horreur.
Tel ne fut point le tonnerre & l'orage
Pendant lequel, à grands coups de poignards,
On fit un Dieu, mis en triſte équipage,
Du fondateur du trône des Céſars :
D'un moindre bruit retentit l'Angleterre,
Quand du Braſſeur, meurtrier de ſon Roi,
L'eſprit damné, tartufe & ſanguinaire
Chut au fin fond du Styx avec effroi :
Et d'Arafat la croupe enſanglantée
Voit la vapeur en nuage montée
Verſer ſur elle un torrent moins épais,
Qui deſcendant des immondes ſommets
N'eſt plus une onde en l'air amoncelée,
Mais l'eau dont Dieu, ſelon le Muſulman,
Daigne effàcer les traces du Corban.
Du Roi guerrier l'ame alors fut troublée :
Sous ſon cheval la fange s'entaſſoit,
Le ſol bourbeux ſous ſes pas s'affaiſſoit,
Et de torrens la ravine gonflée
Environnoit la plaine déſolée.
Au haut du mont tous les trois demi-morts,
En redoublant d'incroyables efforts,

Vinrent chercher un abri favorable.
A peine ils ſont ſur ce mont deſirable,
La paix y rit, la tempête n'eſt plus,
Le ſoleil brille à leurs yeux confondus,
L'air eſt ſerein ; la tranquille nature
A recouvré ſa premiere parure.
Un grand palais d'un aſpect merveilleux
S'offre à leurs pas, plus encore à leurs vœux.
Il conviendroit ici de le décrire ;
Mais ce ſeroit un épineux travail,
Par la raiſon que je m'en vais vous dire :
C'eſt que celui qui voulut le conſtruire
Ne fit entrer ni pierre ni métail
Dans ſes dehors ; c'étoit une matiere
D'un fixe éclat, de ſolide lumiere,
Qu'on ne ſauroit vous expliquer trop bien.
Tel maint Auteur en ce ſiecle fertile
Ne peut s'entendre & paroît fort habile.
Ce palais donc ne reſſembloit à rien :
Ou concevez eſcarboucles, opales,
Saphirs brillans, perles orientales,
Rubis balais dans du cryſtal fondus.
Les voyageurs admiroient éperdus
Le beau portail. Aurele au fond regarde,
N'apperçoit rien, & d'entrer ſe haſarde ;
Clovis le ſuit, Clotilde en fait autant :

Chacun marchoit admirant, hésitant;
Mais pas un chat. Soudain, d'un air affable,
Un beau vieillard, à barbe vénérable,
En robe longue & d'un civil maintien,
Et le parler d'un très-homme de bien,
S'avance & dit : ce palais est le mien;
Mais usez-en comme s'il étoit vôtre.
On rendit grace au diabolique apôtre.
Il est aisé, je crois, de deviner
Qu'Auberon fut ce poli personnage.
Il étoit l'heure à-peu-près de dîner :
Fallut dîner. Sur ce dîné le Mage
D'un noir dessein fondoit tout le succès.
Il avoit fait rafraîchir un breuvage
Dont vous verrez de terribles effets :
Il transmua sur-tout un diable en page,
Qui de Clotilde agita bien le cœur.
Ce petit diable a nom *Soupçon*; l'humeur
Fort turbulente, avec tête crédule,
Obliques yeux, très-sujets à l'erreur;
Fait révoltant, absurde & ridicule,
Il le fait croire. En page bien changé,
Par l'enchanteur ce monstre fut chargé
De remplir seul la coupe de la Reine.
On s'avança dans la salle prochaine,

Où l'or de fleurs avec goût mélangé
Sur le fin lin eſt noblement rangé :
Et ce ſallon ſe peut un peu décrire.
D'un jaune éclat le jour ſembloit y luire,
Tant du plafond rayonnoit ce métal
Que l'on deſire en en diſant du mal.
Là, ciſelé d'une main délicate (6),
Le jaſpe ſeul, le ſeul porphyre éclate.
Fait pour briller dans le temple des Dieux,
Le marbre vil eſt banni de ces lieux,
Et vous fouliez ſur l'onyx & l'agate.
La noire ébene, ornement des palais,
Dans celui-ci tient lieu du chêne épais ;
Le long des murs l'émeraude preſſée
Fut dans l'écaille & la nacre enchaſſée,
Et le rubis, ſur-tout l'ameublement,
Mêloit ſa flamme à l'eau du diamant.
Dans ce ſallon, où ſembloit réunie
La riche Perſe & la douce Arabie,
Dînerent donc cinq perſonnes : comptez :
Le Roi, le Mage, Aurele & deux beautés ;
Cela fait cinq par tout pays ſans doute.
Mais deux beautés... il en faut trois. J'écoute ;
Mais, Lecteur vif, de grace un peu de paix :
Ecoute auſſi. Clotilde en faiſoit une :
L'autre... j'ai dit qu'une blonde, une brune,

Filles du Mage habitoient ce palais ;
La brune erroit à travers les forêts...
L'autre étoit donc cette gentille blonde
Qui, faite au tour, belle de ses attraits,
Sous le corset, sans luxe, sans apprêts,
Eût mis aux fers le premier Roi du monde,
Mais qui, ce jour, à ses charmes accrus
Avoit uni, par l'ordre de son pere,
Tous les trésors & de l'Inde & d'Ormus :
Son front serein porte une aigrette altiere,
A ses cheveux artistement tissus,
A son col blanc rayonnent répandus
Tous les présens que de ses mains splendides (7)
L'Orient verse à ses Rois homicides :
Et si ses yeux, où languit la douceur,
N'avoient alors tempéré sa splendeur,
Aucun mortel n'eût soutenu sa vue :
Mais sous le fard elle fut ingénue,
Et respira la candeur & la paix ;
Un triste tendre étoit peint dans ses traits :
Ce souris seul, de l'amour doux présage,
Eclaircissoit quelquefois son visage.
L'hôte enchanteur, qui, sous un air serein,
Masquoit au mieux son très-mauvais dessein,

Tout vis-à-vis Clovis l'avoit placée.
Déja l'on rit, déja de son pinceau
La joie a peint le cercle auguste & beau :
La gaieté douce est dans les cœurs versée.
En souriant au beau page enfantin,
(Jamais de fait candeur plus gracieuse
Ne déguisa d'ame si dangereuse)
Clotilde prend & voiture en son sein,
Sans le savoir, un aussi noir venin,
Quoique divers, que celui que d'Enée
But à longs traits l'amante abandonnée ;
Quand pour le fils du héros Phrygien,
Fine Venus, elle embrassoit le tien.
Auberon prend l'occasion donnée
Par les cheveux, en saluant Clovis.
Défiez-vous à jamais, mes amis,
D'une boisson que sorcier vous présente.
Vous savez bien que jadis maints héros
Virent changer leurs minois en museaux,
Pour avoir bu d'une lévre imprudente
Le traître vin d'une femme impudente.
Ne craignez pas un tel sort pour Clovis,
Ni qu'un groin dégrade son visage :
Ce qu'il éprouve, hélas, est encore pis.
Ses yeux, son air, en lui tout est menteur,
Et contredit les desirs de son cœur.

A consulter l'apparence infidelle,
A le juger sur le rapport des yeux,
On n'auroit pu se tromper jamais mieux.
Que sur Clotilde il leve la prunelle,
Elle n'y voit que froid mépris pour elle;
Et l'amour même est peint dans un regard
Que sur la blonde il jette par hasard;
Et ses discours confondant qui l'écoute,
Par leur contraste avec l'extérieur,
L'air méprisant & le parler flatteur,
Fondent l'erreur ou confirment le doute.
Tel certain Roi, qu'un sort presse sans doute,
Se dit du Nord l'ardent libérateur,
D'un Roi voisin l'utile protecteur;
Et ne paroît à l'Europe étonnée
Que des traités belliqueux infracteur,
Et, nonobstant parole bien donnée,
Un tendre ami fait comme un oppresseur.
Du tour malin tremblante & consternée,
D'un œil furtif, par le soupçon gâté,
Fixant Clovis, regardant la beauté,
De leur accord Clotilde fut glacée.
Hélas, tu crains, & dans ton cœur surpris
Tu ne peux plus lire quel est ton prix!
Toi, par Clovis si hautement placée

Sur tout ton ſexe, eſſuyer un mépris !
Mais le ciel veut éprouver ta conſtance ;
Il t'abandonne à la méchanceté :
Mais aiſément on trompe l'innocence ;
Un ſouris rend l'amour épouvanté.
Elle friſſonne, & le Roi, qui n'y penſe,
A tout coup d'œil redouble ſon offenſe.
Clotilde ſort en montrant de la main
Que l'on voudroit l'accompagner en vain :
Son pas rêveur gagne un vaſte jardin.
Là ſe peignant tout ce qu'auroit d'horrible
Du Roi changé l'abandon inhumain,
Elle en pâlit, puis le trouve poſſible,
Et bientôt ſûr. Quels pleurs naiſſent ſoudain !
Elle demeure... une douleur peſante
Serre ſon cœur... elle peſe, elle augmente
Tout ſon déſaſtre, & n'y voit nul recours.
Abandonnée, errante, à quel ſecours
Où ſe fier, ou même oſer prétendre ?
Elle ſe tue ; & d'un œil incertain
Garde des pleurs qu'elle voudroit répandre.
Son genouil tremble : un berceau de jaſmin,
Tout voiſin d'elle, & qu'elle gagne à peine,
Lui parut propre à ſoulager ſa peine :
C'étoit chercher le comble à ſon chagrin.
Aſſiſe en pleurs ſous l'odorant ombrage,

Il vient vers elle un favori du Mage.
 A vous le peindre il me faut peu de temps.
Qui que tu ſois, ô mon Lecteur facile,
Ras ou barbu, vieux ou dans ton printemps,
Garçon, mari, veuf, habile, imbécille,
Ne dis point non, ce diable t'a ſervi :
Je dis plus vrai, ſi tu me dis nenni.
C'eſt le menſonge : il avoit forme humaine ;
Son front montroit la douleur & la gêne.
Il aborda Clotilde en rougiſſant,
Et d'un ton bas lui dit en gémiſſant:
 Quel ſort cruel, ô beauté malheureuſe,
Dans ce ſéjour a pu guider vos pas !
De ce palais ne connoiſſiez-vous pas
Sur les amans la vertu dangereuſe ?
Nul ne l'a vu ſans oublier ſa foi :
Je ne vous parle, hélas, qu'avec effroi !
Je vous apporte une douleur mortelle :
Mais il le faut, & la pitié révele
Un mal affreux qu'il faut connoître enfin.
Vos pieds à peine ont touché le jardin,
Qu'ivre des feux d'une ardeur infidelle
L'ingrat Clovis a prononcé ces mots :
(Sur Auberon il fixoit la prunelle)
 Prince, à tes Dieux veux-tu rendre un héros ?
Mets dans ma main la main de cette belle

(L'objet ſi beau ſon fatal vis-à-vis).
Reçois ma foi : je vais fuir avec elle.
Je tremblerois à ſoutenir les cris
De la beauté que pour toi je trahis :
Eloignons-nous tandis qu'elle eſt abſente,
Et, s'il ſe peut, adoucis cette amante.
Clovis eſt Roi, terrible & belliqueux :
J'ignore encor s'il aime ou craint ſes feux ;
Mais Auberon d'une main complaiſante
A pris ſa main, au crime a conſenti....
Le temps preſſoit... Votre amant eſt parti.
Le faux n'a point l'évidence en partage ;
Si l'œil eſt ſain, il doit être apperçu ;
Mais la douleur couvre l'œil d'un nuage,
Et peut-il voir quand dans ſes pleurs il nage !
Aidant par crainte au piége mal tiſſu,
Au fond du cœur la Princeſſe avoit bu (8)
Tout le poiſon de la cruelle fable.
Levant au ciel un bel œil éperdu,
Elle demeure à ſon ombre ſemblable :
Il eſt parti... mot amer qui l'accable,
Sort ſeulement d'un aride palais.
Bientôt ce lieu lui devient effroyable ;
Elle y croit voir des regards ſatisfaits
Sur ſon front pâle étudier ſa honte.
Elle rougit, fuit d'un courſe prompte :

Dans quel séjour ? Elle l'ignore, hélas !
Le désespoir précipitoit ses pas.
De la douleur la force passagere
Soutient un corps qui va bientôt ployer.
Au parc tenoit, par un joli sentier,
Une forêt de l'âge de sa mere,
Bois vaste & noir, retraite de terreur :
Clotilde y marche &, foulant la bruyere,
Avec courage en perce l'épaisseur.

Fin du Chant premier.

REMARQUES.

(1) J'attaque peut-être ce qui n'a pas besoin d'être attaqué : mais comme personne, je crois, ne s'est encore avisé de dire qu'il y a une absurdité dans ce vers

Un Sonnet sans défaut vaut seul un long Poëme.

je le dis. Quelle vertu secrete y a-t-il dans l'arrangement pénible & bizarre du Sonnet, pour qu'il vaille seul un long Poëme ? Je veux que ses quatorze vers soient autant d'excellentes pensées : n'y a-t-il que l'équivalent de quatorze pensées dans un long Poëme, & l'arrangement de quatorze vers est-il supérieur au plan d'un long Poëme ? Je le donne au choix d'un sot : aimera-t-il mieux avoir fait le Sonnet de Desbarreaux que la Henriade ? Je sais qu'il est difficile de faire un bon Sonnet, qu'il n'en est de bons que par un heureux hazard ; mais il est encore bien plus difficile de

faire un bon acrostiche. Chants royaux, lais, virelais, anagrammes, bouts-rimés, aîles, haches, autels, œufs, tout arrangement de vers affecté & puérile est tombé. Dites-moi pourquoi ce symmétrique Sonnet s'est maintenu en honneur ? Un Sonnet, bon d'ailleurs, a toujours un défaut ; c'est d'être un Sonnet.

(2) De toutes les amantes fragiles introduites dans un Poëme, la moins respectée c'est Gabrielle d'Estrées. Elle se rend, parce qu'elle est dans l'âge où, dit-on, toute fille se rend. Henri la voit, lui parle, lui plaît, & bientôt

Au bord d'une onde claire.

D'Estrée à son amant prodigue ses appas.

Survient Mornai, acteur de l'indécence la plus gauche dans cette circonstance ; & cependant, oubliant sa prodigue maîtresse, Henri l'applaudit, reconnoît sa faute : aux yeux de qui ? Quelle idée donne-t-on de l'amante avilie ? Est-ce là la maîtresse d'un héros, ou une nymphe ? L'Auteur se corrigeoit, ne se piquoit point d'infaillibilité : pourquoi ne lui avoir pas objecté ce caractere ?

(3) Imité de Virgile, *Æneid. liv.* 7.

(4) Voyez Milton, *Parad. perd. liv.* 10.

(5) Pris d'Ovide, *Métamorph. liv.* 1.

(6) Librement imité de Lucain, *liv.* 10.

(7) Pris de Milton, *Parad. perd. liv.* 2.

(8) Cette expression n'est peut-être pas la premiere dont la hardiesse ou l'embarras ayent choqué, & plusieurs, que je n'ai cru qu'énergiques, ont pu sembler ridicules. Je laisse en vérité mes Lecteurs bien libres : mais qu'il me soit permis de demander pourquoi telle expression, qui seroit approuvée en Angleterre, ne sera pas supportée en France. C'est le génie de la langue. Oui, quelquefois ; & qui en doute ? Mais le génie des Lecteurs n'y fait-il rien ? *Darkness* étoit-il naturellement plus fait pour aller avec *visible* que *ténebres ?* & croirai-je que si Milton fût né François, il n'eût pas appelé les flammes de l'enfer des ténebres visibles ? Cette expression est bonne en François, ou

ne vaut rien ailleurs. Pourquoi la prendrions-nous plus à la rigueur que les Anglois ? Tout Paris a ri de ce vers,

M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée

& peut-être l'Auteur se tient-il pour bien censuré : il l'est comme Galilée, bien condamné pour avoir eu raison. Son vers étoit énergique & voisin du ridicule, comme tout trait fort ou sublime : il a eu raison de le hazarder, parce qu'un Auteur peut attendre justice : mais il faut que le François cherche à rire sur tout & par-tout. Cependant n'est-il pas... là... (je suis franc) un peu.... un peu sot & inconséquent d'approuver *jours de sang*, *offrandes de pleurs*, *lit effronté*, mille autres expressions, & de ridiculiser *boire la mort* ? Nos voisins nous disent fierement qu'en accordant plus d'abondance & de sons agréables à notre langue, ils lui refusent l'énergique précision de la leur. Nos voisins se vantent ; mais pourquoi cherchons-nous à leur faire avoir raison ?



CHANT II.

ARGUMENT.

Par l'enchanteur le Monarque eſt trompé :
Il part, ſe bat, tombe en ſon ſang trempé,
Puis eſt guéri par un bon vieil Hermite.
De Sigiſmond rencontre & dur combat.
Dans quel vallon, après quel triſte état,
Dame fort laide en ſon palais l'invite.

O trahiſon, recours des viles ames,
Et des mortels recours le plus commun,
De quelle horreur payer tes ſourdes trames !
Crime impuni, plus dangereux qu'aucun,
Plus réflechi, donc le moins excuſable,
Au meurtre ſeul tu me parois ſemblable.
Que dis-je ? Traître & meurtrier, c'eſt un.
Quoi, tu me hais, & je te trouve affable !
Tu me pourſuis quand ton ſalut m'accable !
Quoi, dans ta coupe, à ta table invité,

C'eſt du poiſon que tu m'as préſenté !
Tu tends les bras, j'y tombe, tu m'embraſſe,
Et dans le dos tu me plonge un poignard !
A l'aſſaſſin je ferai plus de grace,
A ſon couteau conduit par le hazard
Il ne m'a point attiré par ton fard.
Ce propos vague eſt, ce me ſemble, en place ;
Car peignez-vous la ſituation
Du Roi des Francs vis-à-vis d'Auberon.
Ce ſcélérat, d'un œil de confiance,
Entretenoit le Roi gardant ſilence,
Lorſque ſous main il portoit le trépas
A la moitié de ſon cœur la plus chere.
Le jeune Roi, qui cherche ſes appas,
Craint de troubler ſon plaiſir ſolitaire,
Si dans le parc il va ſuivant ſes pas ;
Mais à rentrer Clotilde qui differe
Le rend rêveur, bientôt inquiété :
Il court vers elle, & ſort tout agité.
De ſes malheurs une ame eſt prévenue.
Tel que reſta, tendre & pâle ſtatue,
Ce jeune époux, quand ſur le ſeuil du jour
Tournant trop-tôt ſa prunelle vaincue
Il vit rentrer dans l'éternel ſéjour,
Par un coup d'œil, Eurydice perdue.
Tel eſt Clovis quand il ne peut douter

Que sa Princesse est de ce lieu sortie.
L'étonnement tient son ame engourdie,
Puis la terreur vient la persécuter :
Il veut partir, & de ce qu'il adore
Chercher par tout l'asyle qu'il ignore.
Le Mage adroit, détournant ses projets,
Promet qu'il va, du couchant à l'aurore,
Faire voler de fideles sujets.
Savant dans l'art de tourmenter une ame,
Du Prince errant il plaint d'abord la flamme,
Et puis piquant sa fierté de héros
Malignement seme suspects propos,
Et puis le laisse à sa douleur profonde,
Mais non long-temps: bientôt prenant la blonde
Aux bras d'albâtre, à la gorge de lait,
Il vient rejoindre au jardin avec elle
Le Roi pleurant, frappant son front, distrait,
Qui voit à peine, en levant la prunelle,
Venir vers lui, derriere l'enchanteur,
La beauté douce au regard séducteur,
Qui, l'œil baissé, d'une démarche lente,
Le teint brillant d'une rougeur décente,
Se présentoit avec cet embarras
Dont la pudeur embellit les appas.
Le négromant, fier de la voir si belle,
Croyant Clovis tout prêt d'être infidelle,

(Ce cœur de fange ignorant son ennui
De ce héros ne jugeoit que par lui)
Pensoit le voir ; livrant aux vents les larmes,
Les condamner auprès de tant de charmes.
Et la pucelle auroit de très-grand cœur
Souscrit aux vœux de mon double enchanteur.
Sous son air simple & sa modeste mine,
Son œil agile avoit à la sourdine
Du Prince franc lorgné tous les appas.
Or ce héros fut si charmant, hélas,
Elle si bonne & tellement troublée,
Que la pauvrette étoit toute brûlée,
Avant d'avoir eu le temps d'y penser.
Son cœur fut fait pour aimer ; & le Mage
A ce malheur le poussoit davantage.
Comment aussi, comment se refuser
Et tenir bon contre un Roi plein de charmes,
Mars sous le casque & l'Amour sans ses armes ?
On l'aima donc, mais en vain, sans retour :
L'amour alors le sauva de l'amour.
Car sans cela ni ce Roi, ni personne,
Impunément n'eût pu voir Albione :
C'étoit le nom de la blonde Circé.
Le magicien muet, embarrassé,
(Le vice est sot quand il ne peut séduire)
Au Roi pensif se met enfin à dire

Que ſur le haut du donjon exhauſſé,
D'où l'œil pour voir n'avoit que ſa foibleſſe
Pour ſeul obſtacle, il leur falloit monter;
Que ce lieu propre à calmer ſa triſteſſe,
Pouvoit auſſi découvrir la Princeſſe:
L'amant trahi le ſuit ſans l'écouter.

Vous avez vû des lignes enlacées,
Et qui ſembloient par le hazard tracées,
Vous préſenter, au moyen d'un miroir,
Tous les contours d'une exacte figure:
C'eſt tout ainſi qu'artiſan d'impoſture,
Condenſant l'air, le magicien fait voir
Dans le lointain, au héros qu'il faſcine,
Sa belle ingrate avec grace volant
Sur un cheval à ſouple & forte échine.

D'un eſcadron le chef jeune & galant
Semble d'amour s'enivrer auprès d'elle,
Et l'entretient ſans l'éprouver cruelle:
C'eſt Sigiſmond de qui le caſque ouvert
Offre à Clovis le front à découvert.
A Gondebaud Sigiſmond doit la vie;
Et quand tu vois que, par ſes mains ravie,
Ta beauté fuit avec ce que tu hais,
Peut-être encor trempant dans ſes forfaits,
Quelle fureur te renverſe la tête,
Crédule amant! Parmi quelle tempête

Nage ton cœur ? Exécrable rival,
Frémis, pâlis de ton bonheur fatal,
S'écria-t-il : la mort & la plus prompte
Va t'en punir. La colere, la honte
Lui rend l'air ſombre & l'œil étincelant.
Déſeſpéré, de tout le corps tremblant,
Il crie, il court, il ſe taît, il appelle,
Et ſon cheval & l'inquiet Aurele,
Fait de ſes yeux détourner tous les yeux,
Se jette en ſelle & vole furieux
Comme la foudre où le pouſſe la rage.
Qui fut penaud ? Mon Sarraſin de Mage.
Déconcerté de ſi bruſques adieux,
Il s'enferma, l'œil bas, l'ame confuſe,
Et maudiſſant le ſuccès de ſa ruſe.
Pleine d'effroi, d'innocence & d'amour,
La jeune nymphe en raiſonne à ſon tour :
Et ce départ lui ſemble très-coupable.
Le confident, au coup peu préparé,
Qui ja trouvoit Albione à ſon gré,
Tout doucement donnoit ſon Prince au diable,
Et le ſuivoit du plus près qu'il pouvoit.
Le Grand Clovis, & ſon cheval, crevoit,
L'un de dépit & l'autre de ſa courſe.
Dans le grand bois, ſur les bords d'une ſource,
Tous deux recrus s'arrêterent enfin :

Moyennant quoi le confident chagrin
Les rejoignit. Ils marchoient en silence
Par la noirceur de la forêt immense,
Chacun rongeant tout à part soi son frein;
Apostrophant chacun le sort malin,
Quand un guerrier d'assez haute apparence,
A ses projets, ainsi qu'eux, tout entier,
Sur son cheval vis-à-vis d'eux s'avance.
Dans le taillis, sans suivre aucun sentier,
Il se laissoit guider par son coursier.
Au bruit du pas Clovis leve la tête,
Fixe les yeux... & frissonne... & s'arrête,
Et reconnoît, tout pâle de fureur,
Ce Sigismond, ce même ravisseur,
Qu'à ses regards avoit montré le Mage.
Il le voulut défier : mais la rage,
L'orgueil surpris, le courage irrité,
Voulant chacun parler de leur côté,
Dans ce conflit il ne put de sa bouche
Faire sortir qu'un son sourd & farouche.
Le Chevalier, rêveur sur son cheval,
De son repos sortit à ce signal.
Il voit Clovis qui d'un bras homicide
Découpant l'air de son tranchant acier
Pique vers lui son Andalous rapide.
Surpris d'abord de ce salut guerrier,

Mais trop vaillant pour refuser partie,
Il se roidit sur le double étrier,
Et calme attend l'aggresseur en furie.
Sur son cheval qui froisse les gaulis,
Penchant le corps, & fronçant les sourcils,
Haussant un fer que rabat la vengeance,
Comme vautour, le Roi des Francs s'élance
Sur Sigismond. Du coup qu'il lui porta
Le bois ému frémit, s'épouvanta.
Ce maître coup terminoit l'aventure,
En le fendant jusques à la ceinture,
Si le guerrier à l'assaut préparé,
D'un glaive sûr, à l'écarter habile,
N'en eût rendu la tempête inutile.
Clovis redouble, un bon tiers plus outré.
Son concurrent, écoutant la prudence,
Suit son acier, se borne à la défense;
Mais à la fin surpris par un fendant,
Sur les arçons il se sentit pendant:
Il voit toujours croître l'ardeur extrême
Du héros franc, il s'y livre lui-même.
Ah! L'on eût dit que, jouant jusqu'alors,
Ils employoient les grands & vrais efforts.
Ce sont entr'eux tigres qui se suffoquent,
Ce sont dans l'air tonnerres qui se choquent;
C'est un combat que l'aveugle fureur

Livre à la rage aux noirs yeux de l'horreur.
A coups pressés sur l'armure solide,
En se croisant, fond leur fer homicide.
L'or est faussé : de l'acier ruisselant
Sous le sang sort un éclair pétillant.
Le couple fier, à sa plaie insensible,
Ne voit couler que le sang d'un rival ;
Et l'un & l'autre en devient plus terrible.
Il croit qu'un coup sera le coup fatal :
Pour le donner chaque lion se dresse.
Leur force tombe : ils méprisent l'adresse ;
Mais ramené par le ressentiment,
Le glaive lourd entamant leur dur crane,
Malgré l'acier rudement les trépane.
L'ame, qu'on fait changer de logement,
Comme Catin quand ce vient au paiement,
Ne logeoit point chez eux dans le diaphragme ;
Car n'ayant pas d'existence une dragme,
Mes deux rivaux perdent le sentiment,
Et les yeux clos, renversés en arriere,
Vont mesurer la sanglante fougere.
Au Roi tombé comme il court en tremblant,
Aurele voit comme un phantôme blanc
Qui, pour venir dans cet endroit, s'agite,
Et dit, attens, je vais te joindre, attens.

Aurele croit qu'il menace & s'irrite.
L'état du Roi, ſon courage bouillant,
Son déſeſpoir, tout cela l'aveuglant,
Pour un héros lui fit prendre un Hermite;
Car bon Hermite étoit le ſurvenant.
Flamberge au vent, d'un maintien homicide,
Il couroit ſus au paladin timide,
Qui reculant ſon obſtiné baudet
Lui béguayoit : hé, Seigneur, qu'ai-je fait?
Je vais payer pour un autre ſans doute.
L'ardent François pourſuit toujours ſa route;
Et par bonheur que ſon glaive arrêté
Sur une branche épuiſa ſa furie,
Sans quoi l'Hermite à la place eût reſté,
Et ne s'en fut relevé de la vie.
Quand ſa fureur fut un peu ralentie,
Qu'il vit Montan ſur un âne monté,
Qu'il reconnut, d'une bouche ébobie,
Avoir changé dans ce riſible choc
En guerrier brave un vieil Hermite en froc,
D'étonnement demeuré comme un roc
Il demanda pardon de ſa colere.
De ce tranſport excuſez-moi, mon Pere;
Le choc ſubit d'une extrême douleur
M'avoit cauſé cette aveugle fureur.
Ah plaignez-moi... Clovis, mon Roi, mon maître,

Près de ces lieux vient d'expirer peut-être:
Après un long & malheureux combat,
Un inconnu l'a mis dans cet état:
Je vous ai vu dans ce feu de vengeance
Où l'œil troublé de tout objet s'offense.
Pardonnez-moi. L'Hermite intimidé
Rendit sans peine un pardon demandé.
Je sais, dit-il, l'accident de ton maître:
Il n'est pas mort, quoique tout près de l'être
Sans mon secours; & j'allois le guérir,
Dans ta fureur quand je t'ai vu courir.
O mon enfant, je t'étonne, mais sache
A faire bien quel prix le Ciel attache.
J'adore un Dieu: travaillant de mes mains
Comme je puis, je sers tous les humains:
Je hais le mal, & je plains ses victimes,
Et pour cela dans ses desseins sublimes
Dieu quelquefois veût employer mon bras.
Ce Dieu, qui veut le bonheur de la France,
A sur Clovis l'œil de sa providence:
C'est vers ce Roi lui qui pousse mes pas;
De le guérir j'ai l'ordre & la puissance.
Vois-tu combien le Ciel me récompense!
Mais sans ces dons je ne me plaindrois pas.
Seul dans ces bois, chargé d'ans & de peine,
Avec ce sac, mon antre, & ma fontaine,
J'aimerois

J'aimerois Dieu, Montan seroit heureux.
Le mal est bien pour l'homme vertueux.
Mais avançons. Ce vieux barbon facile
Pique à ces mots sa monture indocile,
Et tant qu'enfin il arrive à l'endroit
Où, teint de sang, à peine respiroit
L'amoureux Prince, & son rival superbe :
Leur fer sanglant souille & fait courber l'herbe :
Non loin étoit l'orbe des boucliers ;
Et l'oeil baissé, leurs sensibles coursiers,
Et le col long, pour être las peut-être,
Semblent chacun plaindre leur brave maître.
Le Solitaire, arrivé sur les lieux,
Croise les bras & leve l'œil aux cieux :
Puis d'une voix a tout mal salutaire,
Du Roi François & de son adversaire,
Médecin prompt, répare la vigueur.
Le sang perdu, cause de leur langueur,
Est remplacé par des sources plus pures :
Sans cicatrice il ferme leurs blessures ;
Et vous diriez que d'un profond sommeil
Chacun d'eux passe au plus calme réveil.
Se sont-ils vus, leur bile se ranime,
Par un coup d'œil leur colere s'exprime,
Leur premier geste est un geste irrité ;

Et ſe levant d'un ſaut précipité,
Sans s'informer de ce que peuvent faire
Près d'eux Aurele & le vieux Solitaire,
Par qui, comment, ils ſe trouvent guéris;
Les deux héros, de même ardeur épris,
Se diſpoſoient à ſaiſir leur épée,
Quand par Montan leur fougue fut trompée.
Mes chers enfans, leur dit ce ſaint vieillard,
Pourquoi vous voir d'un ſi ſombre regard?
Pourquoi ſonger à vous ôter la vie
Preſque auſſi-tôt que vous en jouiſſez?
Hélas, ſans moi, grace à votre furie,
Vos plus beaux jours alloient être éclipſés;
Vous les devez à mes ſoins empreſſés;
Ménagez-les, lorſque je vous en prie.
Qui peut vous rendre ennemis ſi cruels?
J'ai vu ſouvent des démêlés mortels
Si mal fondés. On ſe ſent du courage;
On obéit à la chaleur de l'âge,
Et glaive en l'air: & l'on croit cela grand!
Pour un mépris, que ſouvent on ſe forge,
Un mot, un ton, que de travers on prend;
Il faut par air s'entrecouper la gorge;
Mais la valeur peut expoſer ſon ſang,
Et non ſe faire un jeu de le répandre.
Ce ſeroit donc denrée à bien bas prix

Que la valeur, si l'on pouvoit en vendre;
Tout ce qu'un homme en a pour un souris
Doit s'étaler. Eh comment, mes amis,
Puis-je d'un brave avoir bien forte estime,
S'il va risquer tout son sang magnanime
Pour un coup d'œil comme pour son pays?
Je vous vois là d'un regard qui dévore,
Déja battus, vouloir vous battre encore,
Et je suis sûr qu'on peut vous accorder;
Mais nul ne peut se résoudre à céder,
Et coups en jeu. Voyons, qui vous sépare?
Répondez-donc! Quoi, par un cas peu rare,
Vous tueriez-vous sans trop savoir pourquoi?
Sigismond rit, & dit; en bonne foi,
Voilà mon cas, ou peu s'en faut, à moi.
Clovis, touché du discours débonnaire,
De ce ton simple & cordial du bon Pere,
Dit pour sa part: vieillard, voici le fait.
J'aime: aux amans tout concurrent déplaît;
Voici le mien. Sa coupable tendresse
Non-seulement s'éleve à ma maîtresse,
Sa main m'en prive; & la mienne prétend
Ou la reprendre, ou périr à l'instant,
Ou me venger: mais Clotilde cédée,
Notre querelle est dès-lors décidée;
Du même bras qui cherche à le punir

Il n'eſt ſecours qu'il ne puiſſe obtenir.
L'autre hauſſant un ironique verbe,
Dit : mépriſant ta harangue ſuperbe,
J'en ſuis ſurpris. Oui, Clotilde a mon cœur;
Mais eſt-ce à moi d'en être raviſſeur?
Et quand tu dis que mon amour t'en prive,
J'admire un peu cette plainte naïve.
Ignores-tu, railles tu mon malheur?
Qui que tu ſois, apprends que diſparue
Pour moi Clotilde eſt depuis peu perdue.
Tandis qu'a Vienne on a cru qu'aux autels,
En gémiſſant & proſternant ſes charmes,
Elle confioit ſes ſecretes alarmes,
Le cœur piqué par cent ſoupçons cruels,
Et craignant tout de ſa fuite ſoudaine,
J'ai fait chercher ſa retraite incertaine.
J'ai ſu qu'avec deux guerriers inconnus
On a vu fuir une timide belle.
Plein de mon trouble, & ſans en ſavoir plus,
J'ai tout trompé pour courir après elle.
Enfin, pour fruit de cent ſoins ſuperflus,
J'ai découvert par un Berger, leur hôte,
Que deux guerriers, l'un d'une mine haute;
L'autre fort doux, guidant une beauté,
S'appeloient, l'un Clovis, & l'autre Aurele;
Et la beauté Clotilde... A la nouvelle

Que je cherchois, j'ai pâli... transporté
D'une horreur juste & respirant vengeance,
En m'informant des pas de ce Clovis,
Jusqu'en ce bois les miens les ont suivis.
Qu'es-tu donc, toi, dont l'aveugle insolence
Vient insulter à mon amour trahi?
Rival nouveau, mais pour long-temps haï,
Qu'es-tu? Ce Roi, ce rival redoutable,
Lui dit Clovis, que ta bouche coupable
Eût respecté si tu l'avois connu ...
Ce seroit lui... Ciel, tu l'aurois voulu,
Dit Sigismond! Criminel téméraire,
Quoi, tu te viens livrer à ma colere!
Tais-toi... tu meurs, ô mortel odieux,
Répond le Franc. La flamme dans les yeux,
La rage au front, avec un bras d'Hercule,
Le noble couple à ces mots se recule
Pour se rejoindre, & le combat entr'eux
Se rallumoit dix fois plus furieux,
Si le vieillard, plein d'un pieux courage,
En s'avançant n'eût enchaîné leur rage.

Comme j'ai vu, d'une imbécille main,
D'un fils soldat la vieille & pâle mere
Saisir à nu le fer captif & vain,
Lorsque, pleurant & bouillant de colere,
Son fils joignoit les cris à la priere,

Pour obtenir l'affreuse liberté
De se venger (on l'avoit insulté);
Entre Clovis & son fier adversaire,
Ainsi débile & risquant le trépas
Montan se jette en étendant les bras,
Et leur criant : tigres, que rien ne touche,
Puisque le sang a pour vous tant d'appas,
Le vôtre seul ne vous suffira pas :
Que par moi donc votre rage farouche
Du sang humain commence à s'abreuver.
Arrêtez-vous, ou souillez-vous d'un crime
Que nul remords ne pourra plus laver :
Sacrifiez cette vieille victime,
L'opprobre sûr de ce front magnanime
Qu'aucun de vous n'osera plus lever.
Aveuglement qu'aucun terme n'exprime!
Pourquoi du jour veulent-ils se priver?
A s'égorger quel sujet les anime?
Une beauté qu'ils veulent retrouver,
Un bien perdu que nul d'eux ne possede.
La mort de l'un pour le triste vainqueur
Est un noir meurtre, & n'est point un remede.
Ah! ... sans valeur le courroux vous obsede.
Le Ciel, ces mots étouffent leur chaleur,
Et le vieillard plus calme continue...

Pour vous, pour lui, la Princesse est perdue:
Jamais duel fut-il moins de saison !
Ayez à deux une once de raison ;
Vous conviendrez que le seul parti sage
C'est de pousser tous deux votre voyage ;
Et de chercher ce trésor égaré
Dont vos discours vous écartent peut-être.
Du conseil mûr Sigismond pénétré,
En lui sentant un doux espoir renaître,
Bien sûr du moins qu'un rival irrité
Sous son pouvoir ne tient point sa beauté,
Sans dire adieu, ni vouloir rien connoître,
Quoique le fait manquât de netteté,
Très-brusquement pique sa noble bête,
Et part. Montan avec Clovis resté,
Sur ses soupçons répandant la clarté,
Alloit guérir sa turbulente tête ;
Mais il ne put, par très-forte raison ;
Le Roi partit, craignant quelque leçon.
Or de Clovis les bouillantes pensées
Sont à tel point entre elles enlacées,
Que leur tableau ne seroit rien de bon.
En attendant que le sens lui revienne,
Et qu'au conteur il fournisse des traits,
Du brave fils du tyran de Vienne,
De Sigismond, racontons quelques faits.

Aussi pensif qu'il a sujet de l'être,
Sigismond marche, & perce ici des bois
Plantés de chêne ou d'aquatique hêtre,
Sans y trouver Faune ou Nymphe champêtre
Dont il vengeât la pudeur aux abois;
Là d'un village il rase les vils toîts;
Tantôt il passe une lande infertile,
Tantôt des champs, & tantôt des vallons,
Verds ou chargés de jaunes bataillons,
Que le fer rase, ou tondent les moutons;
D'une caverne il pénetre l'asyle;
Franchit une eau tournoyante ou tranquille,
Et sans trouver quelque benêt géant,
Faux ravisseur, ou félon imbécille,
Qu'il tailladât tout en chemin faisant,
Sans voir d'Infante à dolente figure,
Dix fois ravie & d'une vertu sûre.

Mais tout à coup dans un vallon obscur,
Et qu'un soleil étincelant & pur
Sur le midi rendoit très agréable,
Il croit entendre un vacarme effroyable,
Comme d'écus & de glaives choqués.

Du mal curieux tous ses sens sont piqués (1);
Il vole au bruit, & voit, dès qu'il arrive,
Trois combattans en action très-vive.
Deux sont contre un: mais, brave & furieux,

Cet un suffit à fatiguer les deux:
Il semble à l'œil que son corps se sépare ;
Il est à tout ; pousse, reçoit, rend, pare.
Sur son pavois du plus solide airain
Etoit la mort, son dard avide en main,
Au bas ces mots : Mort sois mon espérance.
Ce triste écu, son heaume horrible à voir,
Son cheval brun, son accoûtrement noir,
Tout répondoit à la sombre sentence.
On voit le fer dans l'airain pénétrer,
Les trois rivaux d'un pas se retirer,
Puis revenir, rossés, rossans, humides,
Et de sueur & de sang. Sigismond
Repaît son œil de ces jeux homicides,
Tenté d'en être ; alors qu'un des deux fond
Et vous applique au guerrier solitaire,
A l'écu sombre, à l'habit mortuaire,
Un tel fendant sur le milieu du front,
Que, nez saignant & roulant la paupiere,
De son cheval il baisa la criniere.

L'autre ennemi, profitant du moment,
L'eût dépêché, quand sur lui brusquement
Le Bourguignon pousse son coursier, jure,
L'attrape, & joint à brutal compliment
Un coup très-sec appuyé sur sa hure.
Il en alla dormir sur le gason.

Le noir héros reprenant son haleine,
D'un pareil coup chargea son compagnon
Qui tombe aussi ne haletant qu'à peine.
Par l'homme noir, que sauva son acier,
Sigismond crut se voir remercier.
Que devint-il, quand d'une voix brutale
Celui-ci dit : Allons, mon grand guerrier,
Qui d'une ardeur & bonté sans égale
Troublez les gens, sans vous faire prier,
Voyons comment ces transports téméraires
Vous serviront dans vos propres affaires?
A ta male heure apprends-le, homme insolent,
Dit Sigismond. Plus prompt que la parole
Etoit tombé le glaive étincelant,
Qui sur l'écu bondit d'un coup frivole.
Le héros noir, d'un bras plus emporté,
Disant, meurs donc, abbat sa large lame :
L'acier lourd siffle, & fait saillir la flamme,
Et pour tout fruit le fil en est gâté.
D'un œil noirci par l'ardente colere,
Soufflant, grinçant, gosiers secs, corps tendus,
Les voilà donc qui d'étrange maniere
Tâtent leurs os d'habits ferrés vêtus.
L'un plus héros, mais l'autre plus féroce,
Tous deux seroient, par un succès atroce,

Ou tombés morts, ou tombés bras rendus :
Mais le hazard décida l'aventure.
Les deux chevaux ſe trouvoient nez à nez.
Les deux rivaux s'élevoient indignez
D'avoir reçu chacun une bleſſure :
A voir leurs bras ſur leur tête hauſſés,
Leurs coutelas le long du dos baiſſés,
Tout homme eût dit : ces gens-là vont ſe fendre.
Apparemment qu'il étoit las d'attendre,
Mais le cheval de Sigiſmond ſauta,
Fit un écart, & cheoir ſon guide en ſelle.
L'autre guerrier, d'une vigueur mortelle
Frappant à faux l'air meurtri, culbuta
Cul le premier ſur le cou de ſa bête.
Au triſte ſaut le Bourguignon s'arrête,
Comme le dut un loyal Chevalier
Qui ne veut point de vêreuſe conquête,
Met pied à terre, & leve le guerrier,
Ote ſon caſque, & lui ſoutient la tête.
Pour s'en aller l'ame étoit en chemin :
Mais quand, des yeux entr'ouvrant la fenêtre,
Elle apperçoit que le vainqueur humain
De ſon ſuccès ſavoit uſer en maître,
Elle ſuſpend ſon voyage lointain :

Du corps moulu visitant les ressorts ;
Elle trouva qu'on pouvoit dans ce corps
Encor loger : elle y reste, & la bouche
Du demi-mort rend ce discours farouche.
Je suis vaincu, je t'attaquai, j'eus tort :
Que te faut-il pour me donner la mort ?
Je hais le jour, & rends grace à mon sort.
Vainqueur cruel je n'eusse point fait grace ;
Je ne veux pas, vaincu, que l'on m'en fasse.
A ce discours qu'avoit dicté la rage,
Avec douleur Sigismond étonné
Répond : Guerrier plus fier qu'infortuné,
Quand je devrois à mon bras l'avantage,
J'estime trop cet orgueilleux courage
Pour en vouloir lâchement profiter :
Ton aigre voix croit en vain m'irriter :
Maître de moi, n'écoutant que la gloire,
Je ne sais point flétrir une victoire ;
N'attends de moi qu'un secours généreux.
Au noble arrêt, le guerrier désastreux
Frappant son front, s'écria... malheureux..!
Un étranger, que ma fureur offense,
Sauve mes jours, quand j'aigris sa vengeance ;
Et par un pere ils ont été proscrits !
Et dans mon sein la douleur est entrée,

Par la beauté que j'avois adorée !
Puis, levant l'œil ſur ſon rival ſurpris...
Brave inconnu, la vie eſt mon ſupplice,
Pourſuivit-il, & le plus doux ſervice
Seroit pour moi ce trépas que l'on fuit.
Mais, puiſqu'enfin ton grand cœur qui me nuit
Ne permet point que je le trouve encore,
Accorde-moi ce ſeul bien que j'implore:
Sans t'informer de ce qu'eſt ton rival,
Que ton bras l'aide à monter ſon cheval.
Le Bourguignon, curieux de connoître
L'obſcur ſujet d'un pareil déſeſpoir,
De ſes deſirs fut cependant le maître,
Et le laiſſa partir ſans rien ſavoir.
Le Chevalier fuit avec la vîteſſe
Que lui permit ſa chûte & ſa foibleſſe.
Alors tâchoient de rappeler leurs ſens
Les deux guerriers ſur le gazon giſſans;
Et Sigiſmond, de civile maniere,
Queſtionnant celui préciſément
Qu'il fit rouler perclus ſur la fougere,
Lui demanda par quel hazard, comment
Avec ce brave ils avoient pris querelle.
Levant à peine une lourde prunelle,

L'interrogé lui répondit : j'entrois
Dans ce vallon & reſpirois le frais,
Ce mién ami que charmoit l'herbe tendre
De mon cheval m'exhortoit à deſcendre,
Quand ce guerrier eſt venu bruſquement,
Sans droit aucun, ſans parler ſeulement,
Nous obliger tous deux à nous défendre.
Mais, Chevalier, vous eſt-il inconnu
Cet ennemi par vos mains ſecouru ?
 Oui, repliqua Sigiſmond : ſon courage
M'avoit paru mériter mon ſecours ;
Je ne l'avois jamais vu de mes jours,
Et ne connois nullement ſon viſage ;
Autant qu'on peut juger par ſes diſcours,
C'eſt un héros qu'un ſort cruel outrage.
 Ayant tous trois raiſonné quelque temps
Sur ce ſujet, les deux battus monterent
Sur leurs chevaux, du vallon s'éloignerent,
Fort ſots, fort las, jurans entre leurs dents.
 Le Bourguignon demeura donc tranquille
Dans ce riant & cauteleux aſyle,
Où le gazon peint de mille couleurs
Offroit des lits de verdure & de fleurs,
Tels que jamais pour l'oiſive richeſſe
N'en ont tiſſu le luxe & la molleſſe.

Mon paladin, qui vouloit s'essuyer,
Mit pied à terre, attacha son coursier,
Ota son casque, & sur le duvet tendre
S'assied, puis vient à mollement s'étendre,
Puis à bâiller, & puis à sommeiller.

Tandis qu'il dort, & qu'il semble sourire,
Que son poil blond flotte au gré du zéphire,
Tel que le Tasse a dépeint son héros,
Une autre Armide observe son repos;
Mais rechignée autant que la premiere
Fut séduisante. Exécrable sorciere,
Au seul aspect monstre désobligeant,
Ame damnée en corps hideux logeant...
N'en disons rien par excès de matiere.
Quel défaut prendre, alors qu'on les a tous?
Ce vice en chair d'une asthmatique toux
Avoit perdu la colomne derniere
Dont s'étayoit sa bouche grimaciere,
Et sur son front labouré de gros plis
Les yeux comptoient vingt lustres accomplis.

Nigtine étoit le nom de l'éternelle.
Morte aux plaisirs, qui trembloient devant elle,
Elle cherchoit sur-tout à traverser
Certaine Fée aimable & sa voisine,
D'amans munie au point de s'en lasser,

Jeune, maligne, appelée Argentine;
Qu'à tout venant, comptant le lui ravir;
L'autre avoit ſoin de peindre & de noircir,
Des traits malins de ſa langue canine
La déchirant pour ſe faire chérir.
Tel, par ſa langue à pointe oſſeuſe & fine,
Le purpara parvient à ſe nourrir.
De-là malheur à qui devoit franchir
Ce pas critique, où deux fines femelles
Pour vous happer ſembloient avoir des aîles,
Et qu'on nommoit le vallon périlleux.
Comme, au ſortir du collége ennuyeux,
Il faut choiſir ou la robe, ou l'épée,
La froide vie aux grands riens occupée,
Ou le métier plus qu'en diable épineux;
Ainſi falloit, ſurpris dans la vallée,
Viſiter Dame au teint bis & plombé,
Où friſque Nymphe à paupiere éveillée;
Et quelque part que vous fuſſiez tombé,
En belle, ou laide, on vous tenoit flambé.
L'une, c'étoit cette jeune effrontée,
Dans ſon palais, aſyle des plaiſirs,
Vous attiroit pour ſervir ſes deſirs:
Et puis, pour peu qu'elle fût mal montée,
Un grand guerrier devenoit ſappajou,

Coq, rat, barbet, ours, ou ſanglier, ou
Ce qu'il plaiſoit à ſa tête éventée.
L'autre, c'étoit cette vieille édentée,
Dans ſon château, ſur un ton radouci,
Pour deux raiſons, vous attiroit auſſi :
D'abord pour elle, à qui l'air de Mégere
Avoit ravi l'heureux moyen de plaire,
Non le deſir, & peut-être l'eſpoir :
En ſecond lieu par un méchant vouloir
Contre ſa jeune & maudite voiſine
Qui lui joua de fait un tour très-noir,
D'hoſtilités éternelle racine,
Tour qui de paix ſupprimoit tout eſpoir :
S'il vous naiſſoit deſir de le ſavoir,
Ecoutez-moi. Cette chouette Nigrine
Cachoit jadis par ſon art négromant
Son bec hideux ſous un minois charmant,
Et déroboit ſous cette fauſſe image
A maint guerrier maint amoureux hommage.
Quoiqu'effroyable, elle trouvoit moyen
De faire ainſi ſon affaire auſſi bien
Que la très-belle & très-jeune Argentine
Qui le voyoit d'aſſez méchante mine.
Il arriva par hazard qu'un héros,
Beau, fait au tour, pour troubler leur repos,

Fut apperçu des deux Dames ensemble,
Et disputé. La vieille l'emporta:
L'amour des cœurs fait ce que bon lui semble;
Le beau garçon à la laide resta.
De ce dessous Argentine enragée,
Jura ses Dieux qu'elle seroit vengée.
Le sexe tient toujours ces sermens-là:
Voici comment l'espiegle travailla.
Dans un bosquet ombreux & solitaire,
Où dut aller la beauté séculaire,
Elle creusa par son art un canal
D'une belle eau se roulant fraîche & claire
Entre des bords de l'éclat du crystal.
A l'un des bouts étoit une statue,
Représentant Naïade demi-nue,
Qui sourioit, & regardoit couler
L'urne d'albâtre entre son bras pressée:
Son autre main sembloit laisser voler
Une devise en ces cinq vers tracée.
« Tendres beautés, accourez à mes eaux:
» Si vous voulez, toujours fraîches & belles,
» Voir vos appas chaque jour plus nouveaux,
» Et n'inspirer que des flammes fidelles,
» Arrosez-vous de mes heureux ruisseaux ».
Croyez, amis, que l'avis étoit traître

Et menſonger ce qu'un avis peut l'être.
Loin d'embellir, ce perfide canal
Eût enlaidi juſqu'à la beauté même.
Sans ſoupçonner le ſanglant ſtratagême,
Nigrine vit l'onde & l'écrit fatal.
Comme la Dame étoit d'étroit génie,
Et qu'être belle étoit ſa grande envie,
Elle ſentit un doux treſſaillement,
Et prétendit s'embellir au moment.
Quand des canards ſentent un temps d'orage,
Vous les voyez dans un ruiſſeau fangeux
Veautrer, plonger leur barboteux plumage,
Et perçant l'air d'un joyeux nazillage,
Leur aîle bat l'eau qui bruit autour d'eux.
Plus tranſportée & non moins imbécille,
Vous euſſiez vu ma galante Sybille
Plonger ſa tête, & puis la replonger,
Et puis encor, & même avec danger
D'aller à fond. Quand (ce ne fut pas vîte),
Quand elle crut s'être embellie aſſez,
Elle gagna ſa grotte à pas preſſés,
Prit un miroir, & s'y vit décrépite,
Spectre ridé, double & triple Alecton.
Oh, quand j'aurois un cœur de fiel, la bile
De Juvénal, & le feu de Milton,

Et ton pinceau, mon cher ami Virgile;
Je ne pourrois néanmoins vous donner
Qu'un tableau froid de la fureur tremblante,
Du regard mort... de la rage meuglante,
Dont vint ſoudain la laide à forcener,
Quand d'une main ſe préſentant la glace,
L'autre tâtoit ſon exécrable face.
Tout ſon palais rugiſſoit de clameurs.
Epouvanté par ſes rauques fureurs,
Son jeune amant déſerta ſa demeure.

Il eſt aiſé de comprendre à cette heure
Quels bons deſſeins ſon cœur navré couvoit
Contre la main dont la vieille ſavoit
Qu'étoit parti le coup irréparable;
Car, par l'effet du charme tout-puiſſant,
Rien n'eût maſqué ce laid ineffaçable.
Voilà pourquoi ce pas fut ſi gliſſant.

Pour empêcher qu'on ne vît Argentine
Dont la beauté déſeſperoit Nigrine,
La triſte Io vous offroit ſon palais.
Refuſiez-la, pour donner dans les rets
Que vous tendoit ſa brillante voiſine,
C'étoit ſe mettre un dragon ſur les bras,
Un diable en coëffe attaché ſur vos pas,
Qui pour vous perdre auroit couru le monde.

Dans la vallée en périls ſi féconde,

Le Bourguignon dormoit profondément,
Quand la Nigrine approcha d'un pas lent:
Rien de si beau n'avoit frappé sa vue;
Aussi son cœur saute en son sein bis-blanc,
Et sa laide ame en trembla toute émue.
D'un œil flétri que le vice alluma,
En palpitant, elle le dévora;
Tant qu'à la fin le héros s'éveilla,
Equarquillant sa paupiere ébahie,
Et confondu s'il le fut de sa vie:
Je penserois même, sauf son honneur,
Qu'il n'étoit pas exempt de quelque peur,
A cet objet qu'il prenoit pour le diable,
Par une erreur, ma foi, bien pardonnable.
Sur un ton cas, le hibou féminin,
Roulant sur lui son vieil œil patelin,
Lui dit: Beau Roi, vous ignorez sans doute
Combien traîtresse & triste est cette route.
En un Château loge près de ces lieux
Une drôlesse: hélas, louez les Cieux
D'avoir permis qu'ici je sois venue
Pour vous sauver des dangers de sa vue!
C'est un beau Sphinx qui d'un air enfantin
Vous amadoue avec son ris malin,
Pour étrangler... la fatale femelle
Dans son Château vous auroit attiré;

Mal eſt, dit-on, le creuſet du courage.
Il faut du ſort mieux digérer les coups.
Faiſant les frais d'un avis ſalutaire,
Un lourd mâtin vous prendra par derriere:
C'eſt un ſot tour, j'en conviens avec vous;
Mais après tout êtes-vous la premiere?
De gens ſenſés j'ai, moi, toujours oui
Qu'on ſe gâtoit à nettoyer autrui,
Et qu'on n'a point, tel bon lot ſoit le nôtre,
Trop de raiſon pour en pourvoir un autre.
Donneurs d'avis repréſentent très-fort
Valet qui met ſon maître dans ſon tort,
Et que l'on chaſſe; & c'eſt fort bon ſalaire
Pour conſeiller, s'il ne fait que déplaire.
Puis votre mal eſt de ceux qu'on guérit.
M'en croirez-vous? J'irois, à votre place,
Sans me vanter, me mettre dans mon lit,
Me baſſiner... mais l'entretien vous laſſe;
Bon ſoir. Il dit & court à ſon bayard,
Saute deſſus, pique des deux & part.
Auquel départ la Veya déſolée
Jura, tira ſa tête échevelée,
Tordit ſes doigts, pouſſa des hurlemens
Dont Sigiſmond ne ſe ſoucia guere;
Mais il ſaura peut-être à ſes dépens
Tout ce que vaut féminine colere.

Laiſſons

Laissons-le ici marcher seul quelque temps :
Ce qu'il devint se verra par la suite.
Mais que devint Clotilde après sa fuite ?
Nous oublions d'ailleurs le Roi des Francs.

Fin du second Chant.

REMARQUE.

(1) J'aurois déja dû remarquer quelques-unes des licences que je prends, comme de supprimer une lettre & de contracter une syllabe, de supprimer ou changer l'hémistiche. Il y a des gens auprès desquels les meilleurs raisons du monde ne me blanchiront point sur ce grief ; mais ceux qui peuvent le pardonner verront sur quel principe je me suis permis ces hardiesses, dans un des dialogues que je joins au Poëme.



CHANT III.

ARGUMENT.

Clovis rencontre un Guerrier satyrique,
Et frotte un peu cette tête caustique ;
Puis il apprend qu'une ingrate beauté
Contre le sexe avoit aigri sa bile.
Le Roi poursuit sa recherche inutile,
De son amour seulement escorté.

CHERCHEZ, dit-on, c'est en cherchant qu'on trouve ;
Et moi je dis, & tout rimeur l'éprouve,
Si vous voulez ne rien trouver, cherchez.
J'aurois voulu dans mes récits hachez
Vous rendre en neuf, sans blesser la décence ;
En singulier, mais sans extravagance,
Ce qui me manque en régularité.
Je n'ai qu'un but ; ce but est de vous plaire ;
Mais un démon, à vos plaisirs contraire,
Comme à ma gloire, avec malignité,
Fait, sous mes yeux qu'il couvre de nuages,
Passer les traits de cent folles images ;

Tableaux vieillis, qu'à vous rendre nouveaux,
Sans grand ſuccès travaillent mes pinceaux.
Mais mon malheur eſt le malheur du monde :
Conſidérez la foule vagabonde
De ces humains qu'on croiroit attachés
A deviner leurs ſentimens cachés,
Pour s'entre-offrir ce qui peut les diſtraire
Du but ſecret où courent leurs déſirs.
Mes yeux en pleurs ne verront que plaiſirs ;
Mon temps m'eſt cher, le quart-d'heure contraire
Va me mener où je n'ai point affaire ;
Ce que je hais il faut que je le ſois ;
Gai ſans plaiſir, par contrainte en colere,
Ma volonté m'eſt toujours étrangere.
L'Européen va duper le Chinois,
L'homme aux longs yeux vient pour vendre à faux poids,
Chaque fripon chicane ſon confrere,
De l'équité chacun ſubit les loix,
Et ne fait rien de ce qu'il comptoit faire :
Voilà, mortels, la vie en abrégé.
L'homme contraint, de ſon but dérangé,
Trouve toujours l'homme qui l'embarraſſe ;
Le flot vous pouſſe ; & de tout temps ma place
Eſt ou fut celle où je n'euſſe ſongé.

O Roi des Francs, telle fut ta disgrace !
Ses yeux, ses pas, & son cœur à l'envi
Cherchoient l'objet à son amour ravi,
Et dans sa quête il va trouver sans cesse
Des incidens fâcheux pour sa tendresse ;
Il se va voir pas-à-pas écarté.
Mais reprenons-le où nous l'avons quitté.

Il vous souvient que par simple éloquence,
Un saint barbon, s'élançant hardiment,
Des deux héros calma la pétulance.
Le Roi partit, laissant son jugement
Le suivre en croupe, ainsi que sa parole.
Ne pensant rien, il rêvoit fortement ;
Et son cheval, pour doubler ce beau rôle,
Marchoit l'œil bas, pensant profondément
Et (pourquoi non ?) peut-être à sa maîtresse.
Par-tout regnoit la muette tristesse,
L'ombre & l'effroi dans ces vastes forêts.

Du son d'un cor le bois soudain résonne ;
Et puis quelqu'un en ces mots secs & nets
D'un ton tout fier s'adresse aux sansonnets:

Vous, que l'amour de son filtre empoisonne,
Vous tous guerriers, des Dames protecteurs,
Venez en foule à mes pieds reconnoître
Que toute femme est un beau monstre traître,
Et que leurs traits sont tous des séducteurs.

Aurele entend, marchant près de son
maître,
Ce défi libre, & pas si faux peut-être.
Tu vas payer ces discours imposteurs,
Dit, fort piqué, ce jeune & brave Aurele :
Et s'attachant aux regards de Clovis,
Il ajouta, si j'en croyois mon zele,
De ce bavard j'irois payer l'avis.
Le jeune Roi l'approuvant en silence,
Devers la voix le couple ardent s'avance.
Comme ils craignoient de perdre le guer-
rier,
Que le taillis déroboit à leur vue,
Le confident se mit à lui crier :
Tête maudite & de sens dépourvue,
Voici quelqu'un qui vient pour redresser
Votre cervelle insolente & légere,
Et vous apprendre à sagement penser,
Ou pour le moins vous apprendre à vous taire.
L'air n'avoit pas reçu ces derniers mots,
Qu'il apperçut l'arrogant adversaire
Dans un endroit tout fait pour deux héros...
Le bois ouvert en une vaste place
De hêtres droits entourée à propos,
Dans ce lieu-là formoit comme un champ
clos.

Terrible & fier comme le Dieu de Thrace ;
Sur un coursier dont l'œil perdroit la trace,
Lance en arrêt, s'élançant avec grace,
Aurele part... Couvre-toi de laurier ;
Brise l'orgueil de ce mauvais guerrier,
Va, beau François, que le sort te seconde ;
A ton bon droit que le succès réponde!
Mais une lance entend-elle raison ?
Pour bien penser tient-on mieux à l'arçon ?
Comme faisant une route opposée,
Pendant la nuit, s'abordent deux vaisseaux ;
Le beaupré rompt ; leur masse divisée
Retentit, tremble, & la proue écrasée
Avec le mât couvre en débris les eaux :
Tels, lance en main, se choquent les rivaux.
Mais le bon droit, c'est son cas ordinaire,
Mal étayé trouva le sort contraire.
Soit qu'il voulût, ce sort, montrer par-là
Qu'il approuvoit le guerrier satyrique,
Ou soit qu'au bras du guerrier qui toula
Ce jour là fut un jour climatérique ;
Aurele tombe ; & Clovis en courroux
Dit au vainqueur... Arrête, & sous mes coups
Viens recevoir la rude récompense
Doublement dûe à ta sotte insolence.

Je vais punir & ta langue & ton bras :
L'un pour avoir mis mon compagnon bas,
Et ton babil pour ſon impertinence.

Mais ce guerrier, d'un naturel railleur,
Brave, & faiſant grand fonds ſur ſa valeur,
D'ailleurs gâté par ſa fraîche victoire,
Lui dit : l'ami, ma foi veux-tu m'en croire,
Tu t'es chargé d'un fort méchant procès ;
J'aurai regret que mon bras te puniſſe :
Tu dois pourtant juger par mes ſuccès
Qu'il n'eſt pas mol, & que j'ai la juſtice ;
Pour ton repos, laiſſe ma langue en paix.

Pour repouſſer ces ironiques traits,
Si du Roi franc la replique fut ſourde,
Du moins fut-elle intelligible & lourde.
En roidiſſant cette nerveuſe main,
Dont le courroux redoubloit la puiſſance,
D'où pend la mort dans un glaive aſſaſſin,
Il l'abbattit ſur le guerrier hautain,
Lequel, allant venant comme balance,
Se crut choqué d'une roche d'airain.

Les bras ouverts, mon cavalier ſuperbe
Perd l'équilibre, & tombe enfin ſur l'herbe.
Le Prince en feu pour l'y coller deſcend,
Lorſque d'Aurele un ſoupir languiſſant
Fait détourner & ſes pas & ſa rage:

Des sens alors il reprenoit l'usage.
Le Prince y court, le leve, & l'embrassant
Lui dit: ami, viens venger ton outrage;
Frappe, punis; ton ennemi t'attend.
Cet ennemi pour lors en fit autant
Que de Melun * le Duc venoit de faire;
Il crioit ouf, entr'ouvrant la visiere.
Le confident, qui n'étoit pas cruel,
Désapprouva le jugement mortel:
Ce qu'il voulut fut que le téméraire
Désavouât son incivil cartel.
L'autre, en Anglois fier contre l'infortune,
Lui dit; tu n'as que mes jours dans tes mains:
Perdre ce bien n'est pas ce que je crains:
Tu me romprois cent têtes au lieu d'une,
Sans m'arracher un mot de désaveu:
Tu sentirois que j'ai de la justice
La fermeté, non l'orgueil du caprice,
Si tu pouvois sans fiel m'entendre un peu.
Curiosité, gouvernail de cervelle,
Guidoit le Prince, & dirigeoit Aurele
Piqué du ton du guerrier entêté
Qui parle ainsi, se voyant écouté.
Je suis, Seigneurs, né dans les forêts sombres
D'un dur climat, humide & couvert d'ombres,

* Aurele.

Que vont bornant deux fleuves dont l'un naît
Des monts touffus de la noire forêt ;
Et prend ſon nom du nombre des rivieres
Dont il reçoit les ondes tributaires.
C'eſt ſur ſes bords que d'un hymen furtif
Je fus le fruit douteux & peu tardif.
Au ſexe faux ſi je dois ma naiſſance,
Je ne lui dois que la ſimple exiſtence.
Hors de ſon ſein ma mere me jeta ;
Un animal de ſon pis m'allaita.
Mais mon malheur trouva ſa récompenſe
Dans l'appui ſûr du cœur qui me reſta.
Ingrate épouſe, & marâtre cruelle,
Comme étrangers ma mere nous quitta :
Mais j'eus un pere & fus heureux ſans elle.
Quel homme auſſi ! Des Cieux quel beau pré-
ſent !

On n'a jamais mieux penſé que mon pere ;
Il éclipſoit l'eſprit le plus prudent :
Fils du bon ſens, la raiſon fut ſa mere.
Lorſqu'il eut pris la route de la terre,
Où tout s'en va qu'il ſe vit deſcendant ;
Dans les apprêts de l'éternel voyage,
Il m'appela, me fit ſeoir, demandant
Un grand ſilence, &, du ton du grand âge,
De ſon chevet il me tint ce langage.

O mon enfant, je quitte l'Univers;
Séjour de fous que regrette le ſage,
Où je te laiſſe à cent périls divers.
Il en eſt un, ſur tout malheur à craindre;
Faux pas du monde, univerſel travers,
Que je ne puis trop vivement te peindre;
Ecueil charmant des plus ſages avis.
Retiens tes yeux: détourne-les, mon fils,
De ce bétail que l'on appelle femmes:
De leurs traits coule un poiſon dans les ames,
Par qui, rendus plats & doucereux ſots,
Nous oublions que notre tête penſe,
Pour nous laiſſer mener, comme ours qui danſe,
En lourde bête ayant boucle aux nazeaux,
Au clin altier de deux yeux qui ſont beaux;
Et le prix ſût de cette obéiſſance
Eſt un ſanglant, quoique juſte mépris.
Doute de tout, non de cela, mon fils:
Adieu... De fait il meurt à ces paroles;
Paroles d'or, que de ſornettes folles
Traita mon cœur à l'aſpect d'Ariſbé,
Que j'oubliai près de cette traîtreſſe.
Las! je ne ſuis un héros en ſageſſe:
Or à ſes yeux un ſage fût tombé.
Car d'inconſtance & de malice enſemble,

De fausseté, de profonde noirceur,
De tous défauts enfin formez un cœur,
Et le couvrez d'un dehors qui rassemble
Quinze ou vingt fois plus d'appas, de douceur
Que le laid fond ne receloit d'horreur;
Et d'Arisbé vous aurez peint l'image.
Imaginez l'ensorcelant visage
Du crime même, & du crime avéré,
Mais fait pour être à la rage adoré,
Fait pour paroître, en dépit de l'outrage,
Le bien suprême au cœur désespéré:
J'en dis beaucoup, il en est davantage.
Rose qu'on voit déployer son feuillage
Au souffle pur d'un zéphir caressant,
Peint mal encor le beau rouge innocent
Qui colora ce comédien visage.
Quand Arisbé reçut mon tendre hommage,
Mon amour crut attiédir la froideur,
Vaincre l'effroi du plus novice cœur:
Et j'étois bien moi trentieme en erreur;
Car, ou son ame un peu trop généreuse
Crut devoir rendre à tous ceux qui prenoient
Feu dans ses yeux, tout l'amour qu'ils donnoient,
Et c'étoit-là pour avoir cour nombreuse;
Ou bien voulant s'attacher en effet,

Mais à l'épreuve & d'après un choix fait,
Elle eut un cœur d'une telle étendue,
Qu'il eût passé les hommes en revue
Jusqu'au dernier, sans rencontrer son fait.
J'étois heureux, moi, car je croyois l'être,
Moi dupe & fier, sot, mais sans le connoître.
Mais mon bonheur fut court : ma tendre
Dame,
Sûre du joug où m'attachoient ses yeux,
L'appesantit & démasqua son ame.
Le soir chéri, le matin ennuyeux,
Je me voyois souvent mis en balance
Avec un rien, un collier, un oiseau,
Un chien charmant, objet d'amour nouveau,
Qui contraignoit mon amour au silence.
J'étois puni du temps s'il déplaisoit,
Banni, boudé si quelqu'un lui pesoit,
Moins qu'un ruban prisé s'il amusoit,
Et très-épris. Je dormois dans l'ivresse
Où d'un mot tendre on méconnoît le prix,
Où, mis au ciel par l'œil d'une traîtresse,
On passe tout pour l'espoir d'un souris.
Se croire aimé, bêtise hélas si chere,
A des travers rend l'œil si peu sévère,
Si la beauté dont on se croit chéri
A des défauts : d'ailleurs j'étois péri

D'un doux limon. Mais enfin ma paupiere
Sous ſon bandeau crut ſentir la lumiere.
Un Rotharis, devenu mon rival,
Montra ſes feux ſans beaucoup de myſtere,
Gêna les miens : bien pis, l'original
Avoit un air, une gaieté légere,
Qui, ſelon moi, lui convenoit très-mal.
À ſes plaiſirs j'étois donc peu fatal.
Sa belle humeur me l'ôta. Né ſincere,
J'allai trouver Ariſbé bruſquement,
Et du ton ſec d'une ame naturelle
Je m'expliquai par ce court compliment :
Un rival gai me choque la prunelle ;
Un autre amant vous nuit ſi vous m'aimez :
Ma main lui va défendre votre porte,
En ce deſſein ſi vous me confirmez ;
Mon pied la fuit, ſi vous me déſarmez :
Pour quel ſujet voulez-vous que je ſorte ?
En compoſant ſes dociles attraits,
Avec deux yeux à brouiller les plus nets,
Elle me dit : ſeul plaiſir de ma vie,
C'eſt donc de moi dont ton cœur ſe défie,
Quand ce rival ennuyeux à jamais,
Cruel amant, plus que toi je le hais.
Ah, s'il me voit, écoute ma défenſe.
Il faut ici vous inſtruire, je penſe,

Qu'en nos cantons fut un fameux brigand ;
Coquin sans crime & voleur par justice.
Ce meurtrier, sophiste extravagant,
Qui professoit son vilain art en grand,
De raisonner eut l'étrange caprice.
Il disoit donc : qui me connoît me hait :
Et tel qui craint de me nuire, au moins fait
De son pouvoir des vœux pour mon supplice ;
Si je vois clair, c'est malgré bien des gens.
Or il est sûr par les loix du bon sens
Qu'il m'est permis, puisqu'il faut se défendre,
D'ôter le jour quand on veut me le prendre.
Qui peut tourner sur la gorge d'autrui
Le fer qu'il croit qu'autrui leve sur lui,
S'il n'est un sot, le fait ; quand donc je pille
Qui me voudroit voir pendu trente fois,
La grandeur d'ame en mon procédé brille,
Ces vols sensés sont au moins des exploits.
Ainsi plaidoit sa cause sanguinaire
Ce fier larron point tant imaginaire
Qu'il vous paroît, encor que je ne sois
Qu'à la moitié de ce neuf caractere.
Mêlant la force à de foibles raisons,
Passablement il rimoit des chansons ;
Musicien, bel esprit, homme rare,
Fait pour avoir place entre les grands noms :

Le mal étoit que brave, mais barbare,
Syllogiſant & combinant des ſons,
Du droit des gens il tenoit un principe
Comme pas plus ſacré que des chanſons;
Il le peſoit au fléau de Chryſippe.
De cette humeur, & ſur le droit ſur-tout
D'un corps de fer muré d'airain par-tout,
Il dépouilloit, maſſacroit à ſa tête,
Et ſoi diſant un héros fort honnête.
Pour arme il eut d'une main un filet,
De l'autre il tint une fourche inhumaine.
Tels ſe battoient les braves de l'arêne.
En ſe battant le félon y brilloit;
Droit ſur la nuque il jetoit ſon lacet,
Vous rendoit ſec, ou vous enfourchoit net.
Ceci conçu, de ma bonne maîtreſſe
Voici quel fut le diſcours impoſteur.
Gontrand mon frere, avec trop de jeuneſſe,
Ayant bravé ſa terrible valeur,
Eſt mort des mains du cruel Rétiaire
(C'étoit le nom du ſcrupuleux ſicaire).
L'œil de mon pere eſt tiede encor des pleurs
Qu'en fit couler cette affreuſe aventure.
Ton concurrent a connu ſes douleurs,
Et s'eſt offert à calmer ſa bleſſure,
En la vengeant : remede des malheurs

Qui n'en ont point, impuissant & l'unique,
Rotharis donc doit percer l'assassin,
Et de sa mort, par promesse authentique,
Le prix peu libre est le don de ma main.
Chere & souvent cruelle dépendance !
A des parens tous nos voeux sont soumis :
Je suis forcée à souffrir sa présence ;
Peut être, hélas, souffrirai-je encor pis!
Je te cachois un sort dont je pâlis :
J'ai craint tes pleurs, ingrat ; & tu m'offense!
Et ce discours de pleurs ne manqua pas.
Et moi, grand niais, quels yeux j'ouvris hélas !
Souris de grands, larmes d'un beau visage,
Sont pour nos cœurs de bien sûrs hameçons.
En tons soumis changeant mon fier langage,
Plus plein d'amour qu'il n'étoit de soupçons,
Mon cœur vola sur ma bouche brûlante ;
Et je m'écrie : O d'un perfide sang
Prix excessif, ma belle & seule amante,
Si l'on t'obtient pour punir un brigand,
Tends-moi la main, je cours venger Gontrand.
A ce discours l'hypocrite syrene
De ses transports sembla maîtresse à peine.
Elle rougit ; dans ses beaux yeux brillans

D'un cœur ravi je vis les pleurs roulans:
Elle me dit : qu'il a pour moi de charmes,
Ce vif transport qui fait couler mes larmes!
Mais, cher Sunnon, mais pourrai-je souffrir
L'effroi du sort où je te vois courir!
Je te connois: & j'eusse à ton courage,
Sans mon amour, proposé cet exploit;
Car teint du sang du meurtrier sauvage,
Pour mon époux mon pere te reçoit:
Mais un danger qu'œil d'amante envisage
N'est plus péril, c'est la mort qu'elle voit.
Si cependant par l'amour emportée,
Si ta valeur ne peut être arrêtée,
En t'exposant souviens-toi que ce cœur
Avec ton sang tient en dépôt ma vie,
Et vis du moins si tu n'es pas vainqueur.
Rendu de feu par le discours flatteur,
J'eusse affronté les monstres d'Hyrcanie,
Et des tyrans de l'opulente Asie
Moins que mon sort estimé la splendeur.
J'allai chercher l'homme de bien voleur.
Je l'attaquai, je vainquis; mon absence
Fut de deux mois. Je revins: l'espérance
Jamais ne mit plus de paix dans mon cœur.
Voilà pourtant qu'un mien ami m'aborde,
Par m'assurer dès son cruel exorde

Que Rotharis épouſoit Ariſbé.
Percez ici de cette ame exécrable
Les noirs détours, l'abyme impénétrable:
Sous un brigand ſon cher frere tombé
N'avoit été qu'un prétexte terrible,
Pour me pouſſer, loin de ſes yeux gênés,
A rechercher une mort infaillible;
Et tels étoient ſes projets combinés:
Par le brigand d'une force invincible
Ou bien mes jours devoient être bornés,
Et ſon amour n'éprouvoit plus d'obſtacle
(Car ce rival, à ſon dire, abhorré,
Traître comme elle, en étoit adoré);
Ou ſi vainqueur j'échappois par miracle,
De ce rival hardie épouſe alors,
(Elle comptoit ſur une longue abſence)
Elle auroit pu rire de mes tranſports.
Avec raiſon redoutant ma préſence,
De loin ſans doute elle vit ma vengeance.
De ſon menſonge adroit & délicat,
Voilà quel fut le motif ſcélérat.

Vous concevez avec quel feu de rage
Mon cœur reçut l'avis déſeſpérant
Des ſourds apprêts d'un ſi cruel mariage.
D'abord plongé dans un muet néant,
J'en fus tiré par la fureur jalouſe.

A ma perfide hors des gonds je courus.
J'ai donc vaincu pour qu'un lâche t'épouse,
Lui dis-je, ô monstre aux attraits ingénus,
Ame d'enfer ! Mais mon unique amante
Sans s'effrayer s'écrie... Ecoute-moi,
Je ne crains rien... barbare, calme-toi,
Connois enfin si je suis innocente !
Je restai propre à très-bien écouter,
A ce ton sûr de constance imprévue
Privé de voix, de mouvement, de vue.
Elle se mit alors à me conter
Une chronique en ces termes conçue :
J'avois pensé que du brigand vainqueur
Tu te pouvois croire sûr de mon pere.
Mais le dessein de venger son malheur
Sans son avis a causé sa colere :
Il m'a juré qu'épouser Rothatis
De mes complots seroit le rude prix.
J'en ai tremblé ; mais c'eût été peu faire ;
J'ai fait venir ce concurrent heureux,
A ses regards j'ai découvert nos feux ;
J'ai fait sentir à son cœur né sensible,
Que par un nœud, source de mes malheurs,
Il n'obtiendroit que le plaisir horrible
De déchirer les deux plus tendres cœurs,
De condamner ce qu'il aimoit aux pleurs ;

Si ce plaisir lui sembloit légitime,
Qu'il m'apprît donc ce que c'étoit qu'un
crime.
Que te dirai-je !... ébranlé, convaincu,
Il n'est pas dur, j'en ai tout obtenu.
Mon pere est bon, mais entier, absolu:
Ton rival même, à ton amour propice,
N'eût point vaincu son paternel caprice.
J'ai donc gagné sur ce rival soumis
Qu'il se feindroit de moi toujours épris,
Qu'il presseroit enfin notre hyménée;
Mais qu'au dehors, me prêtant, non donnée,
Pour te la rendre il recevroit ma main.
Il a goûté cet étrange dessein.
De nos cantons tu sais quel est l'usage.
Le soir du jour où l'hymen nous engage,
Dans le réduit à l'amour consacré,
Réduit paisible & toujours retiré,
Secrettement l'épouse d'abord monte,
Tandis qu'aux ris tout convive est livré;
L'époux ensuite auprès d'elle arrivé
Fait doucement une retraite prompte,
Puis chacun sort. J'ai donc déterminé
Que ton rival te céderoit sa place.
Dans l'instant cher à l'amour destiné,
Il sortira: tu dois suivre sa trace;

Et dans mes bras au lieu de lui reçu ;
Le lendemain à mon pere déçu.
Offrir l'amant qu'avoit choisi sa fille,
Sans nul remede intrus dans sa famille.
Je sais quels cris, quel courroux, quels discours,
Ce trait hardi sur moi va faire fondre :
Par cette voix foudroyante toujours,
Par la pudeur je me verrai confondre.
Aux ris mordans que pourrai-je répondre ?
Pour un barbare à mes jours si fatal,
Dieux, qu'ai-je fait ! J'ai conduit un rival,
A te céder bien plus que sa maîtresse,
En s'exposant au mépris général.
Cruel ! ... jamais la plus vive tendresse
Ne se prouva par un projet égal ;
Et quand pour toi j'ai tenté l'incroyable
Avec succès, peut-être encor tu crois
Que je t'ourdis une grossiere fable.
Jamais pour moi te trouvai-je équitable ?
Mais sois ton Juge, & par tes seuls yeux vois.
Dans un tel cas un rival est croyable :
Eh bien, qu'il parle, & que sa libre voix
Me justifie & t'écrase à la fois.
Si d'un cadavre assemblant la poussiere
Quelqu'un rouvroit son errante paupiere,

Quelqu'un verroit un étourdissement
Peut-être égal à mon étonnement.
J'avois encor dans le choc de la crise
Mes sens liés des nœuds de la surprise,
Quand mon rival survint subitement.
A me tromper sa langue étoit apprise:
Il confirma le mensonge inoui;
Et moi, d'amour, de joie évanoui,
Je le pressai d'avancer la journée
Où son hymen combleroit mon bonheur;
Le scélérat promit tout de grand cœur.
Le jour choisi pour ce traître hyménée
Parut enfin. J'étois, dans mon espoir,
Un objet rare, un vrai spectacle à voir.
De mon rival j'embellissois la fête;
D'un œil ami mon œil le regardoit:
Ainsi que lui j'avois fleuri ma tête,
Et plus qu'à lui le soir lent me tardoit.
Bref, dans sa chambre Arisbé retirée
Le fit sortir; bientôt je le suivis.
J'allai chercher, suivant de sûrs avis,
Du doux réduit la très-obscure entrée.
D'un escalier où d'en-haut le bonheur
Me tend la main, me sourit & m'appelle,
Chaque degré fait palpiter mon cœur.
Il y fait noir; mais que la nuit est belle!

Que de plaisirs j'attends de sa noirceur !
D'un pas discret je monte, & l'on murmure.
Ce son m'enchante, il me paroît flatteur.
J'ouvre les bras, j'alonge ma figure...
Soudain à plomb sur mon tendre minois,
Brisé du coup, tombent cinq larges doigts
Me détachant la plus seche mornifle...
La mieux placée... un chef-d'œuvre en soufflet.
Ma chaude oreille est assourdie & siffle,
Tout étincelle & tourne ; à parler net,
Je crus du coup n'avoir plus de visage.
Mais sur le ventre un lourd pied me foulant,
Me fit sentir un nez à mon usage ;
Car sur ce nez, qui le long de l'étage
Descend par bonds, je tombois en roulant.
On rit, on crie, & moi-même meuglant
J'attire un monde à contempler ma chute.
Mon fier rival, riant tout bas, m'impute
Tout haut d'avoir violé le respect
Porté chez nous au lit nuptial, crime
Toujours puni d'un exil légitime.
Accusateur onc ne fut moins suspect (1).
On me saisit, aux Juges on me traîne,
On me condamne, & l'exil est ma peine.

C'est par la honte & l'horreur de ce tour

Qu'on m'a payé du plus sincere amour :
Et vous voulez qu'une langue me reste,
Sans qu'à la terre elle aille publier
Que des enfers ouverts pour nous châtier
La femme est bien la plus maudite peste !
Car voyez-les, la bonté, la candeur,
Et des vertus la reine favorite,
La prévenante & timide douceur
Parent l'éclat de leur tête hypocrite :
Cultivez-les ; la phantasque hauteur,
La nonçhalance à morgue impérieuse,
L'amour des riens, la sottise ennuyeuse,
Sont le revers du masque séducteur.
Sources de Styx pour qui s'y désaltere,
La mort y roule en un canal flatteur :
Arbres ornant le jardin de la terre,
Mais ne portant que fruit de Manchinel,
A leurs beaux bras il semble que le Ciel
Ait attaché la pomme de la joie :
L'ardent desir la voit, en fait sa proie,
Mais à la bouche elle devient du fiel...

Jaseur amer, que je suis las d'entendre,
Paix, dit Clovis, & retenez de moi
Que dans un piége on peut se laisser prendre ;
Mais qu'en ce cas, sans en parler qu'à soi,
Le sage en rit, l'habile homme en profite,

L'imprudent

L'imprudent cause, & le sot s'en irrite.
D'ailleurs, mon cher, de vos dards mal-adroits,
En les lançant, vous vous piquez les doigts :
Votre couroux, ainsi que votre histoire,
Prouvent qu'on peut vous berner proprement,
Sans posséder un fond d'ame bien noire.
D'un sexe adroit votre fiel indécent,
Dans nul esprit, ne tachera la gloire.
Vous me semblez traité très-justement.
J'excuse, moi, votre belle volage :
Que n'aviez-vous un cerveau plus subtil ?
D'un bras fripon quoiqu'un sot soit l'outil (2),
Sans le flétrir il sert au but du sage.
Ainsi Clovis laissa l'homme fêlé,
Admonesté non moins bien qu'étrillé.
A quelques pas de ce guerrier bizarre,
Il fut aux bords d'une verdâtre mare,
Du fond tourbeux de laquelle sortoit
Un peuplier droit & de hauteur rare :
Là le héros, les bras pendans, restoit ;
Le front pensif, l'œil bas, il méditoit ;
Puis il ouvrit sa noble bouche, ensuite
Il ne dit rien ; puis il l'ouvrit encor,
Puis enfin dit, frappant son casque d'or :
Ami, tu vois l'effet de ma poursuite :
C'est dans ce bois qu'est caché mon bonheur ;

Par-tout j'y vois tout ce qui m'importune,
Et nulle part ce que cherche mon cœur.
Ici pourtant, puisqu'approche la brune,
Je veux passer la nuit dessous la lune.
Un sentiment (qu'il ne soit pas trompeur !)
Me dit tout bas, me répete sans cesse,
Reste en ces lieux, ils couvrent ta Princesse.
Pour la trouver j'imagine un moyen :
Va d'un côté, je vais courir du mien ;
Toute la nuit que ces sombres allées
Séparément soient par nos pas foulées.
Mais, au plus tard, le jour à peine ouvert,
Heureux ou non, reviens à ce lac verd :
Tu m'y verras, &, si j'ose m'en croire,
Tu m'y verras au comble de mes vœux.

Le tendre ami du Monarque amoureux,
Ce favori qui n'aime que sa gloire
Et sa personne, à voix basse, interdit
Et rougissant, Aurele répondit :
Est-ce mon Roi qui parle de la sorte ?
Est-ce bien moi que votre voix exhorte
A vous laisser errer en ces momens,
Par les périls de ce bois vaste & sombre,
Séjour suspect des crimes & de l'ombre ?
Me deviez-vous ces cruels sentimens ?
Vous l'avez cru ! Quoi, vous, sûr de mon zele,

Vous avez pu, Seigneur, penser qu'Aurele,
Toujours charmé, toujours prêt d'obéir,
Par son respect se laisseroit trahir !
Non je n'ai point la froide complaisance
Qui ne peut voir un ami dans un Roi.
Si pour venger votre auguste puissance
Il faut mon sang, ce sang n'est point à moi;
Dites qu'il coule; & dans nul cœur peut-être
Vous ne verrez plus fortement gravé,
Que tous ses voeux sont dépendans d'un maître :
Mais ce sujet jusqu'à vous élevé
A droit, dans vous, de ne voir que vous-même.
Et l'ordre, ô Ciel, qui vient de m'affliger,
Le donnez-vous à l'ami qui vous aime?
Si, comme Roi, Clovis veut exiger
Ce gage dur de mon obéissance,
Il peut me fuir : mais qu'au moins mon Roi pense
Que loin de lui le bruit le plus léger,
Un cri subit, & même le silence,
Tout va m'offrir un horrible danger
Pour les jours chers de cette noble vie,
Que de mes jours je voudrois prolonger.
Par cette main royale, mais chérie,
Par cette main que ma bouche attendrie

Ose baiser... Il pleuroit à ces mots.
Le Roi sentit qu'il est de plus doux charmes
Que ceux du trône, en recevant ces larmes.
Ouvrant ses bras, le Monarque héros
Y serre Aurele, & lui répond : ton maître
Auprès de toi ne sait point le paroître :
Mais, mon ami, bannis ce tendre effroi :
De la terreur qui te trouble pour moi
Comment ton ame a-t-elle été frappée ?
Ne vois-tu pas que je porte une épée ?
Faire à sa tête est attribut de Roi :
Et franchement c'est un doux privilége ;
Si ce pouvoir de ne croire que soi
Peut nuire & nuit, le cœur dit que ne l'ai-je !
D'Aurele donc Clovis se sépara,
Se flattant fort d'être heureux dans sa course.
Toute la nuit pourtant il s'égara,
Sans être heureux ; &, le long d'une source,
Si le matin enfin il rencontra
Un bel objet, qui des pieds à la tête
Par son aspect remua tous ses sens,
Sa douce erreur lui dura peu de temps.
Au lieu qu'Aurele à vingt pas & deux cents
Se crut tombé sur l'objet de sa quête.
Car en marchant, toujours l'œil aux aguets,
Voilà que sort du pied d'un chêne épais

Une voix douce, amoureuse & plaintive.
On n'eut jamais une oreille attentive,
Ou ce fut lui. Son cœur serré battoit,
Et d'espérance & de l'ardente envie
D'approfondir d'où ce soupir sortoit.
Il fit un pas... toujours plus attendrie,
La voix gémit pendant qu'il écoutoit.
Le pied tendu, captivant son haleine,
Il se couloit derriere le grand chêne.
De son cheval il étoit descendu,
Voulant causer moins de crainte à la Reine;
Car sur ses yeux il auroit répondu
Que c'étoit elle, & malgré l'apparence
C'étoit deux yeux qu'il eût pourtant perdu.
Vous me direz: il faut en conséquence
Que dans ces bois Clotilde ne fût pas;
Depuis le temps qu'on marche sur ses pas,
Il ne se peut qu'on ne l'eût rencontrée.
Et néanmoins je vous jure, Lecteur,
Que dans ce bois elle étoit demeurée,
Perdue, errante, en proie à la terreur,
Au besoin pâle, au désespoir rongeur.
Aurele même alors l'eût déterrée,
S'il eût poussé quelques pas plus avant.
Mais écarté par cette voix plaintive,
Comme je viens de conter ci-devant,

Il la perdit. Je vous dirai bientôt
Quel fut l'objet qui fit tromper Aurele :
Mais de Clotilde il faut parler plustôt ;
Depuis long-temps vous ne savez rien d'elle.

Fin du Chant troisieme.

REMARQUES.

(1) Le vieux mot *onc*, vu le style du récit, est déplacé. Mais pourquoi *onc* est-il un vieux mot ? Pourquoi, quand nous pouvons avoir *onc & jamais*, nous en tenons-nous au seul *jamais* ? C'est un mot si précieux, qu'un monosyllable ! On rit de mes plaintes ; mais par quel caprice de mode fatal à la langue, voit-on éclore une famille de termes petits-maîtres, vuides de sens, qui font perdre le naturel à l'expression, tandis que des mots vraiment utiles vieillissent & meurent ? Qui oseroit actuellement dans un morceau noble se servir du mot *huis* ? Je vais pourtant citer un passage de Milton, qu'il me semble impossible de versifier sans ce mot vieilli, infiniment plus convenable dans l'endroit que tout autre synonyme, porte, barriere, battans. Satan, *Parad. perd. liv.* 2, arrive aux barrieres de l'enfer, & là

Il apperçoit enfin les remparts de l'abysme,
Ces murs si hauts, l'appui du cachot allumé,

Et le trois fois triple huis de neufs massifs formé.
L'un sur l'autre étendus, trois sont d'un airain stable,
Trois de fer, trois d'un roc de diamant durable,
Porte que palissade un feu qui roule autour,
Ne consume jamais, &c.

Le *trois fois triple huis* est l'unique terme qui puisse rendre dans nos vers l'idée de Milton. Le voilà donc démontré au moins une seule fois nécessaire. Eh bien, dégageons-le de la poudre qui le couvre. Que nos livres du jour ne le rebutent plus, qu'il revive. Ce que je dis pour deux mots tombe sur mille autres, dont le seul style naïf ose se servir, & qui peuvent, si l'on veut, convenir à tous les styles. Quelle riche langue on peut faire de celle de Montagne & de celle de Rollin! Je voudrois que les néologues, & ce n'est point un grand mal pour ces Auteurs dont les mots font l'esprit, je voudrois, dis-je, qu'ils ne sortissent point de chez nous pour nous enrichir, qu'ils alliassent la vieille langue à la nouvelle. Pourquoi se fatiguer a inventer des mots, tandis que Rabelais existe, & qu'il a fait Lafontaine?

(2) C'est l'Auteur d'Hudibras qui le dit. Selon lui, on eût pris son héros

Pour l'outil des fripons, un sot.

Hudib. Chant premier.



CHANT IV.

ARGUMENT.

Clotilde pleure : un vieillard ſecourable
Lui vient offrir & ſa grotte & ſa table,
Seche ſes yeux, rend la paix à ſon cœur.
Aurele empêche un Chevalier aimable
De ſe punir d'une flamme coupable ;
Puis il apprend ſon amoureux malheur.

FROIDE terreur, aux cheveux hériſſés,
Spectre au front pâle & que l'horreur ſillonne,
Dont tout nerf tremble & tout muſcle friſſonne,
Qui n'as pour voix que des cris oppreſſés ;
Et toi, douleur, tantôt de pleurs trempée,
Traînant ta voix de cris entrecoupée,
Tantôt l'œil ſec & le palais fermé ;
Frappez mon cœur : à mon œil alarmé

Rendez préſens vos fantômes funebres :
Qu'enveloppé de vos triſtes ténebres,
Et plein de vous, dans mes fideles chants
Parle la peur, reſpirent les tourmens
Sous qui plioit Clotilde déſolée !

Dans ce deſert où le Prince incertain
Toute la nuit ſuivit ſa trace en vain,
Dans ce deſert, vagabonde, accablée,
Cherchant toujours la plus profonde allée,
Par-tout croyant marcher ſur le trépas,
Voulant ſortir, revenant ſur ſes pas,
Elle s'étoit ſans reſſource égarée.

D'un frais brouillard cependant entourée,
La calme nuit, qui traîne après ſon char
L'adroit larcin, volant la main garnie
De fauſſes clefs, de bourſe & d'un poignard,
Les ſpectres blancs, l'agitée inſomnie,
Sur la Princeſſe & le bois s'étendit.
A ſon horreur ſa noirceur fut unie.
Du triſte oiſeau le laid chant s'entendit.
Bientôt, laiſſant leurs ſanglantes tanieres,
Loups affamés & fauves carnacieres
Attriſtent l'air de leurs longs hurlemens ;
Le léſard court, & ſes vertes écailles
Font murmurer la feuille des broſſailles ;
Tout animal chanteur d'enterremens,

Plaintive orfraie, & chouette hideuſe,
Secoue, étend ſa plume ténébreuſe;
Et l'on entend ce murmure confus
D'un ſourd ſilence & de leurs cris aigus.
En ces momens d'une horrible épouvante,
Que devins-tu, jeune & timide amante?
O terre... ô Ciel... où vais-je? Affreux trépas,
Ce pas errant me met-il dans tes bras,
S'écrioit-elle? En quel profond repaire
Un Roi parjure a marqué mon tombeau!
Je traîne un corps froid, laſſé, trempé d'eau,
Que l'effroi briſe... ainſi qu'un foible oiſeau,
Que du vautour l'ongle déchire & ſerre (1),
La peur m'écraſe... & pourquoi? Mort amere,
Ne m'es-tu pas un ſecours néceſſaire?
Ah, frappe-moi! Mais je ne puis te voir.
Quel calme regne, & quelles voix funebres,
Se répondant, percent dans ces ténebres!
Trône promis à mon crédule eſpoir,
Siége brillant, eſt-ce donc là ta pompe?
Jeune innocence, ainſi l'amour te trompe!
Il n'eſt donc plus de loix chez les humains!
Pour me ſouſtraire à de barbares mains,
Aux yeux ouverts d'une cohorte avide

De perdre un sang craint par un parricide,
Sur les sermens, sur les plus saints des droits,
Au Roi des Francs ma crainte se confie;
Et sans pitié, sans pudeur à la fois,
Foulant aux pieds ces sermens qu'il renie,
Cette parole, unique frein des Rois,
Lien sacré qui leur tient lieu des loix,
Il m'abandonne... & d'un oncle sauvage,
Mais moins barbare, il efface la rage!
Avant les miens, fût-il de vrais malheurs!
Mais, coeur aveugle, & fait pour tes douleurs,
Cet abandon peut-il bien te surprendre?
Il étoit homme... & devois-tu t'attendre
Qu'un homme fût sincere & généreux?
Avois-tu vu des mortels vertueux?
Non: tu voyois la fureur couronnée
Que la bassesse encensoit prosternée.
Tout homme, hélas, se montroit criminel;
Et j'ai pu croire humain le plus cruel!
Celui-là seul a vaincu mes alarmes
Qui fait couler mes plus ameres larmes!
Dieu qui m'entends, que tu me fais sentir
Que tout nous trompe, excepté ta parole!
L'honneur du sceptre est un appui frivole;
Il m'a trompé... Dieu seul ne peut trahir,
Dit, à ces mots, une voix souterreine

Dont tressaillit & recula la Reine :
Dieu vous secourt : O Reine, attendez-moi ;
Je cours à vous ; dissipez votre effroi.
C'étoit bien dit ; mais la peur n'est docile,
Et le secours rend souvent moins tranquille.
La Reine donc tant soit peu plus trembloit,
Lorsque Montan (c'étoit lui qui parloit)
Tenant en main un livre & sa lanterne,
Vient & l'emmene au fond de sa caverne.
Au pied d'un tertre, auprès d'un clair ruisseau,
(Sur ces deux points toute grotte se fonde)
Un antre fut, que l'immortel flambeau
Privoit du don de sa clarté féconde.
Un seul fanal dans la grotte profonde
Jetoit un jour vacillant & malin,
Tel qu'est celui que d'un œil incertain (1)
Voit dans un bois sur qui brille la lune
Un voyageur qui marche sur la brune.
L'eau se filtrant parmi des lits pierreux
A changé d'être, & , solide comme eux,
Pend de la voûte en torses stalactites,
Sparc régulier, bizarres stélegmites :
Pauvre manoir !... mais bien aimé du Ciel.
La pâle Reine y suit le vieux mortel.
Depuis un jour cette Reine en alarmes

N'avoit goûté que l'amer pain des larmes,
Pain, je le sais, assez mal nourrissant.
Le vieillard donc n'eut de soin plus pressant
Que de dresser, avant tout, une table,
Dont propreté fit les simples apprêts;
Médiocrité servit les humbles mets
Que le besoin, qui rend tout agréable,
Assaisonna de son sel délectable.
Ou, pour le dire en termes moins choisis,
Sur une table à trois pieds, peu solide,
De la laitue & quelques cerçifis
Par le vieillard furent au sel servis:
La boisson fut une eau saine & limpide
Qu'abondamment on versa dans le buis:
On ne manqua, pour dessert & pour fruits,
Ni d'humble fraise ou de framboise acide.
Figurez-vous le repas de Baucis:
Pauvre festin; mais grand cœur, bon visage,
Pur entretien, joie innocente & sage.

Après souper on parla. Le vieillard
Dit le premier: ce n'est point le hazard
Qui dans ces lieux m'a conduit, ô Princesse.
Celui dont l'œil veille sur nous sans cesse
M'a dit: ô toi, qui crois que secourir
Les malheureux est l'emploi du noble être;
Va vers la Vauge... on t'y fera connoître

Les lieux d'un bois que tu dois parcourir ;
Tu tariras & du sang & des larmes ;
Et si l'on veut t'exposer ses alarmes,
Je te rendrai capable d'en guérir.
Parlez-moi donc, ô vous dont la prunelle
Montre en ses pleurs un cœur plus flétri qu'elle.

Pour certains fronts on n'a point de secrets,
Et le vieillard portoit de ces bons traits
La clef des cœurs ; & puis la douleur cause.
Ainsi Clotilde, après petite pause,
Dit : O vieillard, connoissez mes chagrins,
Et soyez sûr qu'au Ciel vous savez plaire,
Si leur remede est mis entre vos mains :
Je n'attends plus de secours des humains.

Le triste jour où s'ouvrit ma carriere
Du Tout-puissant eut un regard sévere.
Fille de Rois, sous le voile des pleurs
Mes yeux n'ont vu que crimes & malheurs :
J'ai vu la main qui devoit m'être chere,
La main d'un oncle & vainqueur & bourreau
Dans une tour, asyle de son frere *,
Oser porter un atroce flambeau ;
Je me suis vue, aux côtés de ma mere,
Entre ma sœur, deux freres & mon pere,

* Gondemar.

Traînée aux pieds du tigre mon parent ;
Je l'ai vu, sombre & savourant nos larmes,
Dans nos terreurs, nos cris, trouvant des charmes,
La rage empreinte en son œil dévorant,
Armé d'un fer, du pere aux fils errant,
Mêler leur sang & leurs têtes pâlies
Sur un parquet qui devint un torrent,
Et de ses mains point encore assouvies
Joindre la femme à l'époux expirant,
En la livrant aux flots d'un fléuve avide,
Le cou ployé sous un faix parricide.
Pourquoi, timide & barbare toujours,
Aux freres morts n'a-t-il pas joint la niece ?
Mais j'ai vécu : j'ai, captive Princesse,
Sous ce bourreau traîné mes premiers jours.
Hélas, ces jours tissus par la tristesse,
Je suis réduite à regretter leur cours !
Si la douleur courboit mon front... paisible
Et pur du moins, il ne savoit rougir :
Je n'avois point de foiblesse à régir.
Mais j'ai perdu l'innocence insensible,
Et le front sûr qu'elle donne à la fois.
O foible amour, quelque pur que tu sois,
Sans en rougir on n'entend point ta voix.
Prête à sortir un jour du sanctuaire,

Dans mes douleurs mon aſyle ordinaire ;
Je vis un pauvre implorer ma pitié :
Jugez combien mon cœur fut effrayé,
Quand, lui tendant une main ſalutaire,
Il la preſſa d'un baiſer téméraire.
Je reculai... Dans ce lieu ſans témoins
Cet inſolent ne me preſſoit pas moins :
J'allois crier... Calmez votre colere,
Me dit cet homme ; un Prince eſt dans ces
lieux,
Reine ; un vengeur eſt envoyé des Cieux ;
Il va, terreur du crime trop proſpere,
Calmer le cri du ſang de votre pere.
Séchez vos pleurs : un amant glorieux
Accourt briſer votre eſclavage injuſte :
Clovis, monarque, amant, victorieux,
Vient préſenter en offrande à vos yeux
Tous les lauriers de ſa couronne auguſte :
Vous le voyez... En effet je le vois.
Dans tout l'ingrat quelle gloire étoit peinte !
Ah, je crus voir un Général de Rois.
La majeſté dans ſon œil fier empreinte,
Ce front d'un maître, & ce port de vainqueur,
D'un trait de feu tout me porta l'atteinte :
Si de mon ſang il étoit un vengeur,
Si ſur la terre un mortel devoit être

Le terme heureux où finit ma douleur,
Mon cœur sentit qu'il le voyoit paroître:
Je l'avouai par ma vive rougeur.
Hélas, quelle ame inflexible & sauvage
A son aspect n'eût pas connu son cœur!
Non, le soleil au sortir d'un nuage
N'a pas l'éclat, le serein du visage
De ce trompeur qui tomba devant moi:
S'il n'étoit pas il devroit être Roi.
Depuis ce jour l'amour & cet Aurele,
Cet indigent, son Ministre fidele,
Malgré mille yeux ouverts sur tous mes pas,
Pour me trahir, l'on conduit dans mes bras.
Les pleurs d'un Roi, ses sermens, ma foiblesse,
Mes maux présens, ceux que je prévoyois,
Un amant cher, l'oncle que je craignois,
Tout m'a livrée à sa flamme traîtresse.
Vaincue enfin avec lui je fuyois.
Ciel, que d'amour ses regards m'exprimoient!
Quelles grandeurs ses feux me promettoient!
Voilà l'effet..., & Clotilde à ces mots
Perdit la voix pour pousser des sanglots.
Pendant ses pleurs, l'œil de l'Hermite s'ouvre:
A son esprit le passé se découvre:

Son ame écoute . . . une intérieure voix
De l'enchanteur lui conte les exploits.
Il parle, instruit, & guérit la Princesse ;
Il justifie à son facile cœur
Ce cher coupable absous par la tendresse
Aux premiers mots du vieux consolateur.
(3) Il ajouta : cette chaste rougeur,
Symbole saint d'une tendre pudeur
Que du péché l'apparence intimide,
A votre honneur sur votre front réside :
Cessez pourtant de rougir de vos feux.
(4) Souvent de Dieu la main sacrée allume
D'un pur amour le flambeau vertueux :
Des yeux d'Esther ainsi l'éclat consume
Le cœur conduit d'un Monarque orgueilleux
Pour le salut d'un peuple malheureux.
A tous les Francs votre amour salutaire
N'est point de même un amour ordinaire :
D'un Roi séduit, d'un peuple généreux,
Il doit briser l'esclavage honteux ;
Et c'est par vous, ô Reine de la France,
Que périront les vains Dieux qu'elle encense,
Si, du Très-haut adorant les décrets,
Sur son bras seul votre crainte s'appuie,
Si votre cœur toujours vous justifie.
Aimez Clovis ; mais n'oubliez jamais

Que toujours l'homme est un espoir fragile ;
Qu'un Roi n'est qu'homme , appuyant ses
projets
Sur des mortels ; qu'au Ciel tout est facile.
Comme un air pur , la consolation
Du cœur chargé de la Reine docile
A chaque mot dissipoit l'oppression.
Le voyageur, qui dans la saison seche
Erre altéré dans les bois de Campêche ,
Où d'un oeil trouble il entrevoit un pin
De qui la feuille à d'autres réunie
Forme un vaisseau , réservoir de la pluie ,
Trésor chéri qu'il cache dans son sein ,
Jeune beauté , n'éprouve pas la joie
Dont tu goûtois l'épanchement divin.
Belle vertu , du bonheur seule voie,
D'un vrai plaisir tu peux seule enivrer ;
Pourvu qu'amour y joigne un peu ses
armes.
On voit pourtant Clotilde encor pleurer ;
Mais, Ciel , quels pleurs ! Il est de tristes lar-
mes ;
Mais sont-ce , hélas , celles dont tes beaux
yeux,
Chere Princesse, arrosoient ton visage !
Ainsi qu'on voit, sur l'or du lis sauvage ,

Sur le carmin du pavot glorieux,
Une onde pure en perles arrondie,
Ayant d'abord sur la feuille hésité,
Rouler le long de la tige fleurie,
Quand par zéphir leur front est agité...
Que votre voix, ô consolant Prophete,
A mis de paix dans une ame inquiete,
Dit la Princesse! Ajoutez à vos dons,
Et redoublez vos pieuses leçons.
Que deviendrai-je? Où dois-je aller?.... Muette
Au dernier mot... l'œil fixé sur le mur
De l'antre saint, elle admire, elle hésite,
Son bras recule, & son front n'est plus sûr.
Sur ses regards reglant les siens, l'Hermite
Attache au mur sa paupiere interdite.
S'ils s'étonnoient, ce n'étoit pas en vain.
D'un cercle ardent de feu vif & serein,
Les doigts courbés d'une céleste main,
En conduisant un crayon de lumiere,
Laissoient au mur un brillant caractere:
Semblable assez (pour qui compareroit
Un soleil pur à la plus pâle aurore)
Aux traits luisans tracés par le phosphore
Sur un papier que l'ombre couvriroit.
Ce fut ainsi qu'au milieu de l'ivresse
Une autre main, mais pâle & vengeresse,

Frappa les yeux d'un ſacrilége Roi.
Du temple ſaint la coupe profanée
Quitta ſa bouche & ſa main conſternée,
Et ſes genoux ſe choquerent d'effroi,
Quand ſur le mur les trois mots ineffables
Eurent offert leurs lettres redoutables.
Alors des Cieux l'oracle rayonnant
N'employa point de myſtere effrayant.
« Qu'au crime encor l'innocence obéiſſe » :
Tel étoit l'ordre écrit par cette main.
Attends de nous, grand Dieu, ce ſacrifice,
Je t'ai compris, dit l'Hermite ; & ſoudain :...
Fille de Rois, courez à votre chaîne,
Allez trembler ſous un oncle inhumain ;
Tel eſt le ſens de la loi ſouveraine.
Son cœur ſoumis au ſuprême décret,
Quoiqu'effrayé, l'adoroit en ſecret :
Mais dans ſes traits la craintive nature
Avec douceur ſe plaint de la loi dure.
Pour balancer auriez-vous des raiſons,
Dit le vieillard ? Le Ciel parle, ah, courons !
De la raiſon vous apprendrez enſuite
Que ſur ſes loix le Ciel vous a conduite.
De l'antre alors ils ſortirent tous deux ;
A leurs pas s'offre un trône nébuleux ;
Siége placé ſous la blancheur roulante,

Dans le milieu d'un nuage voûté,
Qui repliant sa tissure ondoyante
De son flanc d'or laisse voir la beauté.
Le couple saint entre & s'assied. La nue
Remonte au ciel dont elle est descendue,
Dans son sein d'or & de liquide argent
Portant par l'air la Princesse & l'Hermite
Muets, mais l'un ravi, l'autre interdite.
Tel fut le char, quoique plus diligent,
Axe de feu, qu'osa guider Elie,
Quand des coursiers, attelage immortel,
Soufflant le feu, nourris de l'air du Ciel,
Le ravissant à la terre éblouie,
Dans le séjour d'une meilleure vie,
Avant sa mort, porterent un mortel.
C'étoit ainsi que chez le Roi perfide,
Ayant pour char sa nue, un Saint pour guide,
Soumise & triste, à Vienne voloit
La noble amante, à qui le Solitaire
Donnoit l'espoir d'ouvrir à la lumiere
L'œil fasciné du Prince, & dévoiloit
Comment du Ciel l'ordre sage & sévere,
En l'affligeant, la guidoit à son bien.
Parlant de bien, je crois que pour le mien
Il conviendroit de changer de matiere;
Car j'ai, me semble, un récit à vous faire

De ce qu'apprit d'une amoureuse voix
L'ami du Prince en traversant le bois.

Mais arrêtez, ô gens d'une ame austere;
Vous prêteriez du crime à mes chansons:
(5) Et vous, gens doux, écoutez mes leçons.
Ne dites point; cette faute est affreuse,
Je ne plains point un monstre criminel:
Ah! si votre ame, en sa naissance heureuse,
Est par sa trempe aisément vertueuse,
C'est un sujet de rendre grace au Ciel,
Non de juger un fragile mortel
Qu'un court moment d'aveuglement peut-être,
Le lieu, le temps, un engagement traître
Ont de concert à sa honte poussé;
Et (que sait-on?) de ses piéges pressé,
Condamnateur d'un malheureux coupable,
Tu fusse encor devenu plus blâmable.

Je hais le crime & j'aime la vertu;
Mais sur-tout j'aime une honnête indulgence,
Homme imbécille, homme vain, que fais-tu?
Un choc léger confond ton assurance,
Un souffle seul flétrit ton innocence,
Et rien ne peut corriger la hauteur
Des durs arrêts de ton esprit censeur.
Froid vertueux, vois ton inconséquence;

Juge incapable, adoucis ton aigreur:
C'est bien à toi que convient la rigueur!
Va dans ton sein contempler ta foiblesse,
Et du forfait dont la honte te blesse
Tu trouveras le germe dans ton cœur:
Ne juge point: je le crierai sans cesse.
Tu vois le crime: as-tu vu les efforts,
Connu le foible & compté les remords?
Non: car souvent instruit, ton ame humaine
Donne des pleurs à l'objet de sa haine.
Je vais t'offrir un jeune criminel:
Tu le plaindras, ou ton ame est farouche:
Conclus-en donc, si son crime te touche,
Qu'il te pouvoit terrasser; que mortel
Il n'est forfait qui ne te soit à craindre,
Et qu'il n'est rien plus qu'un coupable à plaindre.

Au fait. Eh bien rappelez-vous la voix
Qui tant émut Aurele errant aux bois.
Cette voix douce, eh bien, dit-on, qu'étoit-ce?
C'étoit... ah Dieu... mettez tous vos efforts
A réunir beautés de toute espece:
Douceur, noblesse, enfin tous les trésors
Dont la nature en la primeur de l'âge
Puisse doter le plus touchant visage;

Des

Des sons plaintifs le doux, le tendre auteur
Avoit cela, s'il n'avoit davantage:
De la nature il étoit une erreur;
Elle avoit joint aux graces d'une belle
Du sexe fier les robustes bienfaits.
Ce Spurina, dont la tête immortelle
Auroit perdu sous le pinceau d'Appelle,
Eut la douleur empreinte dans ses traits.
Tantôt au Ciel il levoit en silence
Deux grands yeux noirs de larmes humectés;
Son cœur sembloit l'accuser d'inclémence:
Tantôt ces yeux sur la terre arrêtés
Montroient l'effroi d'un criminel qui pense.
Du Duc-François les regards agités
Par l'examen à son cœur transmettoient
Un doux chagrin des pleurs qu'ils contemploient,
Quand l'inconnu se leve & dit: ô mort,
Punis ma faute & soulage mon sort!
A quelques pas de la figure aimable
Fut un ravin où sur un fond de sable
Regnoit un lit de gros cailloux pointus.
Ce précipice étroit, sombre, effroyable,
Bordé de ronce & d'arbustes aigus,
Palais hideux de jaunâtres reptiles,
Sous cent aspects n'offroit qu'un noir trépas.

Le beau mortel, marchant à pas débiles,
Vint sur ses bords & plongea jusqu'au bas
Ses regards froids de désespoir tranquilles;
Et pour briser un amoureux lien,
Funeste & cher, d'un saut Leucadien,
D'un de ces sauts uniques dans la vie,
Il s'y lançoit, & ces cailloux cruels
Alloient briser le plus beau des mortels.
Mais le François arrêta sa furie.
Je n'ai point dit que ce témoin sensé
L'avoit suivi : car vous l'aviez pensé.

Ce Chevalier qui dans son cœur peut-être
Disoit au Ciel grand merci du secours,
Dans son air doux faisoit pourtant paroître
Un vrai chagrin de voir sauver ses jours.

Au moins, lui dit Aurele, entr'autres choses,
Qui veut mourir en a de graves causes;
Même je tiens que, quel que en soit le poids,
On trouveroit qu'il s'en faut toujours d'une
Pour se résoudre en y rêvant deux fois.

Il sut ainsi par la route commune
Mener son homme au récit de ses maux:
Si que, s'étant assis sous des ormeaux,
Cet affligé si beau se prit à dire
D'un ton naïf coupé par deux sanglots:

Je ne sais point, ô sensible héros,

A qui je dois le jour que je respire.
De mon enfance un bon vieillard l'appui,
En m'apprenant qu'il n'étoit point mon pere,
Ne m'en laissa reconnoître que lui,
Malgré mes pleurs constant dans son mystere.
Il m'éleva sous un toît isolé
Loin des humains : dans ses bras exilé
Nous nous tenions lieu de la terre entiere.
Vu de ses yeux, à tous autres célé,
Je croyois seul habiter sa retraite.
J'avois douze ans. Une raison secrete
De notre asyle éloigna le vieillard
Pendant un jour, & j'errois au hazard,
L'arc à la main, dans un jardin fertile
Qu'à l'humble toît joignoit un mur d'argile.
Dans un des coins étoit un long berceau
Où doucement m'instruisoit d'ordinaire
Un étranger vraiment mon tendre pere.
J'y vis de loin reposer un oiseau.
Armé d'un arc, & jeune, mon dard vole :
Mais (ô surprise & subite terreur !)
De ce berceau sort un cri de douleur,
Le son plaintif d'une jeune parole.
Je fuis d'abord : je reviens en tremblant :
J'avance, & vois un enfant de mon âge,
La beauté même, ayant un bras sanglant

Et l'effroi peint sur son moite visage.
Je regardois palpitant & sans voix
Son bras blessé, cette tête charmante,
De ses habits la forme différente,
Charmé, surpris & pleurant à la fois.
Je vois ce trait que ma main imprudente
Et mon malheur ont rendu criminel:
Je veux sur moi tourner son fer cruel;
Je le saisis : mais prompte & prévoyante
La jeune enfant, qui conçoit mon dessein,
Accourt, s'écrie, & s'oppose à ma main.
Dans ce transport je lui vois tant de charmes.
A son beau cou je m'attache éperdu,
En l'arrosant de mes naïves larmes.
Les yeux baissés je restois confondu
Et sanglotois : son bras avec caresse,
Pour m'enhardir, contre son sein me presse.
Moment fatal, c'est toi qui m'as perdu!
Pour étancher le sang de sa blessure
Je lui portois un vase plein d'eau pure;
Le vieillard vient, me surprend dans ce soin,
Et je rougis de l'avoir pour témoin:
Il m'interroge... Oh... le plus tendre pere,
Si vous saviez ce que je viens de faire!
Ces mots, mes pleurs le remplissent d'effroi,
Le mien croissoit : je lui dis : suivez-moi.

Je cours, il fuit, il arrive. A sa vue
L'aimable enfant se leve toute émue.
Il voit son sang, il apprend mon malheur :
Son cœur facile en m'écoutant s'effraie ;
Mais d'un œil froid considérant la plaie,
Voyant ma gêne, il rit de ma douleur.
Il dit ensuite à ma compagne aimable :
Perdez l'effroi qui vous prouve coupable.
Mon ordre exprès n'a pu vous retenir ;
Mais, du séjour qui cachoit votre vie
Si malgré moi je vous trouve sortie,
Sans moi le Ciel vient de vous en punir.

Après les soins qu'il prit de la blessure,
Plaie à mes yeux, de fait simple piqûure,
Ce cher vieillard se place entre nous deux,
Saisit nos mains & nous les serre ensemble,
Et dit : enfans, que le hazard assemble,
De quelques jours vous prévenez mes vœux.
Fils adoptifs, enfans de ma tendresse,
J'eus mes raisons pour vous cacher ainsi ;
Mais il est temps de vous rejoindre aussi.
Vous, jeune appui croissant pour ma vieillesse,
Viridomare, embrassez une sœur ;
De mes vieux ans joie innocente & chere,
Vous, Alpheïde, embrassez votre frere.
Que l'ordre heureux eut pour moi de douceur,

Moi qui devois trembler au nom de sœur!...
Ah j'ignorois mon fatal caractere,
Et pour quels feux étoit formé mon cœur!
(6) D'abord trompé, mon ame ne soupçonne
Nul feu secret aux baisers que je donne,
Que je reçois sous un nom fraternel.
Entre mes bras quand ma sœur est sans cesse,
Je crois du sang écouter la tendresse;
Mais bientôt parle un trouble criminel.
Je n'offre plus que d'une main tremblante
Les fleurs dont j'aime à parer son beau front.
Sa voix, son œil m'embrase & me confond.
Le nom du sang m'afflige & m'épouvante:
De son hymen déja je vois le jour,
Et j'en pâlis... son époux a ma haine.
Je reconnus, j'abhorrai mon amour.
Quand je la sens, je veux briser ma chaîne.
Il falloit fuir, mais sans parler: hélas,
Fut-il en moi de ne le faire pas!
Forcé de voir ma sœur avant ma fuite,
L'aveu tomba de ma bouche interdite.
Elle se tut. Je tremble... elle rougit.
Quel je devins, quand elle répondit:
Tu fuis ta sœur qui te devient trop chere!...
Crois la vertu. Ma raison t'applaudit...

S'il faut quitter ce qui sait trop nous plaire,
Tu me fuiras, ou je fuirai mon frere.
Ton cœur le sait, s'il fut jamais charmé;
On est plus qu'homme en fuyant ce qu'on aime:
Quel Dieu fuiroit ce dont il est aimé!
Je balançai; je ne songeois plus même
A m'éloigner, quand je perdis ma sœur.
Dans un vallon non loin de notre asyle
Etoit un bois d'un ombrage tranquille,
Peu fréquenté pour sa vaste noirceur.
Un sort fatal, quoiqu'elle fût timide,
Un jour guida sur ses bords Alpheïde:
Pour l'y chercher l'amour m'y mene aussi:
J'entrois..... soudain tout mon sang s'est transi:
J'entends des cris perçans & lamentables
Qui me sembloient & furent trop semblables
Aux sons connus de la voix de ma sœur:
Je crie & cours, & ne peux dans ma course
De ces clameurs reconnoître la source.
C'étoit un bruit, mais peut-être imposteur,
(D'un Roi méchant la haine accroît les crimes)
C'étoit un bruit que Gondebaud, mon Roi,
Pour assouvir des feux illégitimes,
A des brigands donnoit l'infame emploi

De lui ravir d'agréables victimes.
Ce bruit, sans doute odieuse rumeur,
(La peur croit tout) alors glaça mon cœur.

Je m'égarois, lorsque sur mon passage
Vient le vieillard la mort sur le visage,
Qui m'arrêtant se jette entre mes bras,
Et dit: ma fille, ô chere fille, hélas!....
Sa voix n'en peut prononcer davantage;
Pour le comprendre il m'en disoit assez.
Je fus certain que de ma sœur venoient
Ces cris aigus dans la forêt poussés:
Je le lui dis, ses pleurs en convenoient;
Et tous les deux de même ardeur pressés.
Nous résolvons de courir sur sa piste,
Projet d'abord aussi vain qu'il fut triste.
Le vieillard foible, accablé de chagrin,
Tomba malade & vit presque sa fin,
Où chargé d'ans il a touché sans doute;
Car il voulut que, poursuivant ma route,
Je le laissasse au pouvoir du destin.

Je partis donc sous un meilleur auspice,
Puisque du moins je retrouvai ma sœur,
Quoiqu'elle ait mis le comble à mon malheur,
Quoique sa vue ait accru mon supplice.

Je renonçois à la revoir jamais,

Et, solitaire au bord d'un ruisseau frais,
Le cœur rongé de remords & d'alarmes,
Mes yeux au ciel mouilloient mon sein de
larmes,
Lorsqu'une voix.. (jamais rien de si doux
Ne frappera mon oreille étonnée)
Dit en tremblant : oh ... mon frere ... est-ce
vous ?
Je tressaillis ... ma tête détournée
Etoit en feu, quand je suis embrassé,
Mouillé de pleurs & tendrement pressé
Contre le sein de ma sœur éperdue ...
Long-temps la voix fuit mes transports confus.
J'interrogeai ma sœur, quand je le pus,
Sur l'air heureux qu'elle offroit à ma vue.
Elle me fit ce détail douloureux;
Que dans le bois par deux brigands ravie
Elle s'étoit trouvée évanouie,
La nuit tombant, près d'un mont caverneux,
Un Chevalier seulement auprès d'elle.
Elle ajouta : ce guerrier généreux,
(Et je rougis à ces mots malheureux)
Prenant pitié de ma frayeur mortelle,
La dissipa, me dit que par son bras
La terre avoit perdu deux scélérats;
Qu'injuste objet de la haine d'un pere,

Nourri de fiel, de peine & de colere ;
A charge au monde, à soi plus odieux,
Il ne cherchoit qu'à mourir dans ces lieux ;
Mais qu'à ma vue il sentoit fuir la peine :
Et dès ce jour, plein des plus tendres feux,
De ses destins il me fit souveraine :
Il m'a conduit dans ce séjour ombreux
Chez un ami, tout prêt, si son hommage
A pu fléchir ma premiere rigueur,
A me donner sa main avec son cœur.

Que feras-tu, lui dis-je avec vîtesse,
Pour écarter le crime qui me presse ?
Je ferai tout, dit ma sœur ; dans ses bras
Je vais me mettre, & ne te verrai pas.

Jugez combien je suis soumis au crime.
Je m'emportai contre un nœud légitime ;
Mais avec force autant qu'avec douceur
Ma sœur me peint l'incestueuse horreur
Qu'alors ses yeux voyoient dans notre ardeur ;
Et me jurant une amitié fidelle,
Elle m'impose une fuite éternelle.

L'ordre étoit dur ; mais témoin de ses pleurs
J'en reconnus la source vertueuse,
Et je rougis de ma douleur honteuse.
Persuadé qu'à mes cruels malheurs
Le seul remede étoit la dure absence,

Je m'y foumis. Adieu donc pour jamais,
Objet fatal, objet dont la préfence
Eût de mes jours rempli tous les fouhaits.
Je t'obéis... crois que la mort barbare
En ce moment de fa faux nous fépare.
Entens la voix que tu n'entendras plus :
Leve ces yeux que pour toujours j'ai vus.
Qu'un époux cher efface un trifte frere ;
Qu'il foit heureux, parce qu'il ne t'eft rien ;
Et que je traîne une exiftence amere,
Privé de toi par un fatal lien !
Mais, puifqu'enfin, fi je perdois la vie,
Tu prefferois une tête chérie,
Embraffe-moi : mourrai-je plus, hélas,
A ton égard, au jour de mon trépas!
Ces derniers mots fur fes lévres tomberent.
O de nos yeux quels pleurs cuifans coulerent !
Entre fes bras je goûtai du bonheur
L'excès mêlé d'une égale douleur.
Elle partit ; & mon ame, à fa vue,
A fes difcours de trop de trouble émue,
Se recueillit, & l'amour feul parla.
Toute vertu de mon fein s'envola :
Je vis ma fœur, non jufte, mais volage :
Je déteftai mon fortuné rival ;
Je m'abhorrai comme un monftre fatal.

Dans les forêts j'allai cacher ma rage :
A la vertu, sous leur paisible ombrage,
En vain je crus ramener mes desirs :
Je n'ai trouvé, je n'ai vu qu'une image
Que poursuivoient mes criminels soupirs.
Perversité de l'humaine nature,
Que de leur honte & du crime qu'on hait
Les passions empruntent un attrait !
J'aimerois moins si ma flamme étoit pure.
Qui suis-je, ô Ciel ! Celui qui m'éleva
D'un soin exprès dans mon ame grava
L'heureux effroi du moins coupable amour.
D'un soin si sage ô fruit inconcevable !
Quel est l'amour dont la honte m'accable ?
Laisse-moi donc, laisse-moi fuir le jour :
Chez moi le crime est entré sans retour.
Dans d'autres cœurs l'amour n'est que foiblesse,
Ou douce erreur, ou passagere ivresse ;
Mais dans le mien c'est un poison brûlant
Que le secours, que le repos irrite,
Et qui demande un remede sanglant.
Si la pitié pour moi te sollicite,
Songe, guerrier, que ce trépas affreux
Me devient cher, & que je le mérite.
Mais qu'ai-je dit ? Si ton bras généreux

Sauva mes jours, tu t'en repens peut-être :
Né vertueux, comme tu sembles l'être,
Ta raison juge, & je lui dois paroître
Un nouveau monstre, un but des traits du
Ciel,
Digne de mort & de la mort d'un traître,
Digne plustôt d'un supplice éternel,
Si jeune encor, déja si criminel.
Mais mon amour, tu ne peux le connoître,
Ce feu honteux l'est bien moins que cruel.
Du doux Aurele à ce discours j'ignore
Et la réponse & quelque chose encore.
Il est certain que le trop beau guerrier
Abandonna tout projet meurtrier,
Et s'éloigna d'Aurele avec promesses
De ne jamais attenter sur ses jours.
Lors de son char l'aurore aux blondes tresses
Doroit le haut des chênes & des tours:
Déja montant l'amant cornu d'Europe,
Hyperion d'or tout étincelant,
Du front pâli des six sœurs de Stérope
Dans sa splendeur noyoit l'éclat tremblant :
Dans le rézeau dont la champêtre aragne
Tapisse l'herbe & gêne la campagne,
Des pleurs de l'Aube étinceloit l'argent :
Au chant aigu de l'oiseau diligent

Mille oiseaux gais en s'éveillant répondent
Du Laboureur qui siffle en enrageant,
Des grands troupeaux, des chiens qui les secondent:
Le meuglement & les cris se confondent:
Dans son trou noir le hibou se cachoit:
Clovis chagrin toujours en vain marchoit:
Aurele ayant très-peu cherché la Reine,
Un peu tardif, à grand pas le cherchoit.
Pour le guerrier dont avez oui la peine,
Sortant du bois & marchant fort pensif,
Au bout d'un champ peint du verd le plus vif,
Il vit un lac clair comme eau de fontaine,
Et sur ce lac un fort galant esquif
Qui voituroit l'éclatante personne
D'un grand jeune homme au front portant couronne,
Aux bras couverts de pourpre & de brillans;
Un pectoral à clous étincelans,
Ces clous étoient mille rubis brûlans;
Tissu plus beau que l'égide divine,
Comme un soleil luisoit sur sa poitrine.
Sa nef du lac ridoit le moite argent
Qui sous la proue ouvroit un sein docile.
Le Chevalier sur la rive immobile
S'arrêta, prêt à tout événement.

Il attend peu : le nocher respectable
Jusqu'à ses pieds vogue légerement,
Et d'une voix auguste, mais aimable,
Lui dit : guerrier, tu vois ce calme étang :
D'y naviger te sens-tu le courage ?
Noble mortel, qui ravis mon hommage,
Plus par douleur encor que par courage
Du noir séjour je percerois le flanc.
Reçois-moi donc, je te suis ; mais, pardonne
Les mouvemens d'un desir curieux,
Etre à mon gré concitoyen des cieux,
Que me veux-tu ? Suis-je utile à des dieux ?
Oui, car tu peux me donner, dit son guide,
Au compliment rougissant jusqu'aux yeux,
Ce que mérite un mari si perfide.
Entre, & t'assieds ; le lieu t'éclaircira.
La nef partit aussi-tôt qu'il entra,
Les voiturant aux bords d'une isle aimable,
D'un doux aspect, sous un ciel favorable :
Ce qui s'y fit, l'Auteur vous le dira :
Mais il nous faut, je crois, en conscience,
Pour le présent causer du Roi de France.

Fin du Chant quatrieme.

REMARQUES.

(1) *Que du vautour.* Image tirée d'une comparaison de Virgile, *Æneid. liv. II.* Il s'agit de Camille, que le fils d'Aunus avoit engagée à mettre pied à terre, tandis que resté sur son cheval il fuyoit de toute sa vîtesse : Camille le menace & lui promet de rendre sa ruse inutile.

Elle dit : & d'un pas prompt comme un feu rapide
Devançant le coursier le saisit à la bride,
Frappe, se venge & verse un sang vil à son gré.
Telle aisément, d'un roc, de l'épervier sacré
L'aîle joint le ramier qui fuit près de la nue ;
Il l'éventre ; il le tient sous sa serre crochue,
La plume avec le sang tombe du haut des airs.

(2) *Tel qu'est.* C'est encore ici une comparaison imitée de Virgile. *Æneid. liv. VI.*

(3) *Il ajouta.* Ceci est une assez foible imitation d'un endroit très-aimable du cinquieme livre du Paradis perdu. Adam console Eve affligée par un songe.

Ainsi de son épouse il remet le courage :
Elle se tait, laissant couler de ses beaux yeux
Une onde qu'elle essuie à l'or de ses cheveux :
De leurs bords de crystal deux larmes avec grace
Vouloient tomber encore, un baiser les efface.

Comme les signes saints d'un cœur juste, assailli
D'aimable & doux remords, d'effroi d'avoir failli.

(4) *Souvent de Dieu.* Le ton du commencement de ce chant differe prodigieusement de celui du précedent. Deux sortes de personnes peuvent y trouver à redire ; les critiques & les ames religieuses. Que les premiers trouvent que j'allie

Les oiseaux aux serpens, les tigres aux agneaux ;

je n'ai rien à leur répondre. La critique, quelquefois juste & éclairée, mais aussi opiniâtre du moins que l'amour-propre de l'Auteur, prononce très-promptement & ne se retracte, quand elle peut s'y résoudre, qu'à la longue. Et puis il faut être bien imprudent pour s'embarquer sans s'être affermi contre les orages. Mais je suis bien sincerement effrayé de l'idée d'offenser les ames timorées. Ce Poëme a déja offert & présentera dans la suite bien des peintures peu sérieuses. Mon but en le composant, but d'étourdi, a été de montrer ce monstre de composition dont parle Horace dans les premiers vers de sa poëtique ; j'ai voulu m'essayer sur tous les tons : & au bout du compte ce dessein peut être aisément justifié par l'exemple du grave Homere, dont l'Odyssée est bâtie sur une fable noble & intéressante, mais dont l'accessoire est tantôt comique, tragique, burlesque, &c. Je crois qu'en prenant tous les tons comme lui j'en ai excepté le

scandaleux, & on doit me lire sans danger quand on n'est plus enfant. Ai-je pu allier le grave, le religieux au comique, au satyrique, au naïf, & même au burlesque? N'a-t-on pas droit de me supposer la criminelle intention de ridiculiser les sentimens pieux par le voisinage de morceaux risibles? Je réponds: qu'on me lise avec attention seulement, & avec bonne foi, que tous mes termes subissent le plus sévere examen; & si l'on apperçoit un mauvais dessein, je suis un coupable à punir: mais si on ne voit rien de semblable, qu'on se souvienne que le Tasse a mêlé plus de dévotion à plus de licence; que son Poëme cependant, approuvé hautement & avec justice en Italie, a été dédié en France à un Prince le premier de tous par son sang bien moins que par ses vertus, & dont la premiere vertu étoit la religion. Jamais on n'a suspecté l'intention de l'Arioste, bien plus libre que moi, libre même dans des endroits où je me ferois un crime de sa gaieté. C'est sans crime & sans exciter de soupçons que Boileau fait intervenir la piété pour terminer des débats de Prêtres qui se sont battus à coups d'*in-folio*. Mon devancier, qui à la vérité est fort sérieusement ridicule, a fait intervenir très-impunément Sainte Genevieve pour éteindre l'embrasement magique causé par deux sorcieres amoureuses, qui dévoroit un escadron d'amans & d'amantes. Le *Saint Louis* composé par un Religieux, parle d'amour autant que de miracles & de

magie. Ses amours sont froids, j'en conviens; cependant il a cru pouvoir se permettre la peinture de l'amour de Raoul de Coucy, lequel donne en mourant son ame à Dieu, & fait porter son cœur à la femme d'un autre; testament fort galant, mais pas absolument chrétien. Je ne ferois point paroître cette crainte, si le soupçon d'irréligion n'étoit mis à la mode par la hardiesse de mon siecle. Mais ce soupçon flétrit assez celui qui l'essuie, pour qu'on en soit ménager. On peut insister & dire: quand Clotilde a raconté l'origine de son amour, le corps, *la chair & le sang* ont paru y avoir la plus grande part; c'est à la majesté, au maintien royal de Clovis qu'elle s'est rendue: elle a osé fuir dans les bras d'un homme; & puis voilà qu'un Hermite, interprete du Ciel, approuve cet amour, lui promet la faveur d'en-haut; ces idées sont-elles bien pures & conformes aux principes de la Religion? J'avoue que j'ai peint l'amour de Clotilde comme j'ai pu le concevoir, pur sans être métaphysique & mystique. J'ai vu dans Milton, loué d'avoir changé l'amour en vertu, j'ai vu Adam épris & très-épris des graces & de la beauté extérieure d'Eve. J'ai cru que ce sentiment ne détruisoit point l'innocence: & en effet le soleil ne produit pas plus naturellement la clarté, que la beauté l'amour. Il est sûr d'ailleurs par l'histoire, que Clotilde a eu presque tous les sentimens que je lui suppose. Quand Gondebaud se fut déterminé à en faire l'épouse de Clovis, &

qu'il la lui envoya dans une basterne, voiture très-lente, Clotilde, qui craignoit avec raison le repentir de son oncle, prit des chevaux pour voiture, & se sauva de la poursuite de son tyran dans les Etats de Clovis. Elle regarda donc ce Roi comme un appui contre un parent perfide. Sa conduite dans mon Poëme, où je suis la marche d'un autre, n'est pas plus hardie & plus charnelle que dans l'histoire qui ne lui a jamais reproché sa crainte & sa fuite. J'intéresse le Ciel à son amour; c'est que je le crois pur; c'est que je veux l'élever au-dessus de l'amour humain, ordinaire & de roman; c'est que j'en fais la source d'où le Christianisme a découlé en France. Eh pourquoi le Ciel n'auroit-il pas dissipé par un sentiment tendre l'horreur que devoit donner à Clotilde un Prince payen! Toute sa conduite ne mene-t-elle pas à cette idée? Si ces raisons ne satisfont pas, on doit savoir qu'il faut punir les mauvais desseins du criminel qui les pallie, & pardonner les erreurs de l'homme sincere qui croit n'avoir pas failli & consent à se corriger.

(5) *Et vous, gens doux.* A Dieu ne plaise que je commette ici une sottise & un très-grand mal! La sottise seroit de m'ériger en précepteur du genre humain, lorsque je n'ai que des vérités rebattues à annoncer. J'ai pu prendre le ton docteur, sans en avoir la présomption. Je ne crois pas apprendre, mais je rappelle des maximes si bien sues qu'on n'y pense pas. Il n'est peut-être pas plus utile de

débiter du neuf, même vrai, ce qui est rare, que de présenter les vieilles vérités comme on les sent. Il y a, je crois, long-temps que les hommes ont découvert toutes les vérités tendantes à leur bien-être. Celui qui leur montre ce qu'ils possèdent ne les sert-il pas aussi bien que celui qui leur apporte ce dont ils n'ont pas besoin?

Pour le grand mal que je crains de commettre, c'est de sembler être l'apologiste du vice. Mon intention est de remettre sous les yeux de l'homme, de cire pour se livrer au mal, & d'airain pour juger ceux qui y succombent, cette vérité humiliante & précieuse, qu'il n'est presque point de crime où l'ame la plus vertueuse ne puisse se laisser entraîner. On a coutume d'attacher l'horreur au forfait. Qu'arrive-t-il? L'homme plus foible que méchant, si même il est méchant naturellement, qui sent dans son cœur une répugnance décidée pour l'objet qu'on lui présente, en conclut deux choses, l'une fausse & l'autre dangereuse. D'abord il croit qu'un grand criminel est toujours un monstre : or les monstres sont rares. Soyez de nature à avoir les passions fortes & durables; vous pourrez être, si les circonstances sont pour vous, un pere, un époux, un frere excellent : mais qu'un frere séduise & enleve votre femme, que vous ayez du pouvoir, & l'impunité assurée; vous devenez Atrée. Rhadamiste est une ame fiere, inculte, forte, grande & belle en bien des sens. Quels crimes les circonstances font commettre à

Rhadamiste ! En second lieu on se flatte tranquillement d'être incapable des excès qu'on trouve horribles ; & cela est dangereux. Il est donc utile de redire à l'homme, au risque de le fatiguer, que le crime a deux faces bien différentes, l'une attrayante pour le séduire, l'autre hideuse quand il le considere dans un coupable. La pitié que laisse dans l'ame une peinture aimable & criminelle, est très-propre à donner cette leçon ; car on doit dire : si j'excuse le crime présenté avec art, n'y tomberois-je pas si les circonstances qui font que je le pardonne s'unissoient contre moi ? Au reste il y a encore une très-bonne objection contre l'histoire de Viridomare ; c'est que sa passion, la même que celle de Tiridate, est épuisée dans les romans : si je l'ai traitée aussi froidement que Campistron & à la maniere des romanciers, je suis un sot. Voilà ma réponse.

(6) *D'abord trompé.* Il y a dans tout ce morceau divers traits imités d'Ovide, dans la séduisante peinture de la passion de Biblis. *Métam. liv. IX.* Ovide a eu Bayle pour Commentateur dans ce bel endroit. Ce qui a fait réfléchir Bayle, étoit bon à imiter.



CHANT V.

ARGUMENT.

L'amour espiegle au Roi trouble la vue :
De-là s'ensuit quiproquo chatouilleux.
Du haut des airs, du milieu d'une nue,
Avec Clotilde entretien merveilleux.
Long épisode, & légende étrangere,
Sur un cheval qui n'intéresse guere.

DIEU qui créas la gent commentatrice,
Benoît génie à l'oeil extasié,
Toi dont le front de plaisir rassasié
Semble adorer un livre avec délice ;
Qui, soulevant d'une aîle protectrice
L'Auteur fameux par toi déifié,
Lorsqu'il est sot le dis inimitable ;
Qui, dans Homere, en dépit du railleur,
Avec respect reçois l'absurde fable
D'un trépied vif & d'un cheval parleur ;
Qui vois du feu dans la froide Malthiade,
Dans la Pucelle un fond d'or en lingots ;

Qui galamment vantes la C....,
Et de le Moine admires le héros ;
Toi qui fais voir au ſpectateur docile
Qu'un nom brillant & le ſtyle ſoumet,
Le plus ſenſé des plans dans Mahomet ;
Mon bon gros Dieu, mon charmant imbé-
cille,
Viens me planter ſur tout nez difficile
Cette beſicle à verre officieux
Qui montre tout ſous un jour gracieux ;
Donne chez moi du ſens à la fadaiſe,
De la ſcience aux plus uſés propos,
Le ſel attique a de peſans bons mots ;
Qu'à peu de frais mes Lecteurs pâment d'aiſe ;
Fais-moi grand homme en en faiſant des
ſots.....!
Mais à mon conte : or j'en étois, je penſe,
A ratrapper les pas du Roi de France.
Le jour pointoit, quand, derriere un buiſ-
ſon,
Las de courir, perdant toute eſpérance,
Ce Roi ſentit un général friſſon.
Il vit d'abord du blanc, puis une belle ;
Puis il crut voir, incroyable erreur, celle
Qu'il pourſuivoit : ſon œil & ſa raiſon
Furent couverts par un malin nuage :
Eſpiegle

Espiegle amour, ce fut ton bel ouvrage.
Mais à ce mot d'un sens mystérieux
Il faut, je crois, m'expliquer davantage.
Peut-être es-tu, mon cher Lecteur, de ceux
Qui, n'admettant pour cause de nos feux
Qu'un traître enfant, sont obligés de croire
Un dieu bizarre, être contradictoire,
Digne de ris, & d'hommage, & d'horreur,
Qui pousse au bien, à la honte, à la gloire,
Qui rend subtil & sot, brave & sans cœur,
Qui, blanc & noir, réunit les extrêmes:
Chose impossible. Apprends donc par mes vers
Qu'il est sur-tout trois dieux d'amour divers.
(1) L'un né d'en haut, blessant jusqu'aux dieux mêmes,
Met sur le front de l'Ange gracieux
L'incarnat pur d'une rose des cieux,
Et quelquefois de ses fleches sacrées
Perce ici bas des ames épurées;
Rare bonheur: Clotilde de ce Dieu
Dans un sein chaste a reçu son beau feu.
Un autre affreux, & dont pourtant l'empire
Est l'Univers, armé de feux épais,
Enchaîne l'ame à de charnels attraits:
Par le plaisir ce traître au crime attire.

Un autre enfin est un lutin méchant,
Pervers follet qui toujours va cherchant
A renverser une cervelle humaine.
De son flambeau les Chevaliers errans
Jadis tenoient leurs feux extravagans.
Cause d'où part toute comique scène,
Il fait aimer les vieilles, les savans,
Les jeunes niais, les magistrats pédans;
Il fait du ladre ouvrir la serre dure,
Et contraster l'état & la parure,
Et tricoter les gros doigts d'un héros,
Et chez Phébus rêver de tendres sots.
Ne rapportez qu'à ce dieu seul bévues,
Lourds contresens, méprises imprévues.

Ce dieu, vrai diable, aux ordres d'Auberon
Vint donc du Roi barbouiller les visieres.
Car l'enchanteur, qui de toute façon
Veut à Clovis susciter des affaires,
Et qui sait bien que de plus d'un héros
Dépit de femme a troublé le repos,
Crut faire un coup s'il lui gagnoit la haine
D'une beauté qu'il savoit très-hautaine.

Je vous contois que Clovis ayant vu
Un objet blanc, & femelle, avoit cru
Voir sa Princesse: & c'étoit mon dieu traître.

Qui, de ses yeux s'étant rendu le maître,
Causoit en lui cette très-lourde erreur.
L'ardent héros, tremblant, mais non de peur,
Vint se montrer aux fiers yeux de la belle
Qui, respirant l'encens frais du matin,
Et ne croyant que zéphire avec elle,
Très-librement lui prodiguoit son sein.
Le Roi venoit d'un pas humble, incertain;
Car à l'amour le respect coupe l'aîle.
Quand un chasseur, pour le mal de son front,
Surprit Diane & son chœur pudibond,
Ovide dit que la déesse prompte
Auroit vengé cet immodeste affront
Par le trépas du témoin de sa honte,
Si son courroux avoit trouvé des traits:
Ma nymphe altiere avoit les siens tout prêts.
L'orgueil en feu sur son visage monte:
Droite à l'instant sur ses nobles ergots,
Comme la sœur du beau dieu de Délos,
Et sur le Roi décochant sa zagaie,
Avanturier, dit-elle, ainsi je paie
Un insolent quand il m'ose troubler.
La royale ouie entend le dard siffler:
Il va de-là percer la peau d'un chêne,

Et l'œil du Roi n'en fut point éclairci.
Si bien jurer, pour vous convaincre ici,
N'étoit pas perdre un ferment & fa peine;
Je jurerois; mais, puifque vous ririez,
Voici le fait: à votre aife croyez.
Le Roi furpris d'un tel gefte de haine,
Pour demander fon crime & fon pardon,
Vole aux genoux de la Dame inhumaine.
Elle, à qui vint le naturel foupçon
Qu'elle couroit très-rifquable aventure,
Perdit un peu de fa prompte fureur;
Et dans fon ame à pareille mefure
Se balançoient la colere & la peur.
Tous deux parlant formoient un dialogue
Très-fingulier, vu l'un & l'autre acteur.
Le Roi foumis prioit; la Dame rogue
Injurioit: mais le Roi prévalut,
Parlant fi beau, fi doux, qu'elle fe tut,
Cherchant un fens dans la conduite obfcure
D'un infolent plein de refpect, qui jure
Qu'il meurt pour elle, & ne la connoît pas;
Elle le prit, je vous dis cela bas,
Pour fou d'abord, en ce cas pardonnable;
Puis pour amant, martyr d'un feu fecret,
Qui, fuccombant fous le tourment difcret,
Prenoit un temps pour parler favorable;

Elle l'en tint encor plus excuſable ;
Puis pour un dieu pour elle humaniſé :
A ſon orgueil le fait ſembloit aiſé.
En peu d'inſtans de prompte conjecture,
Cet Inconnu changea bien de nature.
Tel le corail, cru d'abord minéral,
Puis végétal, paſſe pour animal.
Ainſi d'un homme on commence par rire ;
Puis on l'eſtime, à la fin on l'admire.
Mais au galop, pour éclaircir le fait,
Comme du Ciel dans l'endroit vient Aurele ;
Et l'humble Roi leve enfin la prunelle
D'un air ſaiſi qui ſoudain ſtupéfait
Devint l'air plat d'un viſage défait.
Foin, ſe dit-il, la balourdiſe eſt belle !
Liſandre eut l'air moins déconfit, moins plat,
Lorſqu'entendant d'un oreille alongée
Lire la lettre adroitement changée
Entre ſes mains par un tour ſcélérat,
Au lieu d'y voir ſa vertu protégée,
Il n'y vit rien qu'un long certificat
Des traits honteux dont elle étoit chargée.
Tel & plus morne, ouvrant un œil contrit,
Reſtoit le Prince auprès de la chaſſeuſe ;
Et ſa ſurpriſe étoit fort peu flatteuſe.

Clovis sans doute avoit un rare esprit :
Pourtant alors très-pleinement il fit
Ce que Titus fait près de Bérénice,
Près de Didon son parjure pieux,
Près de Zamore un Ibere orgueilleux :
Il fit le sot ; car je lui rends justice.
Dans son malheur, se taire étoit le mieux :
Il s'excusa, mais sans raison, sans suite,
Comme dictoit une langue interdite.
Or le sujet qu'il cherchoit à calmer
Fut bien la belle & la plus suffisante,
Et la plus froide, & la plus méprisante
Qu'orgueil ait onc pris plaisir à former :
Vierge persane est dix fois plus traitable.
Elle pensa, la chose étoit probable,
Que le héros vouloit se divertir
D'elle ; ô bon Dieu ! ... de cet être sublime
Mettant sous soi la terre à son estime.
Comme on ne peut, n'étant qu'homme, sentir
Dépit si noir, il m'est inexprimable.
L'éclair formé par le soufre inflammable
De la lumiere est moins prompt à partir,
Qu'à s'éclipser ne le fut l'amazone.
Quelle étoit donc cette étrange personne ?
Ce que c'étoit ? Aglaure étoit son nom ;
Sœur d'Albione & fille d'Auberon ;

On verroit peu d'objet plus formidable.
Figurez-vous du grand, de l'adorable,
Soleil pour yeux, pour lévres vif corail,
Peau de satin, bref le bel attirail,
Un port . . . un front à porter diadême;
Mais sous cela mettez un cœur de fer,
Cœur à plonger tout amant dans l'enfer,
D'un tel respect pénétré pour lui-même,
Qu'en calculant son mérite & son prix
Il le crut fait pour n'être pas compris.
Du Dieu des vers l'amante fugitive,
Alcimadure, & celle qui resta
(2) Aux pommes d'or qu'Hyppomene jeta,
Objets fameux par leur fierté rétive,
Auprès d'Aglaure eussent été trop doux.
  Ne méditant que de terribles coups,
Soufflant le feu, respirant la colere,
Elle s'envole au palais de son pere
Qui fut charmé, le malfaisant payen,
Des fiers transports de sa fille très-chere:
A ses enfans il vouloit un grand bien.
La blonde meurt d'une flamme fatale;
La brune bout d'une fureur égale:
Il voit leurs vœux, les sert, & ferme l'œil,
Comptant enfin par l'amour ou la haine
Du Roi qu'il hait rompre l'heureuse chaîne.

Par intérêt, ainsi, contre l'écueil,
Le bras maudit d'une mere exécrable
Pousse un enfant, malheureux d'être né;
Et vole encor sa chûte profitable.
Sur quel objet me suis-je détourné?
Songeons au Prince. Ayant perdu sa belle
Sans grand regret, il interroge Aurele
Qui lui répond : dans ces bois spacieux
Je porte en vain & mes pas & mes yeux;
Je perds l'espoir; ta beauté n'y peut être:
Partons. Le Prince, adossé contre un hêtre,
Se tait, soupire, observe encor ces lieux:
De son armée il prend enfin la route,
Ses yeux allant de la céleste voute
Fixer la terre, & lui mouillant les doigts.
Il avoit fait quelques pas hors du bois:
L'air étoit pur; seulement un nuage,
Roulant sous lui son vif argent, l'ombrage
Alors d'en haut: il entend une voix
Qui lui ravit tous les sens & la sienne.
On peut ici se souvenir, je crois,
Que, poursuivant leur route aërienne,
Le couple saint, l'Hermite & la beauté,
S'entretenoient dans leur char argenté.
C'étoit donc eux : la merveilleuse nue,
D'un bras divin guidée & soutenue,

A dans ces lieux attendu le héros.
Quand à ce char vole son ame émue,
La voix qu'il aime articuloit ces mots....
Un doute naît sans doute à ce propos.
Non qu'on hésite à croire qu'un nuage
Soutînt le poids du corps de deux mortels :
L'air n'a-t il pas d'une grêle d'orage,
Grosse comme œufs, lancé les grains cruels ?
D'une nuée, aërienne carriere,
Il est tombé maintefois mainte pierre.
On vous dira que le pont des vaisseaux
Dessous la Ligne est grouillant de crapauds.
Rome payenne assure en ses chroniques
Que certain jour il avoit plu des briques,
Apparemment les débris d'un château
Sur l'air pressé flottant comme un bateau...
S'il pleut du sang, il doit couler des veines
De corps portés sur les fluides plaines.
Mon char léger suffit donc a son poids :
Du vraisemblable il respecte les droits.
Mais je conviens que, peu fait pour descendre,
Le tendre son d'une agréable voix
Ne devoit point des airs se faire entendre,
Sans que des sons il violât les loix.
J'en suis fâché. Chroniqueur véridique,

Plaire & conter borne tous mes emplois :
Scruter les faits est tâche de critique.
Comme d'*Ayus* menaçant des Gaulois,
Par Rome entiere immobile & sans voix,
Par une nuit la voix fut entendue ;
Ainsi Clovis, attentive statue,
L'oreille haute, écoutoit ces accens,
Dont la moitié se perdoit dans les vents.
Du juste ciel, disoit-on à l'Hermite,
Sans examen je révere la loi.
Dans le séjour où je me vois conduite,
Je ne puis voir que des raisons d'effroi :
Contre des fers j'échange une couronne ;
Et loin d'un œil brûlant d'un feu flatteur
Je vais offrir ma contrainte douleur
A des yeux noirs que la crainte environne.
Mais l'avenir, cher appui de mon cœur,
Contre ces maux me soutient, les efface :
Leur prix m'en fait souhaiter la disgrace.
Cher ennemi du maître que je sers,
Guerrier terrible, esclave des enfers,
Je verrai donc cette tête égarée
Au même autel se courber près de moi !
Par ton amour du sceptre décorée,
Je t'en paierai par le jour de la foi !
Le cœur qui t'aime, & qu'arrêtoit la crainte,

Ne verra plus rien de coupable en toi !
Espoir charmant, ô félicité sainte !...
Pour t'obtenir on peut tout endurer.
Je ne vois point que le sceptre & le trône
Qu'on me ravit, un amant me les donne ;
Je les savois perdus sans murmurer :
Mais quand je vois que tes vertus stériles
Vont plaire au ciel irrité par tes vœux ;
De mon hymen, qui les rendra fertiles,
Que je chéris l'avenir bienheureux !
De ce discours descendant de la nue
Pour le héros la moitié fut perdue ;
Et le plaisir qui surcharge son cœur
Est tel pourtant, qu'il est presque douleur.
Ciel, qui peux tout !... quelle est la voix chérie,
Dont, cria-t-il, j'entends le son divin ?
Pure moitié de mon ame ravie,
Où me fuis-tu ?... La mort est dans mon sein...
Viens dans mes bras, Reine que j'ai choisie,
Viens, de plaisir fais-moi perdre la vie !
Quel sort nouveau, quelle puissante main,
Pour désunir ce qu'un nœud si doux serre,
Met l'un au ciel & l'autre sur la terre ?
Console donc mon regard incertain :

Depuis deux jours, à travers ce bois sombre;
Ma voix t'appelle & je pourſuis ton ombre...
O de mon cœur & des Francs Souverain,
Quoi, je vous vois, dit une voix plus tendre
Que le zéphire ou les ſons qu'au matin
Le roſſignol dans un bois fait entendre!
Vous me voyez... mais vous, Clotilde,
vous,
Répond Clovis, terminez mes alarmes...
M'eſt-il permis de voir enfin vos charmes?
Non, rèpliqua d'un bien moins doux accent
Le Saint reclus, qui ſaiſit le moment
Pour lui conter la profonde malice
Du Negromant & ſon traître artifice.
Il ajouta: quoique approuvant tes feux,
Quoique y croyant ta ſplendeur attachée,
Je ſuis contraire aux plus chers de tes vœux;
Cette Princeſſe, à tes regards cachée,
Je la conduis chez un oncle irrité.
Sur ce ſujet je n'ai rien à te dire.
Clotilde t'aime, & perd ſa liberté.
Auguſte Roi, reſpecte l'équité;
Mais, Roi vaillant, ton cœur te doit inſtruire.
Et pourſuivant, à ces mots, de façon
Que du François l'oreille inquiétée

De ſes diſcours n'entendit que le ſon,
Je vois, dit-il à la Reine agitée,
Quel gage ſûr de ſa punition
Vous allez être auprès d'un oncle impie:
Par le ſuccès ſon audace enhardie
Vous donnera des fers amers pour lui.
Lorſque vos jours vont trouver un appui,
Les jours tranchés vont obtenir vengeance;
Et vous perdez qui va vous enchaîner.
Je te ſalue, ô ſage Providence,
Sage & terrible, & ſachant amener,
Par leurs ſuccès, les aveuglés coupables
Aux châtimens qu'ils croyoient évitables!
Quand le forfait ſur le trône eſt monté,
Sous l'abri ſaint du pouvoir qu'on révere,
Fier & ſans frein, il eſt long-temps proſpere:
Le Ciel pourtant l'a toujours arrêté.
Le bras cruel qu'éprouva votre pere
Vous fit eſclave avec impunité.
A ce tyran tendre proie arrachée,
Sous ſon pouvoir le Ciel vous fait rentrer.
Où tend d'en haut la conduite cachée?
Avec le mal Dieu veut-il conſpirer?
Il vous rend chere à ce Roi redoutable;
Et vous ſoumet aux loix d'un Roi coupable;
Dans ſes deſſeins craignant de pénétrer,

Qu'il est aisé d'y voir un ordre auguste
Par le plus sûr conduisant au plus juste!
Comme une nef marchant sous un hunier ;
Lorsqu'elle craint des rochers infideles,
Mais qui bientôt vole en ouvrant ses aîles ;
La nue ainsi fend son subtil sentier.
La voix se perd : le héros, tout oreille,
N'entend plus rien. L'agréable merveille
Qui le plongea dans un rêve enchanteur
A tout objet le rendoit insensible :
Ses sens captifs dans un charme paisible
Sont pénétrés du baume de son cœur.
De le mener sa bête avoit l'honneur.
Après du temps cependant, dans la plaine,
Ce court spectacle arrêta mon héros.
Deux Chevaliers couroient à perdre haleine,
Et l'un crioit : attends, tourne ton dos,
Et fais-moi voir un poltron au visage.
Mais le quidam que regardoient ces mots,
Des deux talons jouant d'un grand courage,
Ne sembloit pas bien fort s'en soucier.
Tous deux poussant leur rapide coursier,
A peine vus, à Clovis échapperent,
Et ses regards quelque temps les chercherent;
Car dans l'un d'eux il crut connoître un Franc

Qu'il aimoit fort, & certe avec justice,
Ayant reçu de ce Franc un service
Que je tiendrois pour assez important.
Un jour le Prince, au fort d'une mêlée,
Se trouva pris sous son cheval mourant.
Or ce guerrier, tout couvert de son sang,
Ayant de traits la cuirasse criblée,
Fut un rempart pour le Roi renversé
De son cheval par lui débarrassé.
Ce fut donc lui que crut voir le Monarque
Dans le guerrier qui, tout courant les champs,
Crioit : attends, tourne ton dos, attends.
Je n'ai jamais compris à quelle marque
Dans un clin d'œil il fut connu du Roi :
Mais c'étoit lui. Présentement je voi
Qu'il va falloir vous raconter pourquoi
De ces guerriers l'un semble fuir si vîte,
L'autre poursuivre avec tant de vigueur.
Quoique de l'un la course ait l'air de fuite,
Ne croyez pas cependant qu'il ait peur :
Bien loin de là, le seul courroux l'agite.
Le poursuivi s'appeloit Genseric,
Et, l'œil plus noir que cil d'un basilic,
Il galopoit pour surprendre sa femme,
Jeune & peut-être assez honnête dame,
Mais qu'un voisin à la langue d'aspic

Lui disoit être en un vif tête-à-tête
A l'affubler du bonnet malhonnête.
Le poursuivant s'appeloit Cloderic,
Et se trompoit, prenant le pauvre diable
Pour un guerrier frere de Sigismond,
Qui, par le sort d'un combat déplorable,
L'avoit privé d'un cheval admirable,
Cheval superbe, à nul cheval second,
Cheval enfin si brillant & si prompt,
Qu'absolument il vous faut son histoire.

Quand, suspendant les travaux de la gloire,
Vainqueur tranquille, & d'amour agité,
Clovis voulut, à l'ombre du mystere,
De Gondebaud voir la cour sanguinaire
Et l'objet pur par Aurele vanté,
Ce Prince fit ce qu'aujourd'hui sans doute
Ne feroit pas un Monarque sensé.
Mais il ne faut sur discours bien pensé
Juger du sens de celui qu'on écoute,
De la pudeur sur un regard baissé,
Ni sur ce temps décider du passé.
Clovis vainqueur, & n'ayant rien à faire,
Crut par ce droit pouvoir se satisfaire,
Et dans son camp faire entrer le repos.

Lors dans ce camp fut un jeune héros,
Fut Cloderic, qui d'un Roi magnanime
Si fermement vouloit ravir l'estime,

Qu'il ne penſoit, qu'il ne rêvoit qu'exploits
Pour parvenir à cette fin ſublime.
A ſon oreille il avoit une voix
Lui répétant que le projet qu'il forme
Dans le repos ne veut point qu'on s'endorme;
Et lui, voyant au repos tout marcher,
Obtint du Roi le pouvoir de chercher
Quelques hazards : alimens du courage,
Vous aimer trop eſt l'erreur du jeune âge.
Il partit donc, & d'errer étoit las,
Quand un châtel, vrai ſéjour d'aventure,
Aux murs vieillis, de ſolide ſtructure,
Du Paladin fit ſuſpendre les pas.
Sur le ſommet de la porte fermée,
Comme dans l'air nage une renommée
Qui, déployant ſes aîles & ſes bras,
Quoique ſtatue, eſt par l'art animée.
Ce grand chef d'œuvre à chevelure d'or
Dans une main tenoit un petit cor
Dont il ſonna. Frappé de la merveille,
Le guerrier dreſſe une douteuſe oreille;
Mais il reſta plus indécis encor,
Lorſqu'il entend ce marbre par ſa bouche
Articuler diſtinctement ces mots :
O Chevalier, ſi la gloire te touche,
Va conquérir le meilleur des chevaux.

Que dans son sein ce château te recele.
L'homme animé par ta main immortelle;
Quelque étonnant que paroisse ceci,
Divin artiste, ô François Prométhée,
Qui d'un bois vil fais former un Orphée,
A tout Lecteur me rend croyable ici:
Et ma merveille est d'ailleurs descendue
De la mouvante & pensante statue,
Esclave d'or, que ce pied-bot Vulcain,
Qui vous forgeoit des femmes à l'enclume
Comme un rimeur en moule avec sa plume;
Avoit fait propre à lui donner la main.
Le Chevalier, que la surprise enchaîne,
Frappe à la fin à la porte de chêne
Que vint ouvrir un aimable vieillard,
Hôte du lieu. Cet homme vénérable
Sous un vil toît séjournoit à l'écart,
S'étudiant, & jusqu'à l'incroyable
Poussant ainsi les merveilles de l'art.
Guerrier, dit-il au chercheur d'aventure,
Un grand courage est peint sur ta figure;
Mais comme il faut pour gagner le coursier
Un cœur constant que ne puisse effrayer,
Non le péril, car tout guerrier l'affronte,
Mais un projet plein de difficulté,
Je t'avertis que tu cherches ta honte,

Si l'embarras t'a jamais rebuté.

Mais le jeune homme, au discours véridique,
Au noble jeu plus vivement se pique.
Tu le veux donc, dit le grave portier?
Soit. Mais d'abord remets-moi ton coursier:
Un plus brillant paîtra ta réussite.
Si du travail tu reviens ennuyé,
Il conviendra t'en retourner à pié,
M'ayant juré, suivant la loi prescrite,
De ne monter sur cheval, de tes jours,
Que sur celui qu'un guerrier débonnaire
Ayant encor très-longue route à faire
Te cedera touché de tes discours.

Du Paladin ceci troubla la tête;
Car, disoit-il, j'aurai bête pour bête
Réussissant, & dans un très-sot cas
Je me verrois ne réussissant pas.

Il hésitoit, quand, rompant le silence,
Le doux vieillard lui dit: ton nom. Pourquoi,
Dit le guerrier? Pour le mettre où tu voi,
Parmi les noms de ceux qui, par prudence,
Ainsi que toi doutant de leur constance,
Ont préféré le sûr à l'incertain.
Le mot railleur piqua le Paladin.

Comme au timon d'une longue voiture:

Six forts chevaux marchent d'un pas pesant ;
Quand le charton, à boire s'amusant,
Laisse rouler la masse à l'aventure ;
Mais s'il revient, & qu'un grand coup de
fouet.
A l'attelage annonce sa présence,
Tout part & tire, & le son du soufflet
Dans tous les nerfs répand la diligence,
Le pavé rompt sous la roue, on avance :
Tel Cloderic, du mot aiguillonné,
N'a plus de doute & de cheval s'élance.
(3) Ainsi César, de son crime étonné,
D'un œil pensif suivoit l'onde rapide
Qui le nommoit citoyen ou perfide,
Et, par l'orgueil déterminé soudain,
Dit : c'en est fait ; je me fie au destin ;
Loix, taisez-vous ; que le glaive décide.
Le bon vieillard reçut donc le bidet
Du Paladin, &, l'armant d'un livret,
Lui dit : ceci contient ce qu'il faut faire ;
Va, sois heureux : &, menant le coursier
Près de son toît, le sage octogénaire
Se renferma dans son cher attelier
Où seul il sut ne jamais s'ennuyer.
Le Paladin resta donc solitaire.

Dans une cour, vaste & triste repaire
De vieux lézards & d'insectes barbus.
Au fond desert de ses pavés herbus,
Un grand perron, devant un vestibule,
Couvert de mousse, offre au haut des degrés
Deux battans lourds & d'airain remparés,
Masse indomptable aux forces d'un Hercule,
Disant à l'œil ON N'ENTRE POINT ICI.
C'étoit du lieu pourtant l'unique entrée.
L'aventurier, qui prenoit du souci
De trébucher au premier pas ainsi,
Heurte l'huis dur de sa lance ferrée:
Un bruit grinçant en est le vain effet.
Il lui souvint qu'il portoit un livret;
Il le feuillette, & trouve d'aventure
Ces propres mots: si tu veux du succès
Voir couronner tes pénibles projets,
Ouvre d'abord la porte sans serrure,
Dont les battans ont cent verrouils épais
D'un fer rouillé qui ne tourna jamais;
De-là descends dans une grotte obscure
Par l'escalier que tu ne verras pas:
Là, sur un lit, une belle endormie
Est dans son somme à tel point engourdie,
Que tous les vents, que la foudre en éclats
Sans l'éveiller mugiroient à sa tête;

Réveille-la : jure, en guerrier honnête,
D'exécuter ce qu'elle te dira :
Et le cheval de droit t'appartiendra.
Rien que cela ? Diable ! .... pour une bête,
Dit Cloderic, eſt-ce aſſez de travaux ?
Cet homme-ci fait payer ſes chevaux.
Et, ce diſant, il aiguiſa ſa tête
Contre ſes mains ; il rumina, creuſa,
Et bruſquement de ceci s'aviſa.
Des deux côtés de la cour iſolée
D'ormes touffus il regnoit une allée :
Le guerrier vif, levant l'œil, apperçut
Un orme mort : à cet arbre il courut,
Et, de vingt coups d'un large cimeterre
Tout de ſon long l'ayant couché par terre,
Il l'eut bientôt en entier ébranché.
Cet arbre avoit (grand bonheur, je l'avoue !)
Un bout de corde à ſon tronc attaché :
L'actif guerrier le ſaiſit, le dénoue,
(4) Et déſunit l'étoupe qu'il ſecoue ;
Puis d'un caillou, dont il ouvre le ſein,
Il fait tomber une claire étincelle
Sur la filaſſe, où monte un feu ſoudain :
De rameaux ſecs, qu'il arrange autour d'elle,
Par progrès vifs ſe forme un grand foyer.
Lors des deux mains déchargeant ſon acier

Il déchira la porte revêtue
D'énormes clous & de bandes d'airain ;
Plaques & clous s'arrachent sous sa main,
Et le bois nud bientôt s'offre à sa vue :
Ah, ah, dit-il, nous entrerons enfin !
D'un bras nerveux il embrasse, il apporte
Un gros paquet de ramée à la porte,
Y met le feu. La porte en pétillant
Rougit & cede à la clef la plus forte ;
Avec le bois tombe l'airain brûlant.
Dans l'huis ouvert une large fenêtre
Laisse déja ce vieux séjour paroître,
Et l'œil y fuit de longs appartemens,
Lambris muets & seuls depuis long-tems.
Cloderic entre, & d'un coup d'œil embrasse
Du lieu fermé le ténébreux espace :
Il y ressent, quoique grondant son cœur,
Le frisson triste & la secrete horreur
Que d'un desert le calme obscur inspire.
De cet état un souci le retire.

Il faut trouver un escalier secret,
Etroit, unique, & nulle part visible.
Il parcourt donc tout le palais paisible,
Et va sondant de salle en cabinet.
D'escalier point : Ministre inaccessible,
Dont vous écarte un valet apposé,

Eſt au client à trouver plus aiſé.
Déja dix fois revenant ſur ſa trace
Le Chevalier n'a rien laiſſé ſur place,
Et ſon ſang froid étoit preſque épuiſé,
Quand, contemplant une belle ſtatue
Qui du milieu d'un clair appartement
Sembloit vouloir par ſa main étendue
Et ſes deux yeux arrêtés fixement
Dire aux chercheurs tournez ſur moi la vue,
Il entrevit que ſur ſon piédeſtal
Etoit écrite une courte ſentence;
Plus proche, il lit cet oracle moral :
« Les bons ſuccès ſont fils de la conſtance:
» Qui veut vraiment, parvient; qui cherche bien,
» Rencontre enfin : qui ſe laſſe n'a rien ».
Cette ſentence eſt comme un trait de flamme
Qui du jeune homme éclaire & brûle l'ame.
De la ſtatue il vient ſonder les flancs;
En la frappant, il connoît qu'elle eſt creuſe;
En cherchant mieux, qu'elle s'ouvre en dedans;
En s'avançant, qu'elle eſt la voie heureuſe
Qui le conduit à l'eſcalier cherché.
La route étoit bien juſte & ténébreuſe;
Mais un fanal dans la tête attaché

D'Aſbeſtin

D'Asbestin lin, long fanal emméché,
Tel que des morts récréant la paupiere
Plus d'un s'est vu dans des tombes caché,
Dardoit d'en haut une pâle lumiere
Sur les degrés disposés de maniere
Qu'il n'y faisoit pas noir, sans qu'il fît clair.
A la faveur de ce vieux luminaire,
Les yeux en bas & le derriere en l'air,
Le Paladin descendant en arriere
Travaille tant, qu'enfin, tant bien que mal,
Il est au pied de l'escalier spiral
Qui le conduit dans une grotte obscure,
Séjour de paix, du sommeil gracieux,
Et d'un objet le *non plus* de nature.
Son front serein, modeste, offroit aux yeux,
Parmi ses lis, la candeur la plus pure :
Sur son visage on voyoit confondus
Des premiers ans les charmes ingénus,
L'éclat piquant de la vive jeunesse,
Et la langueur du teint de la tendresse ;
Même on trouvoit, en examinant mieux,
Qu'il s'y mêloit une aimable tristesse :
Quoique séchés, on jugeoit que ses yeux
S'étoient fermés en répandant des larmes ;
On découvroit, à travers les doux charmes
De cette bouche où siége le repos,

Que la douleur dicta ses derniers mots.
Tel qu'un Fermier, qui, laissant sa chaumiere,
A son Seigneur vient parler pour affaire,
Si, dans l'hôtel, à son œil villageois
D'un riche lustre éclatant de lumiere
Luit le crystal pour la premiere fois,
Son gros œil cligne, il demeure, il admire;
Loin de la terre il se croit transporté,
Et dans ce lieu mon balourd démonté
Ne conçoit plus quelle raison l'attire:
Tel Cloderic, en voyant la beauté,
Ne songe plus au sujet qui l'amene.
Doux lit foulé d'un beau corps virginal
Fait assez peu souvenir d'un cheval.
Il s'extasie, il contemple, il promene
Ses yeux ravis sur cet aimable corps.
A l'éveiller pourtant enfin il pense:
Il chante, il tousse, il frappe de sa lance,
Des pieds, des mains: mais néant: vains efforts.
Ce long sommeil, étonnant, invincible,
Fit travailler le cerveau Paladin.
Ce somme dur, qui paroît peu possible,
A ce réduit par un art surhumain
Fut attaché: prodige qu'on peut croire,

Selon mon ſens ; car, puiſqu'il eſt notoire
Qu'à du papier tous les jours on tranſmet
Le ſecret ſur d'aſſoupir œil qui veille,
D'un veau de mer ſi deſſous votre oreille
Le pied placé produit ce même effet,
Un enchanteur aux murs d'un cabinet
Put imprimer une vertu pareille.
C'étoit auſſi l'œuvre d'un enchanteur.
Un Mage habile (il fut le conſtructeur
De ce châtel) avoit, dit-on, pour femme
Une beauté de très-grondeuſe humeur,
Charme des yeux & martyre de l'ame.
Ce Mage, fou d'amour & de chagrin
Pour un objet diabolique & divin,
N'en pouvoit mais, quand d'un heureux remede
Il s'aviſa : le ſommeil eſt muet :
Il appela le ſommeil à ſon aide.
Il fit un lit, & remplit ſon chevet
D'eſprit peſant de fleur cimmérienne ;
Et de ce lit le ſecourable effet
Fut de fermer tout œil & tout caquet
Plus promptement que l'ombre de l'hyene
De chien jappant ne ſcelle le muſeau.
Quand donc au bruit d'une grondeuſe antienne
Du Mage époux pétoit le bon cerveau,

Poussant sa femme au chevet narcotique ;
Il se paroit du turbulent fléau.
Un ruban bleu, de l'état pacifique,
En le touchant, la tiroit à son gré.
Et voilà comme, à l'orage livré,
Par beau secret s'en échappoit le Mage.
O lit sans prix, si tu n'étois perdu,
Que tu ferois un grand meuble en ménage !
Mais revenons au douloureux visage
Du bel objet sur ce lit étendu.
Le Cloderic l'admiroit éperdu,
Faisant un bruit que n'entendoit la belle
Plongée au sein d'une paix éternelle.
Comme il songeoit, il vit le talisman ;
Le ruban bleu sous une main polie :
Il veut l'avoir ; mais, avec le ruban,
La main couvroit une ivoire arrondie. . .
Le Chevalier, qui d'abord n'en vouloit
Qu'au talisman, d'un index qui trembloit
Leva la main qni lui voiloit l'albâtre
D'un jeune globe à le rendre idolâtre.
A cet aspect, de son cœur palpitant
Dans tout son corps un feu prompt se répand ;
Le ruban bleu quitte son doigt débile ;
Son œil se colle au beau tableau tranquille ;
Il s'en approche, il se courbe, il rougit. . .

Mais ; mon pinceau , deviendrois-tu coupable ?
Viens , ô vertu , viens , guide respectable ,
Me redresser , lorsque mon cœur agit !
Le Chevalier s'oubliant , on soupire.
Une voix dit : réveillez-vous , Amire :
C'étoit l'effet du talisman touché.
L'objet remue , à son somme arraché :
Amire , ainsi s'appeloit cette belle ,
Etend un bras , puis ouvre une prunelle ;
Et de la voix que donne la douleur
Elle s'écrie : est-ce toi , cher Vamire ?
Suis-je trompée , & reviens-tu vainqueur ?
A ces accens , le guerrier se retire ,
Rouge & honteux en criminel surpris ;
Mais il revient & reprend ses esprits ,
Et dit : ô vous , que dans son triste empire
L'amer chagrin compte , à ce que je vois ,
Que mon cœur plaint , & que mon œil admire ,
Je ne suis point ce fortuné Vamire
Qu'en gémissant appeloit votre voix ;
Mais un guerrier aussi prêt que lui-même
A vous prouver sa complaisance extrême.
Un beau cheval , qu'on n'obtient point sans vous ,

Eſt le ſujet qui dans ces lieux m'amene :
Pour l'obtenir, faut-il que j'entreprenne
Les plus hardis, les plus périlleux coups ?
Commandez-moi : je prends votre courroux,
Je ſers vos vœux, j'épouſe votre haine.
La belle fille, à ces mots, d'un ton doux
S'écrie : enfin pour ma douleur mortelle
Il ſera donc quelque ſoulagement !
Barbare mort, mort de mon cher amant,
O de mes pleurs ſource toujours nouvelle,
Je conçois donc l'eſpoir de te venger !
O Chevalier, autant qu'on peut juger
De ta valeur par ta haute apparence,
Par toi je puis aſſurer ma vengeance :
Ecoute-moi. J'ai peu de cruauté :
Si de ton front ton cœur a la bonté,
Tu vas me plaindre & partager mes larmes.
Ah qui ne plaint un objet plein de charmes !
Auſſi croyez que le guerrier penché
Avoit un air complaignant & touché.
Il écoutoit en gênant ſon haleine,
Et commandant à ſes larmes à peine,
Quand la beauté... Mais, ô toi qui me ſuis,
Si tu n'es pas fatigué, je le ſuis.

Fin du Chant cinquieme.

REMARQUES.

(1) Ceci fait allusion à la demande presque indiscrete d'Adam à Raphaël, dans Milton *Parad. perd. liv.* 8. Ce morceau devoit être très-gracieux ; mais Milton a affecté dans la demande une précision mêlée de termes d'école, & il n'y a de bien dans la réponse que les premiers vers. Les voici à-peu-près. Adam avoit dit :

Les esprits aiment-ils ? De l'amour dans les Cieux
Quelle est l'expression ? Leur suffit-il des yeux ?
Ou font-ils de leur gloire un radieux mélange ?
Souriant à ces mots, sur son front le bel Ange
D'une rose d'enhaut prend l'ardente rougeur,
Vrai coloris d'amour, & dit avec douceur :
Nous goûtons dans le Ciel la volupté suprême :
Que ce mot te suffise ; elle n'est qu'où l'on aime.

& après cela Raphaël s'embrouille dans une explication inexplicable.

(2) *Aux pommes d'or.* L'histoire d'Atalante est connue des enfans ; mais le joli morceau que cet endroit d'Ovide ! Je suis fâché que l'aimable imitateur des métamorphoses de Philémon & de Pirame, n'ait pas songé à l'histoire d'Atalante. Il n'eût point été traducteur, parce qu'il auroit pu être quelque chose de mieux. Je n'ai osé que traduire. Voici

le récit d'Ovide. Lorsque l'on considerera combien de fers j'ai voulu porter, parce que je crois qu'un traducteur est un homme aux fers, on pourra avoir quelque indulgence pour les libertés de la versification.

Histoire d'Atalante. *Métam. liv. X.* C'est Venus qui la raconte à Adonis.

Peut-être on vous a dit qu'une athlete débile
Devançoit en courant l'homme le plus agile :
Ce bruit n'est point frivole ; & l'on ne savoit pas
Si sa légereté surpassoit ses appas.
Le Ciel interrogé lui dit sur son mariage :
L'hymen n'est pas pour toi ; d'un époux fuis l'usage :
Tu n'obéiras point, & *vivras n'étant plus.*
L'arrêt fit fuir la nymphe au fond des bois touffus.
Là d'amans une foule entouroit la cruelle :
Cette loi les fait fuir. Pour m'obtenir, dit-elle,
Il faut vaincre à la course, & l'emporter sur moi :
Le vainqueur a pour prix ma personne & ma foi ;
Mais le vaincu la mort. C'est-là ma loi constante.
L'arrêt fut dur ; mais quoi ... sa grace est si puissante !
Cent amans aveuglés s'offrirent au trépas.
Hyppomene alloit voir ces injustes combats.
A ces risques, dit il, quoi, poursuivre une femme !
Et de l'amour il plaint ce jeune excès qu'il blâme.
Vit-il ces traits, ce corps qu'un long voile ombrageoit,
Pareil au mien, au tien si ton sexe changeoit ? ...
Frappé, levant les mains, je vous blâmois n'a guere,
Amans, pardonnez-moi ! Vous cherchiez ce salaire :
Je le connoissois mal. Il s'embrase en louant ;

Il voudroit qu'aucun d'eux ne sortît triomphant ;
Et jaloux il a peur. Pourquoi de cette lutte
Ne pas tenter, dit-il, le succès ou la chûte ?
Le Ciel sert la hardiesse. Il parle ainsi tout bas,
Lorsque de la beauté fuit le rapide pas.

Au jeune Ionien quoique du trait d'un Scythe
Le vol semble moins prompt, ce qui sur-tout l'agite
C'est sa grace, un aspect que la course embellit :
L'air de ses pieds aîlés écarte un leste habit,
Ses tresses ondoyoient sur l'épaule éclatante,
Du ruban des genoux la boucle étoit volante ;
Au lis du jeune corps l'incarnat s'est mêlé :
Tel un lambris blanchi, sous la pourpre voilé,
Couvre tous les objets de son ombre rougie.
Hypponiene admiroit. La carriere est fournie :
Atalante reçoit le laurier des vainqueurs,
Et les vaincus des loix subissent les rigueurs.

L'étranger, que leur sort n'arrête ni n'étonne,
S'avance, & , l'œil fixé sur la belle amazone,
Pourquoi d'un vain succès chercher l'honneur aisé ?
Combattez-moi, dit-il : du Ciel favorisé,
Je ne vous ferai point rougir si je prospere :
Issu de Megarée, Onchefte fut son pere ;
Neptune son ayeul : neveu du Dieu des mers,
Mon cœur soutient mon nom : si j'essuie un revers,
Quelque splendeur attend le vainqueur d'Hyppomene
D'un œil doux, à ces mots, Atalante incertaine
Le voit, & ne sait plus si vaincre est un succès.

Quel Dieu perd ce jeune homme, en haine des beaux traits,
Dit-elle, & le contraint, malgré la loi barbare,

A chercher mon hymen ? Suis-je d'un prix si rare ?
Ses traits m'ont peu touchée : ils le pouvoient pourtant.
Je ne plains que son âge : il est encore enfant,
Et déja, sans pâlir, il fait risquer sa vie ;
Et de près sa naissance au Dieu des mers l'allie;
Et son cœur aime ; & même il prise assez ma main,
Pour périr s'il ne peut l'obtenir du destin !
Pars, enfant ; tu le peux : fuis un lit sanguinaire ;
Mon hymen est cruel ; à d'autres tu dois plaire ;
Tout objet t'aimeroit, moins injuste que moi... :
Mais tant d'autres sont morts... d'où vient ce soin pour toi ?
Tu le veux, meurs. Le jour & lui pese & le gêne,
Puisque de tant d'amans pour lui la perte est vaine !
Il meurt donc pour vouloir s'attacher à mon sort !
Je paierai tant d'amour par une indigne mort !
Pourrai-je m'avouer ma victoire haïe ?
Mais ce n'est point ma faute... ah, s'il changeoit d'envie !
Ou, puisqu'il est aveugle, ah, s'il étoit plus prompt !
Ciel, quel air virginal orne son jeune front !
Malheureux ! Je voudrois qu'il ne m'eût jamais vue !
Lui dois je le trépas ? Par le Ciel retenue,
Si j'osois m'engager sous un joug interdit,
Je n'aurois qu'à lui seul voulu céder mon lit.
Ainsi, novice encor, du premier trait blessée,
Elle aime ; mais l'amour est loin de sa pensée.
Bientôt on veut la voir courir suivant les loix.
Le sang du Dieu des flots, d'une inquiete voix,
L'amant alors m'invoque : ô Venus, je t'appelle ;

Que ta main soit propice au feu que je tiens d'elle !
Un vent doux m'apporta le vœu qu'il m'adressoit :
Il me plut, je l'avoue ; & le secours pressoit.
Il est un champ nommé dans l'endroit Damazene.
Ce champ, l'honneur de Chypre, est un ancien domaine
Dont quelques saints vieillards ont doté mes autels.
Au milieu brille un arbre aux rameaux immortels,
Rameaux d'or résonant, à feuille jaunissante.
J'apportois par hazard de la plaine opulente
Trois pommes d'or sur moi : visible au seul amant,
Je lui dis leur usage, & lui fais ce présent.
L'airain sonna. Chacun penché sur la barriere
Fuit, & d'un cours léger effleure la poussiere :
Vous croiriez qu'à pied sec ils raseroient les eaux,
Ou de blondes moissons sans courber leurs tuyaux.
Le jeune homme applaudi s'anime, est plus agile :
Il entend : c'est ici qu'un effort est utile,
Depêche Aonien, mets toute ta vigueur ;
Poursuis, tu vaincs. L'amant, à ces mots, dans son cœur
Peut-être est moins flatté que la nymphe cruelle.
Combien de fois pouvant le passer attend elle,
Ne quittant qu'à regret ses traits long-temps fixés !
Mais son haleine est seche, & ses flancs sont lassés,
Et la borne étoit loin. Le neveu de Neptune
Alors des pommes d'or laisse enfin rouler une.
Atalante interdite, avide du beau fruit,
Suspend sa course agile & saisit l'or qui fuit :
Hyppomene la passe : on applaudit : mais, prompte
A gagner son retard & réparer sa honte,

Atalante à son dos met le jeune homme encor.
S'arrêtant de nouveau pour l'autre pomme d'or,
Elle rejoint & passe. Enfin le terme reste ....
Comble tes dons, dit-il, bienfaitrice céleste !
Et, pour la retarder, comme d'un air badin,
Il roule obliquement le fruit loin du chemin.
Pour courir le chercher, elle parut flottante :
Je l'y forçai : par moi sa pesanteur s'augmente ;
Je retarde sa course, & je charge ses bras ;
Et, pour que mon récit soit prompt comme leurs pas,
Hyppomene vainqueur épouse sa conquête.

(3) *Ainsi César.* César fut effrayé à la vue du Rubicon: il garda quelque temps un silence indécis, qu'il rompit par un proverbe grec dont le sens est *le sort en est jeté ;* & peut-être ce mot vaut-il bien le commentaire qu'en a fait Lucain, & que je traduis.

(4) *Et désunit.* Il est d'un sot de louer ou de citer ses productions ; mais Corneille a dit ce qu'il pensoit des siennes, en bien comme en mal. Sans me comparer à Corneille (car quelle burlesque comparaison!) oserai-je dire ici que tout ce détail ne me paroît point ridicule, ni contraire au génie de la langue ? S'il est simple, il n'étoit peut être pas difficile d'y mettre plus de noblesse, sans qu'il perdît de sa naïveté. N'est-ce donc pas une fausse opinion que celle où l'on est, que les choses communes & les petites choses ne peuvent réussir en françois ? Et la stérilité de nos

peintures en ce genre, plus néceſſaire qu'on ne croit à la variété d'un Poëme, vient-elle par faute de génie & ſur-tout de travail dans les Auteurs, ou par faute de termes dans la langue ? J'aurois de la peine à croire le dernier. J'ai aſſez bonne opinion de ma langue pour croire qu'elle peut ſe plier au ſimple comme au ſublime.

Que Ronſard ayant dit : « Tu imiteras les » effets de la nature en toutes tes deſcriptions » ſuivant Homere ; car, s'il fait bouillir de « l'eau en un chaudron, tu le verras premier » fendre ſon bois, puis l'allumer & le souf» fler, puis la flamme environner la panſe » du chaudron, &c. » pour ſe montrer fidele à ſon principe, diſe dans la Franciade, *liv. I*, que Francus.

.... la victime attira par le front ;
Les yeux tournés vers l'occident, & pouſſe
Les noirs taureaux ſur le bord de la fouſſe
De la main gauche, & le poil qui vêtoit
Le front cornu des bêtes, il jettoit
Dedans le creux de la foſſe, & répanche
Avec du lait de la farine blanche,
Du vin, du miel, appellant par grands cris
Hyante, Hécate, & tous les bas eſprits.
Lors en tirant de ſa gaine ivoirine
Un long couteau, le fourre en la poitrine
De la victime & le cœur lui trancha, &c.

il eſt viſible que cette groſſiere imitation

d'Homere & de Virgile, dans laquelle le génie de la langue, la grammaire, & l'élégance sont violés à l'envi, prouve seulement que Ronsard étoit un balourd, qui savoit Virgile par cœur, & l'admiroit bien gratuitement, puisqu'il n'avoit pas seulement l'idée de son génie.

Que Scuderi, autre bête d'une profonde lecture, s'imagine décrire en détail la construction de vaisseaux en disant que

. . . . . le bruit & les coups
De maillets, de marteaux, de chevilles, de clous,
De haches, de rabots, de ciseaux & de scies,
Font bien loin retentir les forêts éclaircies.
L'un arrondit les mâts, l'autre forme l'antenne;
L'un à faire un tillac met son art & sa peine,
L'autre éleve la hune au plus haut du vaisseau;
L'un fait courber la quille où doit tournoyer l'eau,
L'autre éleve la poupe & l'orne avecque pompe;
Celui-ci fait la proue & cet autre la pompe;
Et malgré le sorcier, & malgré le démon,
L'un place le fanal & l'autre le timon, &c.

Alaric, *liv. II.*

ce fastidieux amas de termes peu choisis, & qui ne peignent vraiment rien qu'un cahos, ne passera jamais pour une description détaillée.

Qu'enfin tous nos mauvais épiques se soient attachés à ce genre de peinture, & aient tous échoué, & qu'il ne s'en trouve point dans la

Henriade ; il n'en faut rien conclure contre la langue ; car ne seroit-ce pas une erreur de croire que notre poésie n'est pas susceptible d'harmonie imitative, parce que Desmarets ayant dit pour imiter le son du pas d'un cheval, Clovis, *liv. VII*,

Son fier barbe écumeux hennit en cheminant,
Du fer plat, pas à pas, bat le champ résonnant *.

il n'a pu réussir à imiter le son que dans un vers plat & ridicule ? Le petit nombre de bons vers qui ont cette harmonie imitative en prouve la possibilité, comme l'exemple de Boileau dans le Lutrin démontre que la Langue Françoise peut peindre les choses les plus com-

* Du Bartas, bien autrement ridicule, a cru imiter parfaitement le chant de l'alouette dans des vers du cinquieme jour de sa premiere Semaine ; & effectivement l'harmonie imitative s'y trouve, mais c'est aux dépens du bon sens.

« La gentille alouette, avec son tire lire,
„ Tire lire, a liré, & tire lirant tire
„ Vers la voute du Ciel, puis son vol vers ce lieu
„ Vire, & desire dire, adieu Dieu, adieu Dieu ».

Ce qu'il y a de bon, c'est qu'un Edouard Du Monin, savantissime traducteur de la Semaine, a été littéral interprete de cette bêtise : *Dulcis alauda suo tire-lire consona, tollit iratis iras*, dit-il ; & il est si fort satisfait de sa fidelité, qu'il dit une injure savante à tous ceux qui ne trouveroient pas que *tire-lire* fait à merveille dans un Poëme latin.

munes. Eh quoi, la premiere des langues vivantes ne pourroit pas dire ce que disoit le latin ? Il seroit dans son abondance des idées inexprimables ; & sur-tout elle ne pourroit point mettre la nature sous nos yeux ? Mais voyons donc. Ce sont deux morceaux très-connus, que le portrait de Charon, & le repas des Troyens sur la côte de Carthage, dans le premier & dans le sixieme de l'Enéide. Le premier tableau est dans le hideux, & le second dans le familier. Je vais suivre l'original tant que je le pourrai : il perdra ; mais au moins mes vers seront plustôt une traduction que vingt traductions telles qu'il en éclot tous les jours, où il semble qu'on ait fait voeu d'oublier l'original pour s'en souvenir de temps à autre. Voici le portrait du nocher des Enfers.

De-là le sentier mene aux eaux de l'Achéron :
Ce gouffre tournoyant dont bout l'épais limon
Dans le Cocyte amer dégorge tout son sable:
Charon garde ces flots. Passager effroyable,
Dieu sale & sombre, un poil inculte, chargé, vieux,
Hérisse son menton: le feu sort de ses yeux:
Un nœud fait de son dos pendre un linceuil immonde:
Seul, à la voile, au croc guidant sa nef sur l'onde,
Il voiture les morts dans son flanc entr'ouvert :
Il est vieux, mais actif, & son déclin est verd.

Voici l'autre tableau. Enée console ses compagnons à qui il a fourni une chasse abondante. Il leur fait entrevoir un meilleur avenir.

Il parle, & , renfermant le souci qui le presse,
L'espoir est sur son front, dans son sein la tristesse.
Eux saisissent leur proie, apprêtent leurs festins.
L'un dépouille les flancs, ouvre les intestins,
L'autre perce du fer les morceaux qui palpitent;
Tels placent sous l'airain les flammes qu'ils excitent;
Le repas les ranime, & sur l'herbe étendus
A leur chasse ils ont joint les vieux dons de Bacchus.

Je ne vois pas que ces vers soient indignes de l'épopée. A l'occasion de ce dernier morceau, je ne puis m'empêcher d'attaquer l'article *Epopée* dans le Dictionnaire Encyclopédique. On y dit que le simple & le familier ont leur noblesse, que le repas des Troyens sur la côte de Carthage est aussi naturel que celui de Henri chez le solitaire de Gersay, que l'un intéresse & que l'autre n'intéresse pas; je n'en rapporterai point la prétendue raison, mais qu'on juge de sa solidité d'après ces réflexions. C'est par une tempête bien *amenée*, & qui fait un grand & un terrible effet dans Virgile, que les Troyens sont poussés sur cette côte; leurs vivres sont corrompus par l'eau, eux-mêmes mouillés, las, sont abbattus de chagrin. Enée leur procure un régal inattendu: le tableau vrai & naïf des apprêts de ce repas ne devoit-il pas avoir une touche inculte & sauvage? C'est d'avoir été fidele à la nature qu'on blâme Virgile: des idées accessoires de tranquillité seroient ici bien placées! Je ne suis pas sans doute le seul qu'ait frappé

la singularité de cet article *Epopée*, où Virgile n'est cité que pour être tancé rudement, & *Lucain* que pour être presque toujours érigé en modele. On le loue, ce Lucain, de son premier défaut, celui de se montrer sans cesse, de casser un récit par des réflexions, des tirades brillantes & fastidieuses : on lui fait honneur d'être unique en ce genre de beautés; ce qui est vrai, & ce qui rend la lecture suivie de son Poëme impossible : mais ce n'est point parce qu'il étoit seul pénétré de son sujet qu'il tombe à chaque pas dans d'éternels écarts ; c'est parce que, maigre historien, n'ayant mis aucun génie dans le plan, il a voulu le fourer dans les détails. L'impiété boursouflée qui précede sa bataille de Pharsale est un exemple de défaut à citer, & cela devient un grand modele dans le beau. Pourquoi, dit-on, avec le plus beau génie & le plus beau sujet du monde, n'a-t-il laissé qu'un Poëme imparfait ? J'avoue que Lucain m'éblouit par ses pensées : je crois encore que c'est une sottise que de vouloir le juger par comparaison avec Virgile : mais le génie, ce me semble, est inséparable de l'imagination ; & quelle étroite imagination que ce Lucain? A-t-il jamais le pinceau à la main, ou quand il peint ne met-il pas la moitié du tableau en écriture ? Pour son sujet, qui demandoit une terrible effronterie dans celui qui le traita, est-il donc si beau ? Une guerre plus que civile, le crime légitimé par le succès, un peuple puissant tournant contre son sein sa main victo-

rieuse, le plus juste chef vaincu & éclipsé par le chef criminel plus grand, Rome enfin s'égorgeant étoit un sujet terrible, honteux & désesperant pour les Romains, mais non pas si beau. Le luxe universel & l'universel oubli des vertus causent la guerre civile, & sa suite est l'asservissement : je ne vois rien là que de flétrissant pour le peuple le plus intéressé au Poëme. Il falloit pour l'embellir altérer des vérités récentes & incorruptibles, passez-moi le terme : il falloit donner une ame romaine à Pompée, son antique valeur, & la tête d'un Général : il falloit que Rome n'eût pas paru mériter d'être assujettie : alors son malheur eût été intéressant. Mais que l'ambition donne des chaînes au luxe, que des assassins égorgent des poltrons, cela n'inspire aucun intérêt. Lucain a beau invectiver contre César & diviniser Pompée, ces rivaux paroissent ce qu'ils sont, Pompée petit, & César héros. Quand un sujet a de tels évenemens & de tels acteurs, il n'est pas si beau. Je crois qu'on a dit de même que le plus beau sujet d'un Poëme françois étoit celui de la Henriade. Je suis donc bien peu fait pour la vérité, si c'en est-là une. Je crois que ce Poëme peut être utile, si un livre l'est ; mais, ô bons François, ce Poëme vous déshonore. Eh par grace, dites-moi, vous qui n'admirez pas plus Voltaire que moi, mais qui pouvez l'admirer à tort, ces fanatiques qui égorgent leur foible Roi,

qui rejettent leur Roi légitime, qui se souillent du sang de leurs freres, ces monstres d'aveuglement & de rage de qui sont-ils les peres ? Ne ririez-vous pas d'un Anglois qui trouveroit que Charles I est le plus beau sujet d'une épopée angloise ? Voilà bien de l'audace, sans doute, pour un petit conteur de vétilles : mais pourquoi ce que je dis me paroît-il évident ?



CHANT VI.

ARGUMENT.

Sujet des pleurs de la belle endormie :
A Cloderic sa conquête est ravie.
Comme une belle éblouit Sigismond,
De lui se moque, à ses feux s'abandonne.
Tendres douleurs de la foible Albione.
Ardens combats d'un trio furibond.

QUELQU'UN dira : que de plattes fadaises !
Quel long cahos d'extravagances niaises !
Eh mais, l'Auteur, que n'avertissiez-vous
Qu'il vous falloit des enfans ou des fous !
Parlons sans fiel, & réponds, homme grave,
De ta raison sombre & superbe esclave,
A la nourrir froidement appliqué,
Par le grand seul tu peux être piqué,
Et tu ne lis que le noble & l'utile ;

C'eſt fort bien fait. Mais ce conteur futile
(1) Voudroit connoître un plus utile Auteur.
Tu ſuis ce fou, calculateur nocturne,
Qui t'apprendra (quelle voie au bonheur!)
Ce qu'un caillou doit peſer dans Saturne;
Ou, t'enfonçant aux tombes de Memphis,
Tu ſais quel fut le nez d'Aménophis;
Ton œil a lu les ſavantes ſornettes
Que par ſon muffle a fait éclore Iſis,
Ou par ſon bec l'épervier Oſiris:
Travail par qui tes viſieres moins nettes
Ont condamné ton nez propre aux lunettes.
Je t'aurois plu, ſi, ſongecreux abſtrait,
J'avois cherché ſi l'ame toujours penſe,
Secret paſſant ta courte intelligence,
Comme à ton bien très-étranger ſecret.
Préferes-tu ce géometre auguſte,
Dans ſes pas lents non moins toiſé que juſte,
Tout rengorgé de ſeches vérités,
Servant ici comme aux gens de la lune?
Ou, d'une vue adroite & peu commune
Voyant très-clair aux plus foibles clartés,
Aurois-je dû, mythologue Alchimiſte,
Trouver la clef de l'art de Triſmégiſte
Dans les beaux chants de l'aveugle menteur;
Et te montrer (ô prodige!) qu'Ovide

Fut un adepte & Virgile un souffleur ?
Ou, de riens vrais scrutateur intrépide,
Me falloit-il, le microscope en main,
D'un papillon te supputer les plumes,
Ou te déduire en sérieux volumes
Comment sans poule un œuf devient poussin ?
O Jupiter, fais que tel chercheur trouve,
Auprès du four que son œil benêt couve,
L'heureux secret qu'apprit de toi Léda ;
Et fais un peu pondre ce couveur-là !
Qu'un autre monte aux fourneaux du tonnerre,
Cherche d'où naît le frisson de la terre,
Gagne le rhume à compter dans les cieux
Les millions de leurs éternels yeux,
Pours ses lecteurs enchassant la migraine
Dans le recueil de sa science vaine :
Je n'irai point disputer son laurier.
Mais sans hauteur, sans prendre un sourcil fier,
Si mes récits ont égayé ta bile,
Plus que ces gens j'ose me croire utile.
France, il est vrai que du loisir aidé,
Par le travail & le temps secondé,
J'eusse tenté la route de Virgile ;
Car le laurier que sa main a cueilli

Est à mes yeux le titre le plus juste
Pour se parer des voiles de l'oubli.
O Ciel, pourquoi . . ? Mais ma voix peu robuste
Ne peut monter jusqu'à ses divins tons.
N'osant prétendre à sa couronne auguste,
Je tâche au moins d'imiter quelques sons
Du chantre fou dont se vante Ferrare ;
Et quand la mort, que je vois, se prépare
A délier le court fil de mes jours,
Lorsque son pied pese sur ma poitrine,
Quand mon front pâle annonce ma ruine,
Et que, frappé dans l'âge des amours,
De vers là-bas mon poumon m'achemine,
Je vais traçant d'un crayon peu correct
Quelque guerrier à la main pétulante,
Ou quelque vieille à dégoûtant aspect,
Ou quelque belle à figure indolente.
Mais, à propos, parlons donc des douleurs
De la dormeuse ; elle essuya ses pleurs,
Puis dit : guerrier, si ton ame est sensible,
Que je te plains ! Le bonheur est paisible,
Et de l'amour qui pense l'obtenir
A des trompeurs écouté le plus traître :
Traversé pur, honteux n'osant paroître,
Volage ou tiéde ou menaçant de l'être,

Il fait trembler ou rougir ou gémir.
Tu vois mes traits : quinze ans vont me venir:
Enfant chéri, le Ciel m'avoit fait naître
Pour le bonheur, & je n'en attends plus
Que de la mort. J'aimai le beau Vamire,
Quand je le vis, dès que je me connus :
Tout nous lioit, l'âge, l'état, l'empire
De ces yeux faits pour se charmer d'abord.
Je dépendois d'un pere : il étoit tendre :
Il eût aimé mon amant pour son gendre :
Tout m'endormoit contre les coups du sort.
J'eus le malheur d'oser faire à mon pere
D'un feu timide un innocent mystere ;
Et (triste erreur !) je pensai que des yeux
Qu'un seul fixoit, auxquels un seul sut plaire,
N'étoient puissans que sur ce seul heureux :
Mais Gondioch, un monstre, me crut belle.
Ce sombre enfant de la guerre cruelle,
Qui pouvoit tout auprès de Gondebaud,
Paré d'un nom qu'un pere mit trop haut,
Me demanda, m'obtint : je fus promise,
A mon amant quand je me promettois.
Par le respect & la douleur soumise,
Mon cœur nioit, muette je consentois.
Quoique de trouble & d'yeux environnée,
A mon amant, à qui je sus m'offrir

Secrettement, j'appris ma destinée.
Ah !.. je crus voir la sienne terminée,
Et je sentis sur mes levres courir
Son ame aimée, essayant de sortir.
Comme nos bras cent sermens nous lierent.
Quels longs baisers que nos larmes mouillerent !
Par mon amant enhardie à parler,
D'un désaveu je lui fis la promesse,
Et le quittai. Que tu sais aveugler,
Fatal amour, imprudente jeunesse !
Quand nous devions redouter tous les yeux,
Un oeil sinistre avoit vu nos adieux,
Et Gondioch par un témoin perfide
Apprit ma faute : en son cœur homicide
L'amour sauvage étoit bientôt fureur :
Sans respecter sa caduque douleur,
Du dernier crime auprès d'un tendre pere
Il m'accusa... Le front que je révere,
Son front blanchi se couvrit de rougeur ;
Mais il traita Gondioch d'imposteur.
Le mortel sombre & bouillant de colere
Jeta soudain un gantelet cruel,
Et l'appuya d'un outrageux cartel.
En nos climats, sous un maître sévere,
L'honneur dépend du hazard d'un duel.

D'un accusé combattre est le refuge :
Son bras l'absout ; le fer aveugle juge.
J'eusse aisément trouvé des bras pour moi,
Si Gondioch n'eût tout glacé d'effroi.
Je m'assurois sur l'épreuve brûlante
D'un fer qu'on cherche au fond d'une eau bouillante ;
Et, si le feu respecte la vertu,
Mon bras, trois jours du cuir scellé vêtu,
Eût paru sain sans doute à l'ouverture :
Mon cœur fut tendre & ma conduite pure.
Mais mon amant m'arracha ce dessein :
A mes genoux je vis ce beau Vamire,
Je l'entendis me supplier, me dire :
Daigne accepter contre un monstre hautain,
Digne de mort, le secours de ma main :
Pour te venger elle est bien jeune encore ;
Mais un sang noble y coule, y brûle ; enfin
Elle appartient à ce cœur qui t'adore :
Connois d'ailleurs l'espoir qui me soutient.
A ce vieillard qu'un vieux palais retient,
Dont le bon cœur si tendrement oblige,
Et dont la main pousse l'art au prodige,
Je suis connu, cher, & sur-tout soumis :
Il sait mon sort, notre amour, & mon âge ;
Il m'enhardit à croire mon courage

Par le ſecours que ſon art m'a promis :
C'eſt une armure au fer impénétrable,
Laiſſant au bras, par peu de peſanteur,
Une action libre, aiſée & durable ;
Et d'un courſier la rapide vigueur
Aidant beaucoup l'effort de la valeur,
Sa main me donne un courſier indomptable,
Comme l'éclair & prompt & redoutable.
Dans un combat qu'aſpire tout mon cœur
Pourrai-je ainſi manquer d'être vainqueur ?
Car conçois bien, maîtreſſe de mon être,
Quelle eſt ma joie : on ne ſauroit paroître,
Suivant nos loix, dans ce champ de l'honneur
Avant ſeize ans : je les obtiens à peine ;
Et quand pour moi l'âge ouvre cette arêne,
C'eſt pour venger ton honneur inſulté.
Par tout l'amour dont je ſuis tranſporté,
Perds tout effroi : charge-moi de ta cauſe,
Et que l'amour ſur l'amour ſe repoſe.
Un ſuccès ſûr, à ces mots raviſſans,
Etinceloit dans ſes yeux languiſſans.
Je conſentis, incertaine & contrainte,
Qu'à l'affreux choc de ſon rival puiſſant
Il expoſât ſon corps adoleſcent :
L'eſpoir dit bas le foible oui de la crainte ;
Et mon amant, comme aſſuré du ſort,

D'un air vainqueur courut à notre mort.
Car le succès de la rage complice
Suivit la force, appuyant l'injustice.
Quoiqu'à l'abri d'un inflexible acier,
Atteint d'un bras de l'effet prompt du foudre;
Mon jeune amant arraché du coursier
Fut pour jamais attaché sur la poudre.

Tel, quoique aimé de Flore & du zéphir,
Un beau lis cede au soc de sa charrue:
Sa noble tête, agrément de la vue,
Du fer cruel ne le peut garantir;
Dans un sillon elle seche abattue.

Non, la douleur empoisonnant vos jours
N'en prive point: il faut l'aider toujours.
Je vivois, moi, d'amant, d'honneur privée,
De désespoir & de honte abbreuvée,
Et pour mourir j'avois besoin d'un fer.

Sur le lieu teint de mon sang le plus cher
Quand j'en allois verser le foible reste,
Un sort (dirai-je ou propice ou funeste?)
Y conduisit ce merveilleux vieillard
Dont l'art devint à Vamire inutile.
Il t'a sans doute ouvert ce domicile;
Car à l'entrée il demeure à l'écart.
Il m'arrêta, m'arracha mon poignard.
Je me plaignis de sa pitié cruelle.

Je ſais, dit-il, quelles ſont tes douleurs,
Et je les plains: tu le vois par mes pleurs.
Retiens pourtant une main criminelle:
Si tu ne peux du jour porter le faix,
Fuis ce jour triſte au milieu d'un palais
Propre à calmer cette douleur mortelle,
En l'enchaînant ſous un ſommeil de paix.
Même je veux pourvoir à ta vengeance:
Pour conquérir le belliqueux courſier
Par qui je crus fermement appuyer
De ton amant la naiſſante vaillance,
J'attirerai dans ces lieux un guerrier
Qui ne pourra finir ſon entrepriſe
Sans te jurer de venger cet amant.
A ce vieillard dans ma douleur ſoumiſe,
Je le ſuivis dans cet appartement.
Un long ſommeil, de la mort douce image,
De tous mes ſens m'ôta ſoudain l'uſage.
Je me réveille enfin, & je te vois,
Comme me l'a promis cet homme ſage:
Tu ſais mon ſort, & ne veux pas, je crois,
Te refuſer à d'équitables loix.
Jure-moi de chercher l'homicide
Qui me priva du plus beau des humains:
Tu le vaincras: qu'il meure, ſi tu vaincs;
De tout ſon ſang épuiſe un ſein perfide....

Qu'il meure! Hélas, ô toi que j'ai perdu,
Par son trépas me seras-tu rendu?
Des pleurs alors coulent des yeux d'Amire;
Sous les sanglots sa voix plaintive expire.
Le Paladin aux dames tout acquis,
Tout coups d'épée & chercheur d'aventure,
Puis redresseur de tort félon, d'injure,
Eut bientôt fait tous les sermens requis,
Et fut conduit par la pleurante Amire
Vers un détour, chemin facile & sûr
D'un vaste herbage où régnoit le zéphire.
La belle alla chercher son lit obscur,
Et lui l'enclos d'une cour verdoyante
Où le cheval, cet objet d'une attente
Un peu bien longue, à ses yeux se présente.
S'il s'étoit peint un objet merveilleux,
Il avoua, quand il l'eût sous les yeux,
Que le modele effaçoit la peinture.
Dans ce pâtis errant à l'aventure,
De ses yeux fiers le feu sembloit jaillir;
Il ne savoit rester dans une place;
Avec orgueil vous le voyez bondir;
Il se ployoit avec souplesse & grace;
Dans ses nazeaux résidoit la terreur;
Sur son poitrail éclatoit la vigueur,
Et la beauté sur sa croupe puissante.

Sitôt qu'il vit le flamboyant acier,
L'or & l'airain des armes du guerrier,
Il fit dresser sa criniere mouvante,
Il tressaillit, & parut dire : vah,
Viens, monte-moi ; je mene à la victoire.
Quand le guerrier le vit si superbe, ah,
S'écria-t-il, quel bonheur, quelle gloire
D'être porté sur un tel animal !
Nul autre aussi ne valut ce cheval ;
Ni d'un vieux Roi la monture parlante,
D'un coup de fourche avorton merveilleux,
Du dieu des mers chef-d'œuvre belliqueux,
Que de Thétis nourrit la cour brillante ;
Ni les coursiers du monstre de Pella,
Et de celui que Brutus immola ;
Ni ce Bayard qui valoit bien son maître
Pour le bon sens, & mieux que lui peut-être,
S'il eût parlé ; ni d'Aly le Daldul,
Sur qui monté deux doigts de sa main forte
Du fort Kaiber enleverent la porte
Trois mils pesant par modeste calcul ;
(2) Ni ce cheval d'Œdipe le confrere,
Qu'effronté Roi, par incestueux tour,
Mit dans le lit de sa pudique mere,
Dont il avint qu'en leur douleur amere
Femme & mari se priverent du jour ;

Ni tout cheval étalon ou cavale,
Bêtes de nom plus que maints fiers héros;
Car que de Rois n'efface Bucéphale!
Puis, petits dieux, faites donc le gros dos.
  Comme il suivoit ce cheval dans l'enclos;
Le guerrier vit selle, bride à bossette,
Caparaçon, chevaline toilette;
Il habilla le souple détrier.
Puis, quand il vint à la haute barriere,
Porte du parc où fut la bête fiere,
Il l'entendit d'elle-même crier:
Divin effet de l'art de l'ouvrier!
La lourde masse à l'œil obéissante
En dedans tourne, & comme intelligente
Livre en roulant un passage au guerrier.
Il s'éleva de terre à l'étrier,
De l'étrier sur l'animal alerte
Qui, s'échappant dans une plaine verte,
Montre un jarret égal à sa beauté.
Sur un cheval qui bondit, qu'il admire,
Se croyant seul, le Franc se prend à dire:
  Il ne faut pas (c'est sage vanité)
Porter habit tel que qui cherche à rire
Dit avec droit « l'homme auroit moins coûté; »
Et cavalier, s'il a du sens en tête,

Craint de sembler valoir moins que sa bête.
Mon beau cheval, je t'ai bien acheté ;
Mais tu vaux trop : mon Roi seul te mérite :
Si de t'avoir mon coeur se félicite,
C'est que je puis au premier des héros
Offrir en toi le héros des chevaux.
Comme Becchus, mot qui ne prouvoit rien,
Sembla pourtant prouver à Psammitique
Que certain peuple avec justice au sien
Otoit l'honneur d'être le plus antique ;
Sur ce discours, qui ne prouvoit pas bien
Manque de cœur, tel un guerrier caustique
Tient le bon Franc, qu'il voit à son insu,
Pour un rival d'assez mince vertu.
Si, selon vous, dit donc sa voix hautaine,
Votre mérite, & je le crois sans peine,
Seroit terni par celui d'un cheval,
Comme je crois, moi dont l'ame est plus vaine,
Aller de pair avec un animal,
Que celui-ci ne me convient pas mal,
Sans nous fâcher, je m'en vais vous le prendre.
De l'avis fat Cloderic offensé
A l'inconnu dit d'un ton courroucé :

Présomptueux, tu veux sans doute apprendre
Ce qu'il en cuit à sot jaseur pressé
D'offrir avis dont on se fût passé ?
Ton crâne est dur, ou tu le vas comprendre ;
Et que je sais, fier, quand je me le doi,
Rendre justice aux autres comme à moi.
Si je croyois un Roi rival d'Alcide
Digne lui seul du coursier que je guide,
Il n'est que lui que je respecte ainsi ;
Mais qui voudroit me démonter, d'avance
Auroit besoin de me ravir ceci :
Il expliquoit ce mot, montrant sa lance.

Sans repliquer, l'inconnu prend du champ ;
Le Franc l'imite ; &, d'un esprit méchant,
Ce couple fond, l'un dru comme la grêle
Que l'on a vu maltraitant pêle-mêle
Arbres & toits, pâles bourgeois tremblans,
Et laboureurs, & leurs troupeaux sanglans,
Aux environs de la Fere éperdue ;
De mal talent l'autre le front tout bleu,
Comme carreau qui sillonne la nue.
L'horrible heurt mit leurs écus en feu ;
Jusqu'à leur poing leurs frênes fracasserent,
Et mes deux gens du coup se renverserent :
Mais l'un tomba, c'est-à-dire le Franc,
Qui fit sur l'herbe une très-lourde empreinte,

Pour n'avoir sû résister à l'atteinte ;
L'autre engagé sous son cheval mourant
Qu'avoit choqué par le front en courant
Le palefroi du château de la belle.
Des pieds, des mains cet inconnu fit tant,
Qu'essoufflé, las, & tout souillé du sang
De son cheval qui sur l'herbe ruisselle,
Il se leva, tandis que, sur le dos,
L'air recueilli, bras croisés, œil mi-clos,
Le Franc sembloit consulter en silence
Si de bouger il auroit la puissance,
Et s'entendoit dire non par ses os.
Le beau cheval, comme attendant un maître,
Etoit resté sur cette lice à paître.
Le démonté, peu civil & vainqueur,
Use des droits que donne le bonheur :
Il s'en saisit & part. Son adversaire,
Quand son sang tiede eut repris sa chaleur,
Revient, & sent combien c'est chose amere
D'être battu pour qui crut le contraire,
Et de se voir par le sort, dur voleur,
Privé du fruit d'un labeur inutile,
Lorsqu'on goûtoit ce fruit dans sa primeur.
Comme il poussoit sa route difficile,
Certain plaisant passablement monté

Tira sur lui qui l'étoit mal ; mais comme
Il n'étoit pas doux, sans être emporté,
De palefroi désemparant son homme,
En coups bien secs, tout néufs, il l'en paya:
Puis il se mit à suivre le superbe
Qui le sevra de bête & l'étrilla.
Suivre & tenir sont deux, dit le proverbe:
  Vous avez vu qu'il étoit dans l'erreur,
Lorsqu'il crioit avec tant de colere
Après celui qu'il croyoit son vainqueur ;
Car du cheval le réel ravisseur
Etoit Gondmar, fils de Gondebaud, frere
De Sigismond. Une amitié sincere
Lioit les cœurs de ces jeunes héros :
Elle augmentoit leurs biens, calmoit leurs
      maux.
Or Sigismond, on s'en souvient peut-être,
Aimoit Clotilde : il la vit disparoître
(Elle suivoit alors son noble amant) ;
Il s'éclipsa lui-même brusquement ;
Sans confier ce projet à son frere,
Il s'échappa du palais de son pere.
  Gondmar surpris, inquiet, affligé,
De n'en pouvoir déterrer de nouvelle,
Un bon matin prit aussi son congé,
Et disparut de la cour paternelle.

Ce n'étoit pas alors comme aujourd'hui :
Un Roi futur, second étai du trône,
Ne peut quitter l'ombre de la couronne,
Et l'Univers n'est pas ouvert pour lui :
Mais c'étoit lors un cas tout ordinaire
Qu'un fils de Roi, sans surprendre son pere,
Quittât sa cour, &, chevalier errant,
A tout coureur allât offrir la joûte,
Et s'en revint, ayant conquis en route
Quelque ample état délivré d'un tyran,
Ou, pour le moins, chargé de quelque belle
Courant les champs sans brunir, & pucelle.
Voilà comment put s'esquiver Gondmar.
Comme il aimoit tant soit peu la querelle,
A Cloderic, qu'il trouva par hazard,
Il enleva le superbe bayard ;
Et puis, piquant sa monture nouvelle,
Il poursuivit fierement son chemin,
Cherchant son frere en brave Paladin.

Mais, je vous jure, il eût été bien fin
S'il avoit pu découvrir ce cher frere
Qui, d'un côté quand baissant la visiere
Il s'escrimoit pour gagner un coursier,
Gagnoit du sien ma foi bien autre chose,
Chose pour qui tout s'abandonne & s'ose,
Chose sur-tout chere aux yeux d'un guerrier.

Quoi ? Deux beaux yeux, des lévres de cerise
Des tresses d'or que la nature frise,
Un corps de lis, un sein, ah Ciel!.. un sein
Pour la vertu piége un peu bien malin.
Mais reprenons de haut cette aventure.
D'abord, qu'ici votre esprit se figure
Deux murs tissus d'arbustes verdoyans,
Entre lesquels une eau claire repose.
Sous ces buissons d'aubépine & de rose,
Odorans, frais, en voûte se ployans,
Peignez-vous l'eau pure & presque immobile,
Ici lavant le pied de deux côteaux,
Et là les bords d'un champ plein de roseaux.
Si vous voyez d'ailleurs l'aimable asyle
Presque en tout temps solitaire & tranquille,
Vous concevez quel fut le triste endroit
Où Sigismond vint faire une sotise.
Il vous souvient quelle sorciere grise
Dans son palais poliment l'attiroit,
Et du laid cas dont elle fut surprise.
Sachez encor qu'à ses discours mauvais
Vint un témoin qu'ils touchoient de très-près;
Et c'étoit vous, invisible Argentine.
Or Argentine est une libertine
Dont il vous faut essuyer le portrait.
Son vieux papa, qui vivant l'adoroit,

S'étant trouvé père au seuil de la biere,
Prit tendrement tout le soin nécessaire
Pour en former un très-mauvais sujet,
Et réussit à plein dans son projet.
La belle enfant, à sa treizieme année,
Mutine, fiere, aux plaisirs adonnée,
Capricieuse, oisive, esprit quinteux,
Perdit enfin ce bon vieillard goutteux.
Je n'ai point dit qu'elle avoit une tante
Femme de bien, femme riche s'entend,
Dans la magie extrêmement savante,
Pour la vertu pas mal indifférente;
N'ayant qu'un soin, d'user bien de l'instant,
De jouir, vivre, & ne penser pas tant.
Entre les bras de si bonne parente,
Son pere mort, Argentine tomba:
Oh qu'elle apprit dans cette école-là!
La tante avoit pour amant un jeune homme
Qu'à son profit la niece confisqua.
De leurs discords cet amant fut la pomme.
De chez sa tante Argentine sortit,
En emportant, avec l'expérience,
Un grand savoir dans la noire science,
Et du plaisir très-ardent appétit.
De tout cela gentil monstre se fit:
Car feu follet qui de vos yeux se joue

Conduit moins droit son homme dans la boue,
Que ce plaisir, enfant badin qui rit,
Ne sait conduire à la volupté basse,
Au sale excès, le cœur qu'il avilit :
Car, tel qu'un mets, qui le charmoit hier, lasse
Votre palais aujourd'hui dédaigneux,
Et pour qu'il pique est surchargé d'épice;
Tel le plaisir, oisif voluptueux,
Que tu buvois dans un étroit calice,
Par l'excès seul te devient savoureux.
De gens aisés vous qui courez la lice,
Sachez combien le pied rapide y glisse.
Ma belle fée, à l'aurore des ans,
Eût du plaisir enseigné les savans;
Mais le profès n'y vaut pas un novice.
Elle étoit libre, avec un grand pouvoir,
Bien plus d'attraits, bien plus d'esprit encore:
Las, que de droits pour ne guere valoir !
Quant au bon sens, elle en pouvoit avoir;
Mais il étoit trop petit pour éclore.
Avec ces mœurs & ce honteux savoir,
Elle s'alla loger près de Nigrine;
Et, copiant cette chaste voisine
Qui toujours eut auprès d'elle un amant,
(L'exemple nuit) elle en eut constamment.

Nigrine étoit dans ses goûts inconstante :
Elle eût rougi de n'être pas changeante.
Un cavalier se montroit, lui plaisoit,
Etoit aimé, mais d'amour qui s'usoit,
N'étant pas fort, ainsi que claire gase,
Ou tour brillant d'une moderne phrase.
Puis il étoit, ce cavalier usé,
Chassé loin d'elle ou métamorphosé,
Au gré boudeur de sa folle cervelle.
Telle étoit donc l'invisible témoin
Qui surprenoit ce qu'on disoit contre elle,
Et remarquoit le charitable soin
Avec lequel sa mordante voisine
Dans son palais attiroit le guerrier.
Quand elle eut vu que cependant Nigrine
Perdoit sa peine à sotement prier,
Et qu'il avoit le pied dans l'étrier,
Comme pour lors sa maison étoit vuide,
Ne voulant point qu'un héros si bienfait
Couchât à l'air par une nuit humide,
Ce qui n'est pas salutaire en effet,
Elle voulut, pour quelques jours, chez elle,
Et quelques nuits, l'attirer poliment.
Aller lui faire un douteux compliment,
C'étoit blesser sa fierté naturelle :
Elle prit donc ce sage arrangement.

Vous ſavez bien que j'ai parlé n'a guere
D'un berceau frais couvrant une onde claire.
Cette belle onde avoit un lit profond :
Par ce moyen le verdoyant plafond,
Qui s'élevoit en petit dôme rond
Des deux côtés de la rive cavée,
Formoit ſur elle une voûte élevée,
Quoique au dehors il parût aſſez bas.
Dans un deſſein que je n'approuve pas,
Vers cet aſyle avançoit Argentine ;
Et s'avançant elle diſoit tout bas :
Voilà qu'il vient ; il faut être ici fine :
Je vais entrer ſous ce joli berceau,
Et folâtrer comme au hazard dans l'eau :
Il ne pourra s'empêcher de m'entendre
Ni de me voir ; il voudra me ſurprendre,
Car notre aſpect, je crois, le tentera :
Je m'enfuirai ; peut-être il me ſuivra :
Avec le temps je ſaurai mieux le reſte.
Avec l'éclat d'une beauté céleſte,
Son âge heureux, & tout l'eſprit qu'elle a,
Quel vilain rôle elle va jouer là !
De libres mœurs telle eſt l'effet funeſte :
Vil à ſes yeux, le vice avec beauté
Pour plaire croit devoir être effronté.
Sous le berceau, la nymphe, d'un air leſte,

Malin, rêveur, cacha donc ses attraits.
Elle croyoit n'avoir point été vue ;
Mais, & cela dérangea ses projets,
Sans empêcher leur libertin succès,
D'un certain homme elle fut apperçue.
Cet homme étoit un mortel très-vilain,
Grand, grossier, roux; son amant, son voisin,
Galant aimable autant que Polyphême,
(3) De ses chansons attrapant le tour fin,
Un peu plus sot, réussissant de même.
Depuis du temps la maligne beauté
L'avoit honni, dupé, berné, matté,
Tant & si bien qu'il avoit projeté
De l'épier pour en tirer vengeance.
Sous les buissons, d'un certain air d'aisance,
Le laid monsieur vit Argentine entrer ;
Et, sans savoir ce qu'elle alloit y faire,
Il résolut aussi d'y pénétrer.
Tandis qu'il roule un projet téméraire,
Le Bourguignon marche par les roseaux,
Jambe balante, & bayant aux oiseaux.
Comme il passoit, sous l'épaisse verdure
Il croit entendre un clapottant murmure
D'eau dans laquelle on se seroit baigné.
Un Paladin est un espion né
Qui n'entend rien sans chercher à connoître

De quel objet ce qu'il entend peut naître.
Donc Sigismond se met à regarder
Du mieux qu'il peut tout à travers la haie.
Humble vertu qu'un discours libre effraie ;
Tendre pudeur, viens ici me guider,
Si tu ne veux recevoir quelque plaie.
Le guerrier voit une jeune beauté
Qui lui paroît une simple bergere,
A son chapeau de bleuets marqueté ;
Car elle n'a qu'une toile legere
Pour tout habit ; le reste empaqueté
Est sur les bords de cette source claire :
Elle au milieu prend le plaisir du bain,
Dans un état très-fatal à la vue.
Du lin mouillé quelquefois dépourvue . . . .
Mais, ô démon dont le lascif venin
Sur le papier se distille en peintures,
Le juste effroi, l'horreur des ames pures,
Fuis ; va trouver le méprisable auteur
Qui peut briguer la palme flétrissante
De rare esprit & détestable coeur.
Le Bourguignon, dans la saison brillante
Où pour tomber on a tant de vigueur,
Où le sang vif est un diable qui tente,
De l'oeil dévore, au lieu d'en avoir peur,
De la beauté la manoeuvre indécente ;

Et peu s'en faut que mon foible Arien,
Tout ébloui de la figure humide,
Ne penche alors vers le dogme payen,
Et fermement ne la croye Lymnide.

Tandis que l'un de son œil amolli
Regarde l'autre, un rustre mal poli
D'un brusque saut perce la palissade :
Rouge, & dardant une impudente œillade,
Ce drôle étoit le vilain favori
Dont j'ai parlé. La belle jette un cri
Dont le maraut entre ses dents se moque.
Que Lucifer ou t'enleve ou me croque,
Ou par ma foi tu vas passer le pas ;
Et, ce disant, ouvrant ses deux grands bras,
Il se jeta dans l'onde après la belle
Qui sent & montre une frayeur mortelle,
Pousse trois cris, & s'esquive dans l'eau.

Le Sigismond, qui bouilloit dans sa peau
D'être arrêté par un mur de verdure,
Pique sa bête, &, non sans écorchure,
Brosse, & paroît armé d'un long couteau ;
Prêt à punir l'amant au laid museau.
Attends, coquin, dit-il, poussant dans l'onde
Son fier coursier sur l'animal immonde.

Il n'[illegible]

Mais mon grand drôle, ayant d'un pas bondi,
Plonge son bras, & ramasse une pierre
Qu'il adressa roide comme un tonnerre
Au haut du front du guerrier assourdi,
Mais qui revient & brûlant & terrible.
Alors commence un choc vif & risible,
L'un poursuivant, l'autre par sauts fuyant,
Ils font jaillir la fontaine écumante
Comme eau que fouette une roue agissante:
L'eau qui s'élance à leurs yeux en bruyant
Ne leur permet ni de voir ni d'entendre.
Le manant rit de l'inconvénient;
Mais le guerrier fougueux, prêt à se pendre,
Roulant de rage un acier foudroyant,
Blesse les eaux, en avale en criant,
Comme damné se démene & bredouille,
Et pour tout fruit se fatigue & se mouille.
Ainsi jadis l'andabate romain
D'un bras mal sûr déchiroit l'air en vain.
Ainsi souvent, au milieu d'une rue,
Un laquais sot, un écolier vaurien,
Contre un aveugle agacent quelque chien:
L'homme au bâton, qui lui tient lieu de vue,
Jure, tâtonne, &, de jurer lassé,
Croyant frapper l'abboyant adversaire,
S'en va choppant, & jouet de sa colere,

Dans le ruisseau planter son nez cassé.

Tel Sigismond, sur les eaux blanchissantes,
Faisant tomber ses entailles tranchantes,
Manque souvent d'en culbuter à fond.
Mais le pitaud, en voulant faire un bond,
Fait un faux pas : le Chevalier profite
Du bon hazard, sur lui se précipite,
Et fait sauter au sot ensanglanté
Le plus gros nez que visage ait porté.
Le laid camard s'échappe, en diable crie,
Portant au nez sa main de sang remplie ;
Mais lorsqu'il court, se trouvant vis-à-vis,
Ne voilà pas qu'il saisit les habits
De la baigneuse, & que, fier de sa proie,
Par les buissons il se force une voie.
Homme battu s'en prend à tout : ainsi
Ce sombre Anglois de Mahon dessaisi,
Pour lénitif à sa rage de bête,
(Car il l'est bien ce peuple à grands esprits)
D'un Amiral a pris la vieille tête.
Tel, à Bander, enrageant d'être pris,
Ce fier vaincu, ce fou presque grand homme,
D'un manteau turc déchira quelques plis :
Un polisson se fût vengé tout comme.

La fine Fée, au moins timide aspect,
Qui loin du choc s'étoit toujours tenue,

Voyant

Voyant venir son protecteur suspect,
Lui dit : Seigneur, ôtez-vous ; je suis nue.
Mais lui, d'un ton où régnoit le respect,
Lui dit : beauté par mon bras soutenue,
Ne craignez rien ; mais, comme enfin dans l'eau
On ne peut pas toujours rester, je pense
Que vous devez accepter mon manteau
Et mon cheval : comptez sur ma prudence ;
Votre logis vous verra revenir
D'entre mes mains aussi nette, aussi pure
Que vous l'étiez avant cette aventure.
La Fée alors poussant un doux soupir
Lui dit : hélas, que je vous remercie !
Mais, si quelqu'un avec vous m'apperçoit,
Je n'oserai me montrer de ma vie.
Oh, si jamais mon manteau vous reçoit,
Je donne bien au diable qui vous voit,
Dit Sigismond. Mais j'ai, repliqua-t-elle,
Sur un cheval une frayeur mortelle,
Et, ce qui va vous sembler singulier,
Sur-tout en croupe. Eh bien, dit le guerrier,
Rien n'est plus simple ; & vous aurez la selle.
Lors du héros elle guida les pas
Où de sortir le mur verd put permettre ;
Puis le pria de daigner lui remettre

K

Ce qu'il avoit bien voulu lui promettre.
Le Paladin, sautant soudain à bas,
Entre ses mains mit décemment sa mante.
Elle, affectant toujours l'air d'innocente,
Pour s'en vêtir recula quelques pas ;
Et mon héros, qui n'eut que le ton sage,
Riant en robe, & d'un sournois souris,
Tartuffe chat qui guettoit sa souris,
En la voyant se tenoit ce langage :
Ciel quel bijou ! C'étoit, ma foi, dommage
Que tel rubis ornât un doigt vilain :
Venus est mal dans les bras de Vulcain.
Mais la beauté faite pour le bel âge
Est de tout droit le loyer du courage :
Or je suis jeune & du brillant métier.
Il va falloir monter sur mon coursier ;
Je tâcherai d'y bien plaider ma cause,
Et d'obtenir ou ravir mon loyer.
Au chaste exploit tandis qu'il se dispose,
La belle a mis le sur-tout cavalier.
Dans le frisson d'une laide espérance,
Le Bourguignon à la mettre à cheval
Se disposoit ; quand leste elle s'élance
D'un saut hardi, d'un maintien sans égal ;
Saisit la bride, & marche, & dit : mon brave ;
Vous me croyez peut-être votre esclave ;

Car ces deux yeux, qu'à peine vous sillez,
Si j'avois cru leur parole bien sure,
En peu de temps se seroient éveillés;
Et, j'y vois clair, cette blonde figure
Me machinoit quelque sourde aventure:
Mais suivez-moi, sur vos jambes s'entend;
Vous en tiendrez bien mieux votre promesse.
Si par hazard la fatigue vous prend,
Avertissez: je sais la politesse,
Et que toujours le cavalier attend.
Ainsi Thétis, à ses sermens parjure,
Sut à Vulcain escroquer une armure,
Et de ses bras, de mâchefer salis,
Se dégager, friponne pour son fils.
Mon guerrier sot, l'oreille flasque & basse,
Pour son cheval obligé de troter,
Sans dire mot court les champs, & se lasse,
Et se convainc que du sort toute grace
Est de la main oiseau prompt à sauter.
Dans un châtel d'une richesse insigne
Le héros las & la dame maligne
Entrent enfin. Là, d'un air innocent,
De son cheval Argentine descend
Nonchalamment, & comme voulant dire:
Je vous crois bien un maître sot, bon sire.
Ce dernier trait est par trop indécent,

Dit Sigiſmond ; mais j'ai donc l'air bien
bête !...
Et pour la joindre à ces mots il s'apprête
Dans un vouloir légitime & vaurien.
Mais (ô prodige !) il voit qu'il ne voit rien ;
Ce qui le rend auſſi ſot qu'immobile.
Sur ſon cheval il ſaute, & dit : ſortons.
Autre incident : la porte ſur ſes gonds
Gronde & ſe ferme... Oh, morbleu, quel
aſyle !
J'abjure ; il eſt du diable dans ceci.
Comme en ſes dents il murmuroit ainſi,
Par des degrés de blancheur éclatante
Deſcend la Fée, en cet inſtant brillante
De tout l'éclat dont ſe peut couronner
Une ſorciere avec eſprit coquette.
Sur ſon beau front on voyoit rayonner
Les vifs ſaphirs d'une orgueilleuſe aigrette ;
Sa main tenoit une courte baguette,
Sceptre de Fée ; elle laiſſoit traîner
Un long manteau d'azur ſemé d'étoiles,
Dont l'agrément arrangeoit tous les plis ;
Elle cachoit ſous de faciles voiles
Le ferme éclat d'une gorge de lis.
Telle d'Ulyſſe, en ſa cour dangereuſe,
Circé frappa les regards éblouis :

Telle brilla la robe douloureuse
Qu'à son malheur voulut posséder Creuse :
Tel ne fut point le splendide tissu
Dont Lollius au prix de sa ruine
Para l'orgueil de Lollia Pauline.
Du rare objet le héros confondu,
Et de cheval par respect descendu,
Sans démêler trop bien cette merveille,
Prêtoit en trouble une attentive oreille,
Lorsqu'il entend ces délicieux mots :
Je vous possede enfin, jeune héros :
De ces beaux lieux venez & soyez maître ;
Que de plaisirs sous vos pas vont y naître !
Levez les yeux, reconnoissez les traits
De cette fille ingrate à vos bienfaits,
Mais qui, plus juste, avouant son offense,
Vient présenter son cœur à sa vengeance.
Ce compliment, à l'excès cavalier,
Ne choqua point mon indulgent guerrier :
Est-on choqué de voir qu'on est aimable ?
Ou ce qui plaît est-il jamais coupable ?
Mais condamnez, comme moi, cher Lecteur,
Cette beauté prodigue & méprisable ;
Ou, comme moi, connoissez son erreur.
Chef insensé, que je plains ta folie !
Tu ne sais pas, en cherchant le plaisir,

A quel tyran tu vas livrer ta vie,
Ni la moiſſon de pleurs, de repentir
Et de dégout que tu dois recueillir.
O volupté, de tous les cœurs chérie,
Par quel appas, fruit du courroux du ciel,
L'homme qui penſe & qui peut s'en défendre
Court-t-il toujours à ton funeſte miel!
Comment cet homme, impoſſible à comprendre,
Du plus mortel de tous ſes ennemis,
Connu pour tel, eſt-il ſujet ſoumis!
A la vertu ce plaiſir nous arrache;
En vils captifs, dur maître, il nous attache;
Nous le ſuivons; au forfait il conduit:
Et c'eſt alors qu'il s'envole & s'enfuit,
En nous laiſſant pour ſombre compagnie
L'ennui rongeur, l'affreuſe ignominie,
Et le remords, ce premier des tourmens.
Mais déridons ma muſe rembrunie,
Des chefs griſons chantant la litanie:
Cette leçon eſt donnée aux enfans;
Elle eſt bien ſue, hélas par qui ſuivie!
Mais je diſois que mes jeunes amans
Se regardoient & ſe trouvoient charmans;
Ce qui rendoit chacun d'eux plus aimable.
L'amour les vit: des flammes du deſir

Il embrasa leur cœur très-inflammable ;
Il les couvrit du voile favorable
Qui de ses jeux empêche de rougir,
Et les serra des chaînes du plaisir.

Couple étourdi, riez, goûtez la joie ;
Vous la paierez : en ce bas monde, hélas,
Tout est partout blanc & noir, haut & bas :
Quand l'un descend les routes du trépas,
L'autre du jour enfile alors la voie :
L'un rit, & là l'autre est aux pleurs en proie.
Dans ce château l'amour produit des ris ;
Mais dans un autre il remplit d'amertume :
Le Dieu des ris l'est bien plus des soucis.

Il vous souvient assez peu, je présume,
D'une Albione, indulgente beauté,
Au cœur plus doux que sa peau blanche & lisse :
De ce cœur pur connoissez la bonté :
Venez verser des pleurs sur son supplice.

Dans le repos d'une innocente paix,
Fille du Mage & peu digne de l'être,
Franche & naïve autant qu'il étoit traître,
Elle vivoit au fond de son palais.
Belle à ravir, fraîche comme l'aurore,
Son ame tendre ignoroit tout encore,
Lorsque Clovis dans ce palais parut,
Et tout changea : la douce ame s'émut ;

Son front serein fut couvert d'un nuage ;
Un feu vermeil anima son visage ;
Son jeune sein, surpris de ses desirs,
Les exhala par de profonds soupirs.
Le Roi partit ; mais la plaie étoit faite :
Le mal s'aigrit encor par la retraite :
Plus de repos ; plaintive nuit & jour,
Elle languit, elle expire d'amour.
Dans l'ombre ainsi soupire Philomele
Sur un rameau, lorsqu'une main cruelle
En son absence a ravi ses petits,
D'un blond duvet couverts à peine encore :
Elle les pleure au réveil de l'aurore,
Et, dans la nuit, des bosquets attendris
Le calme au loin est troublé par ses cris.
Telle on te voit, jeune & blonde Albione ;
L'or t'embellit ; la pourpre t'environne ;
Dans ton palais, de tapis d'Ispahan
On a vêtu le cédre du Liban :
Rien ne te plaît : tes beaux yeux bleus ne voient
Qu'un cher fantôme errant autour de toi.
Ah, nul repos, si je ne l'ai dans moi,
N'est dans l'éclat que les rubis déploient !
Tout amant seul cause avec son amour.
Ma beauté tendre étoit donc seule un jour ;

Son foible bras portoit sa têté lasse
Dans un fauteuil, vis-à-vis d'une glace;
Ces pleurs vainqueurs, qu'on cherche à retenir,
Couloient le long de sa joue incarnate;
De son beau sein sortoit un long soupir;
Elle levoit une main délicate,
Prête à parler; mais sa voix expiroit;
Sur le crystal son regard s'égaroit,
Non pour y voir combien elle étoit belle,
(Sentimens vains, que vous étiez loin d'elle!)
Mais pour se plaindre: elle sembloit tout bas
Dire: Albione, ô trop foible insensée,
D'un trait fatal si durement blessée,
De tant d'amour, je le vois, tu mourras!

Se lamenter plaît d'abord, puis ennuie.
Pour dissiper ses chagrins amoureux,
D'un effort lent elle se leve, essuie
Ces tendres pleurs qui ternissoient ses yeux.
Tel, par degrés, devient plus radieux
L'astre du jour après un temps de pluie.
Elle descend: un coursier généreux,
Qui la reçoit sur son dos vigoureux,
La porte seule au milieu d'une plaine.
Là son œil voit attaché sur un chêne
Un bouclier, un casque glorieux,

Une cuiraſſe, enfin toute une armure.
Ces mots écrits expliquoient l'aventure.
« Toi que le ſort amene dans ces lieux,
Plains mon deſtin. Une beauté trop dure
M'a fait chercher un trépas rigoureux.
Ici ton pied foule ma ſépulture.
Paſſe, cœur froid : mais ſi de triſtes feux
T'ont quelquefois fait répandre des larmes,
Pour les tarir, approche & prends mes armes,
Sûr que l'amour qui m'a donné la mort
Te fait ſubir un moins pénible ſort ».
Infortuné, dit la tendre Albione,
J'ai plus que toi mérité la couronne
Due à ces cœurs que l'amour fait ſouffrir :
Penſée amere, & propre à l'attendrir :
Mais un projet, un vrai projet d'amante,
Qu'elle conçut, ſuſpendit ſa douleur.
En contemplant cette armure brillante,
Gage d'amour, dépouille du malheur,
Un rapport triſte entre ſa deſtinée
Et le deſtin du premier poſſeſſeur,
Un faux eſpoir d'être plus fortunée
En promenant l'ennui de ſa langueur
Sous un habit moins dangereux pour elle,
L'amour qui fait fuir maiſon paternelle,
Que ſais-je enfin ... cet inſtinct, qui par fois

Guide nos pas quand la raiſon chancelle,
Lui fit vêtir le martial harnois.

Puis dans ceci reconnoiſſez ſon pere :
De l'épitaphe il étoit l'inventeur ;
Du tendre enfant, dont il connoît le cœur,
Il a guidé la marche involontaire,
Et décidé ſon eſprit incertain ;
Il conduira, pour un maudit deſſein,
Ses pas errans, ſans paroître le faire ;
Et du hazard le caprice ordinaire
Vous cacheroit les ruſes du matois,
Si je n'aidois à percer ce myſtere.

La beauté donc court les champs & les bois,
A ſa tendreſſe, à ſa frayeur en proie,
Prenant, quittant dix fois la même voie.

Il arriva que Gondmar, tout gonflé
Du rare honneur d'avoir duement volé
Un beau cheval (j'ai dit cela n'a guere),
Dans un ſentier rencontra la guerriere :
Il l'aborda. Son caſque radieux
D'or, de rubis, dont la rougeâtre aigrette
Semble darder les feux d'une comete,
Tenta Gondmar, en étonnant ſes yeux.
D'ailleurs ce brave étoit mordant, fantaſque,
Et querelleur. Il dit donc : votre caſque,
Mon cavalier, me plaît ; changeons tous deux :

Si mieux vous duit un combat hazardeux,
Qu'il ſoit le prix d'un petit coup de lance.
On ne prend pas la force & la vaillance
(Plus d'un le ſait) avec l'habit guerrier.
Ainſi voila ma belle à s'effrayer,
Et puis à dire : étranger qui m'outrages,
L'orgueil n'eſt pas le ſceau des vrais courages :
Vole mon caſque, & du moins laiſſe-moi.
Prudent guerrier, c'eſt très-bien fait à toi,
Dit le Gondmar avec un fier ſourire :
Tu n'aimes pas, je vois, à contredire,
Et je t'approuve : un caſque ne vaut pas
Que l'on s'expoſe à voir ſa tête à bas.
D'un œil plus froid que ſa phraſe inſultante
Il s'approcha de la belle tremblante,
Saiſit ſon caſque ; &, d'un bras dédaigneux
Le délaçant, des flots de blonds cheveux
En boucles d'or tombent ſur la cuiraſſe.
Il voit ces yeux, ſiége de toute grace,
Ce teint de lis que la honte & la peur
Avoient nué d'une aimable rougeur ;
Il voit tes traits enfin, chere Albione :
Il eſt vaincu . . . ſa main molle abandonne
Ce caſque d'or, cauſe de ſon forfait ;
La voix le fuit, & ſon front ſe défait ;
Il tombe enfin à tes pieds qu'il embraſſe.

Mais dans le temps que ses humbles regards,
Que ses soupirs sollicitoient sa grace,
Par le plus traître & fatal des hazards,
Vient un guerrier qui, voyant sa posture,
Et connoissant Albione à ses traits
Pour une femme à travers son armure,
Dit à Gondmar : à ces trompeurs attraits,
Vernis brillant couché sur l'imposture,
Animal sot, offre un honteux encens,
Mais cache-toi ; fuis les yeux du bon sens :
Et si ton cœur est assez méprisable
Pour se livrer aux fers de la beauté,
Si cette femme est pour toi redoutable,
Si tu ne hais son sexe déteſté,
Fuis-moi, pécore ; ou devant ta maîtresse
Tu vas gémir de ta plate foiblesse.

Ne croyez pas que ce fieffé cheval
Connût du tout la gente aventuriere ;
Mais une femme à ce têtu brutal
Faisoit horreur autant qu'une vipere :
C'est ce bavard à qui Clovis, au bois,
Sans grand succès avoit lavé la tête...
Le feu dans l'œil, la rage dans la voix,
Plus effrayant, plus noir que la tempête,
Gondmar lui dit : impertinente bête

Dans un moment.... je vous aurai montré
Qu'il valoit mieux vous mordre bien ſerré
Cette ſuperbe & mal appriſe langue,
Que de lâcher auſſi ſotte harangue.
Au dernier mot il ſe trouve à cheval,
Horriblement branlant ſa durandal.
Outré de bile, il pouſſe avec furie.
Ce moment-là fut beau pour ſa valeur.
On a ſes jours de cœur & de génie:
Puis il combat ſous les yeux, pour l'honneur
D'une maîtreſſe. Il eût donné ſa vie,
Pour obliger ce maudit fanfaron
A demander à ſes genoux pardon;
Mais le Seigneur avoit la tête dure,
Et la main lourde. On porte, on pare, on jure;
Leurs bras peſans ſans repos ſont hauſſés;
Sur l'airain dur le ſabre grinçant roule;
Glaives, écus & caſques ſont fauſſés;
Le feu jaillit, l'air gémit, le ſang coule.
Parmi cela ſurvient un Chevalier
Haut de maintien, de ton & geſte altier,
Mais rembruni, portant aigrette noire,
A noir courſier, bouclier inhumain;
La mort y fut, ſon dard avide en main.
Si vous aviez pour ſix blancs de mémoire,

Vous me diriez : mais c'est le Paladin
Que Sigismond trouva dans la vallée.
Oui c'étoit lui. Fourré dans la mêlée,
Il leur cria : suspendez votre ardeur ;
De votre choc apprenez-moi la cause.
  Gens se battans n'aiment point harangueur
Qui questionne & dont la voix impose.
Pourtant, tirant la bride à sa fureur,
Gondmar répond : guerrier, ce brutal ose
Me... soutenir... que, sans se dégrader,
On ne peut pas adorer une belle ;
Que toute femme a l'ame criminelle :
Mais vois ceci : peut-on la regarder
Sans s'attendrir, sans s'embraser pour elle ?
  Oui, Chevalier, dit le nouveau venu :
Ces traits sont beaux ; mais ton œil prévenu
N'apperçoit pas que de belle apparence
A cœur bien beau fausse est la conséquence :
Crois-moi plustôt (je l'appris du malheur),
Plus elle est belle, & plus tu dois la craindre ;
Son sexe est né pour charmer & pour feindre.
  Ce Chevalier, sincere & point railleur,
Quoiqu'il ait tort, est absous dans mon cœur :
Par une femme il étoit fort à plaindre ;
Et son arrêt n'est que trop général.
  Rien n'est plus vrai, cria l'original

Que combattoit Gondmar l'appui des dames ;
Je le disois : oui, du monde moral
Si le Ciel veut extirper tout le mal,
Le moyen sûr c'est d'extirper les femmes :
Le beau service à rendre au monde entier,
Si l'on pouvoit d'un seul coup les noyer !
Et, dit Gondmar, savant en épithetes,
Et vous, gredins, des humains vil fumier,
En une loge il faudroit vous lier,
Fous dégoûtans, & rustauds que vous êtes.
Il partageoit ce discours & ses coups
A ces diseurs d'impudentes sornettes.
Durant l'orage, une mouche en courroux
Ayant piqué le cheval d'Albione,
Le hongre vif, que l'insecte aiguillone,
Tressaille, part, l'emporte à travers champ...
Et dans ce lieu, moi, je suspends mon chant.

Fin du Chant sixieme.

REMARQUES.

(1.) *Voudroit connoître.* Qui prendroit ce vers à la lettre, auroit tort : il y a ici de l'hyperbole ; mais il s'y joint beaucoup de vérité. Sans doute il est dans le monde des livres plus utiles que celui-ci, ne fût-ce que des alma-

nachs, les tarifs, & les livres d'heures. Pour savoir jusqu'a quel point ce que j'avance est, ou me semble vrai, remarquez d'abord que les hommes, qui conviennent chacun en particulier qu'il est sot de se louer, louent jusqu'a l'impertinence les productions des hommes, non pas toutes, mais certaines productions privilégiées qui deviennent, je ne sais comment, tout d'un coup divines. Quand un Sultan est appelé bonnement par ses sujets, rose de félicité, muscade de consolation, &c. ou décoré d'attributs d'une sotise équivalente, il nous prend envie de rire: & que faisons-nous avec nos *sublimes*, *inimitables*, *&c.* épithetes en vérité au moins aussi outrées? Nos Philosophes que les vrais *génies*, les habitans d'en-haut, regardent comme *d'habiles singes*, sont pour nous des *génies immortels*: notre modestie va jusqu'à craindre que les Anges n'en soient jaloux: & dans le vrai ce sont pourtant, tout uniment, des hommes qui savent ou croient savoir ce à quoi d'autres ne songent pas. Le plus habile homme n'est jamais bien au-dessus d'un autre homme. Il est fort beau, sans doute, de démontrer que la terre ressemble à une pomme & non pas à un œuf; bien plus beau de l'avoir deviné, car cela me semble fort difficile. Je ne doute pas qu'il ne faille une tête bien laborieuse pour évaluer des caracteres chinois sur un alphabet phénicien, & pour en déduire, au moyen de quelques ressemblances (encore qu'un peu tirées & susceptibles de chicane)

que les Chinois sont une colonie Egyptienne? Mais enfin, en pésant ces savantes découvertes au poids de l'utile ou physique ou moral, on les admire, mais de maniere à admirer encore quelque chose après. Or ceci est important ; car, dès que Newton n'est plus qu'un habile homme, il y a proportion entre lui & l'Arioste, ce qui fera froncer bien des sourcils algébristes. Mais qu'enfin toute la secte des Ecrivains graves me prouve qu'il n'est pas vrai que presque tous les livres n'ont, quoi qu'on en dise, guere d'autre utilité que celle de satisfaire une faculté de l'ame qu'on appelle imagination, & de soulager une de ses maladies qu'on appelle curiosité ! Pour l'imagination sont les romans, la poésie, les systèmes, l'histoire en tant qu'elle est le récit de grandes aventures. Pour la curiosité sont les recherches historiques, antiques, géographiques, la philosophie dans toute l'étendue de ses branches, la politique creuse & la géometrie aride, &c. Présentement mettez en question, & décidez, si vous le pouvez, lequel des deux est le plus beau de travailler pour l'imagination ou pour la curiosité. Cette question résolue, vous saurez quelle place mérite un Poëte en général, & vous pourrez apprécier chacun en particulier.

(2) *Ni ce cheval.* L'aventure à laquelle ce trait fait allusion se trouve dans le premier livre de la Vénerie d'Oppien ; & voici, en substance, comme il la raconte. Je n'ai pu imiter la pompe & le sérieux de son style ;

parce qu'il m'a été impossible de me pénétrer, autant qu'il paroît l'avoir été, de la vertu des chevaux.

Ils respectent sur-tout la nature, & jamais
Dans leur accouplement il n'entre de forfaits ;
Ils s'unissent sans crime, & leurs feux sont pudiques.
Un Roi, dit-on, jadis, Roi des plus magnifiques,
Avoit dans ses états un haras somptueux :
Le mal ayant réduit tous ses chevaux à deux,
La mort ne lui laissa qu'une cavale mere
Et le fruit de son flanc, poulain presque éphemere.
Lorsqu'il eut pris croissance, il vouloit méchamment
De la mere & du fils former l'accouplement.
Mais à cette union quand il vit que rebelles
Tous les deux détestoient ces flammes criminelles,
Comptant par leur moyen se rendre des chevaux,
Il trama ces horreurs, il ourdit ces complots.
Il les revêt tous deux d'une autre peau flottante,
Il frotte leurs deux corps oints d'une huile odorante,
Pour que l'odeur les guide à l'hymen odieux ;
Et sur cette noirceur il s'aveugle, ô grands dieux !
Il fut donc consommé l'hymen, l'hymen funeste,
Exécrable, étranger, que tout cheval déteste.
Tel d'Œdipe, exposé jadis chez les humains,
L'hymen incestueux souilla les murs Thébains.
Mais lorsque, dépouillés, du crime ils s'apperçurent,
Quand honteux, désolés, leurs yeux se parcoururent,
La triste mere un fils non plus son fils, & lui
Inceste époux sa mere & non sa mere aussi ;
Sur des monts escarpés en brisant toute attache

Ils fuirent, frémissant, hennissant sans relâche,
Comme attestant les dieux d'une aussi lâche horreur,
Et d'imprécations comme en chargeant l'auteur.
En pleurs, prêts à mourir, tous deux se regarderent,
Puis contre des rochers de leur tête ils heurterent;
Ils briserent leurs fronts, & leurs os se mêlant
Ils s'ôterent le jour par ce moyen sanglant.

Au reste toute cette tirade est une parodie de Milton, sur-tout dans le *liv. IX. du Parad. perdu*, où en parlant du serpent séducteur il dit:

Enclos dans le serpent (cruel hôte), soudain
Notre ennemi vers Eve adresse son chemin,
Non pas (comme depuis) en sillonant la terre,
Mais sa croupe formant la base circulaire
D'où son corps s'élevant en tortueux contour
Offroit cercle sur cercle; il est comme une tour:
Ses yeux sont d'escarboucle; une crête décore
Sa tête & son col hauts, qu'un verd doré colore;
Le reste flotte à terre. Il plut à l'œil flatté:
Il étoit beau; jamais serpent n'eut sa beauté;
Ni celui dans lequel changés, dans l'Illyrie,
Hermione & Cadmus prirent une autre vie,
Ni le dieu d'Epidaure, ou ceux auxquels s'allia
Soit Jupiter Ammon auprès d'Olympia,
Soit le Capitolin, &c.

(3) *De ses chansons.* Voici cette chanson singulierement niaise dans la bouche d'un colosse difforme. *Ovid. Métam. liv. XIII.*

Galathée, ô corps blanc comme fleur de troëne,
Plus fleuri que verd pré, bien plus droit qu'un long frêne,
Plus brillant que cryſtal, plus follet qu'un agneau,
Plus liſſe qu'un gravier long-temps poli par l'eau,
Plus que ſoleil d'hiver, plus qu'ombre en Juin aimable,
Plus ſucculent qu'un fruit, plus qu'un plane admirable,
Plus doux que raiſin mûr, plus net qu'étang gelé,
Plus mollet que duvet de cigne, ou lait caillé,
Plus beau, s'il ne fuyoit, qu'un beau parterre humide;
Nymphe plus fiere auſſi que le tigre homicide,
Plus dure que cormier, plus fourbe que les eaux,
Plus ſouple que l'oſier ou des ſarmens nouveaux,
Plus ſtable que ces rocs, plus que paon glorieuſe,
Plus âpre que le feu, plus qu'un torrent fougueuſe,
Moins douce qu'ourſe pleine ou couleuvre en courroux,
Plus ſourde que la mer, & plus rude qu'un houx;
Et ce, ſi je pouvois, que tu perdrois bien vîte,
Plus fuyarde, non pas qu'un cerf qui prend la fuite
Lancé par chiens jappans, mais que le vent & l'air.

Fin du Tome premier.





